

Salah Khelifa

**LE NATIONALISME EN TUNISIE À
L'ÉPOQUE COLONIALE À LA LUMIÈRE
DES COURS ARABES D'HISTOIRE**

LE BARCIDE

AU NOM D'ALLAH

À la mémoire de ces rares auteurs de manuels qui avaient sincèrement visé à enraciner les valeurs religieuses chez leurs jeunes élèves et qui n'avaient point mis leur plume au service du Bey « ami des Colons » ou à celui de Bourguiba résolument acquis à sa « Mère-Patrie, la France et ennemi déclaré de l'islam [la mémoire des auteurs-caïds du Bey ou ambassadeurs du Nouveau Beyarque est évidemment exclue]

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE.....

Introduction : Le Monde Arabe de la veille de la 2 ^{ème} Guerre à 1954	
Le Machreq de la veille de la 2 ^{ème} Guerre à 1954...	
Le Maghreb de la veille de la 2 ^{ème} Guerre à 1954...	
La Tunisie de la veille de la 2 ^{ème} Guerre à 1954...	
Biographies de certains auteurs de manuels....	
Pourquoi et comment écrire l'histoire ?.....	
La création de l'humanité	
Le monothéisme primitif, les prophètes et les peuples disparus	
Les Arabes.....	
Le Prophète de l'islam et les musulmans.....	
Les Berbères et les envahisseurs	
Analyse critique	

DEUXIEME PARTIE (l'impact de l'enseignement de l'histoire chez les Zitouniens à la lumière d'une enquête).....

Questionnaires	
Conclusion analytique.....	
I-L'enseignement de l'histoire dans les écoles traditionnelles...	
II-L'enseignement.....	
1-L'enseignement traditionnel.....	
2-L'enseignement sadikien.....	
III-Idéologies destouriennes.....	
1-Archéo-Destour.....	
2-Néo-Destour.....	

3-Néo-Destour face à la VEZ, à l'Archéo-Destour et la crise yousséfiste.....	
Bibliographie.....	

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

**LE MONDE ARABE À LA VEILLE DE LA
DEUXIÈME GUERRE À 1954**

LE MACHREQ DE LA VEILLE DE LA DEUXIÈME GUERRE À 1954

S'il est vrai que la fermentation nationaliste arabe remonte au XIX^{ème} s. (1), il n'en reste pas moins que le stade supérieur de cette fermentation se situerait entre 1936 (1bis) et 1954.

C'est à partir de 1936 que s'impose en effet la nécessité d'unité avec d'autres peuples arabes face à la fragmentation imposée par les puissances occidentales et à la domination coloniale.

(1) C'est au XIXe et au début du XXe. que « va se manifester le premier éveil du monde arabe. Il est lié à l'évolution des forces productives et accompagne la naissance des bourgeoisies ...

Cet éveil prend d'abord la forme d'une renaissance (Nahdha) culturelle et linguistique en Syrie contemporaine de la première tentative d'Etat unifié sous Mohamed Ali et du développement de la bourgeoisie commerçante et foncière de Beyrouth, de Damas et d'Alep... Une autre étape du nationalisme est favorisée par la défaite du tsarisme (européen) devant les Japonais (non européens), la Révolution russe de 1905. Cette étape est marquée par le développement d'organisations militaires secrètes en Egypte, en Syrie, en Iraq et par l'abandon progressif du caractère islamique du mouvement.

Mais à la veille de la Première Guerre mondiale, le mouvement n'est pas profondément ancré dans les masses. La Révolution d'octobre 1917 va rendre publics les accords secrets (franco-anglo-russes) de partage et renoncer au butin... Et ce n'est pas un hasard si apparaissent en Egypte avec le parti Wafd (1918) et à un niveau inférieur en Syrie-Iraq-Palestine (Congrès arabes de Damas de 1919 à 1920) de larges mouvements de masse en faveur de l'indépendance ».

Jacques Couland, l'Éveil du Monde arabe, Paris, 1964.

(1bis) Le triomphe (du Front Populaire suscite) chez les classes laborieuses et les indigènes des colonies, qui désespéraient de l'esprit de justice de la France, les espérances les plus vastes.

... Le gouvernement (de la Gauche) prend (en effet) un certain nombre de décisions = libérations des musulmans nationalistes emprisonnés ou déportés dans le sud, large amnistie, organisation légale des syndicats...

En 1937 (d'autre part), redoublant leurs attaques contre la Grande-Bretagne et la France, en Méditerranée, les propagandes nazie et fasciste encouragent les tendances panislamiques et panarabes.

André Nouschi, la Naissance du Nationalisme algérien, Paris, 1962.

« C'est ainsi, par exemple, qu'en mars 1937, à Tripoli, Mussolini, l'Épée l'Islam, reçoit des chefs indigènes ».

Les premières théories nationalistes cohérentes voient le jour en 1937 sous la plume d'Edmond Rabah, de Constantin Zurayq (1938) et de Michel Aflaq (à partir de 1940).

En gros, ces théories consistent dans la défense et l'illustration de l'histoire commune. Dans cette conception une sorte d'histoire presque sacro-sainte est née, racontant les hauts faits du peuple arabe et la geste de l'islam dans le passé, attribuant tous les phénomènes négatifs aux étrangers, tels que les Turcs, les Anglais, les Français. On prête à l'arabisme cependant toutes les splendeurs des peuples de langue sémitique avant l'expansion même de l'Islam. L'histoire n'a plus qu'une seule fin: la reconstruction d'une forte nation arabe.

L'Islam se présente comme le moteur sans lequel il ne peut y avoir de redressement possible et cela même pour les chrétiens (2) qui lui reconnaissent cette vertu. La langue arabe constitue le troisième fondement de ce nationalisme. Elle est considérée comme langue universelle au Moyen-Âge ; ne s'est-elle pas adaptée aux disciplines les plus diverses (Lettres, Arts, Sciences ...)? N'était-elle pas apprise en Europe par les prêtres, les savants et certains rois ?

Cependant, ce nationalisme arabe n'est pas monolithique ; il présente en effet certaines variantes ; on pourrait le diviser en 3 grands types:

a) Le nationalisme arabo-islamique

Il présente deux pôles d'islamité et d'arabité. Il serait amputé s'il lui manquait un seul pôle ; une arabité sans islamité est une véritable mutilation et vice versa.

(2) « Le système juridique de l'Islam offrait indubitablement aux droits de l'homme un cadre idéal de protection et de développement qui eût atteint des profondeurs inégalables, sans la fatalité de l'histoire qui en a dévié le cours » Pierre Rondot, *l'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui*, Paris, 1965, tome II.

C'est à ce type de nationalisme qu'on a eu recours très souvent au Maghreb pour préserver le moi de la dissolution et de la liquidation (3).

b) Le nationalisme arabe moderne

Pour ce nationalisme, le redressement arabe est lié à l'idée de la Qawmiyya (peuple) ; il doit prendre appui sur l'expérience actuelle. Le Baath (4) est le digne représentant de cette théorie nationaliste, mais il faut reconnaître qu'il a peu d'audience pendant cette période et qu'il a été refusé par presque tous et par les couches populaires qui ont besoin d'un stimulant affectivo-religieux (4 bis) et par les élites qui sont soit marxisantes, soit libérales (5).

(3) Les Oulémas réformistes ont formé une jeunesse en exaltant l'amour de l'islam, de la langue arabe et de l'Algérie. Pierre Rondot, *op. cit.*

(4) « Le parti Baath considère notre cause nationale comme une cause une et pense que sa solution dépend d'un bouleversement arabe au sens profond du terme qui ne se limite pas à la politique mais atteint la pensée, l'âme, les conditions sociales et économiques...les Arabes depuis de nombreux siècles et non pas seulement depuis la colonisation occidentale ont atteint le stade de la décadence...Notre problème économique est un problème grave mais il n'est pas le problème principal. Le problème véritable est de redonner son âme à notre nation, de faire que l'Arabe et la Nation...fassent retour à cette attitude positive, agissante, volontaire et correcte, l'attitude qui consiste pour l'Arabe à dominer son destin...Il s'agit d'une lutte contre les forces extérieures (sionisme, impérialisme) et contre l'état de choses corrompu à l'intérieur de la patrie, qu'il s'agisse d'injustice politique ou sociale, d'exploitation ou d'ignorance, de pauvreté intellectuelle ou de fanatisme, de manque d'amour, de tolérance et de largeur d'esprit.. » Abdel Malek, *la Pensée arabe contemporaine*, Paris, 1970.

(4bis) Les réformateurs modernes musulmans ont cherché à distinguer des progrès et des étapes dans l'histoire de l'humanité qui culminent pour eux avec la mission du Prophète Mahomet et le Coran...ainsi trouvera-t-on la tendance à minimiser ce qu'il y a

de grand en dehors de l'islam, soit avant lui, soit actuellement...J. Jomier, Introduction à l'Islam actuel, Paris, 1964.

(5) « L'idée de Résurgence (Baath) cherche à s'élever au-dessus de la logique nationale fanatique et de la logique internationaliste...Abdel Malek, op. cit.

c) Le nationalisme restreint

Il se fonde sur la réalité géographique et territoriale (Iqlimiyya). On ne saurait mettre en cause son dynamisme révolutionnaire ; au Maghreb (6) c'est ce type de nationalisme qui a stimulé aussi les mouvements nationaux au plus fort de l'agression coloniale.

Quoi qu'il en soit, ces types de conscience nationaliste sont le fait de la petite et moyenne bourgeoisies arabes (7). Son idéologie est un mélange de modernisme et de traditionalisme, privilégiant souvent la spécificité du fait national avec négation des antagonismes de classes.

Trois éléments principaux sont donc à la base de ce nationalisme : l'histoire, la langue arabe et l'islam avec cependant, selon les types de conscience nationaliste, prédominance d'un élément sur l'autre.

On comprend alors que la lutte pour l'affirmation ou l'indépendance nationale s'accompagne nécessairement d'une remise en honneur du patrimoine culturel arabe, d'une défense de la langue arabe et d'une revigoration de l'islam.

Il est évident que ce nationalisme arabe n'a pu se développer ex nihilo et que des facteurs ont favorisé sa naissance et sa renaissance.

(6) En 1936, Ben Badis répondait à F. ABBAS: « l'histoire nous a appris que le peuple musulman d'Algérie a été créé comme tous les autres. Il a son histoire illustrée de hauts faits ; il a son unité religieuse, sa langue, il a sa culture, ses coutumes, ses mœurs... Cette population musulmane n'est pas la France... » A. NOUSCHI op. cit.

(7) « ... Les manifestations de rues et les sabotages des installations étaient l'œuvre de la petite bourgeoisie citadine et des petits propriétaires sahéliens. Le mouvement de grève des ouvriers dans les entreprises industrielles ne faisait, la plupart du temps, qu'appuyer

les mots d'ordre lancés par la direction bourgeoise et petite-bourgeoise du mouvement de libération nationale... » Nathan Weinstock, le Mouvement révolutionnaire arabe, Paris, 1970.

D'abord, la politique des régimes des Etats arabes.

En effet, si les Etats du Machreq sont presque tous indépendants (tout au moins en apparence) à la fin de la 2^{ème} Guerre Mondiale, il n'en demeure pas moins que la plupart de ces régimes sont accusés de collusion avec la Grande-Bretagne haïe pour sa politique impérialiste et surtout pro-israélienne.

L'existence d'une élite intellectuelle de plus en plus nombreuse surtout en Egypte, en Syrie, en Irak, qui encadre les masses populaires et celle de partis nationalistes assez puissants entraînent la dénonciation de tous les traités signés entre la « Puissance Protectrice » et les régimes arabes (traité anglo-égyptien, signé en 1936 et dénoncé en 1951, traité anglo-irakien, signé en 1948, dénoncé par les masses irakiennes parce qu'il est jugé hostile à l'arabisme).

Par ailleurs, les coups d'Etat, considérés comme hostiles au nationalisme, échouent en Syrie ; c'est le cas notamment de celui de Hosni Zaïm (1946), du colonel Hinnawi (1946) accusé d'être un agent au service de la Grande-Bretagne. Seul Adib Chichakli (1947) réussit à se maintenir plusieurs années au pouvoir, dans ce pays trop agité où sont enseignées les théories nationalistes à l'école militaire de Homs.

On remarque qu'après la 2^{ème} Guerre, l'opposition aux régimes « féodaux arabes » en place va avoir plus de virulence. La Ligue Arabe peut sembler de prime abord un fait arabe ; en fait elle est créée (22 mars 1945) sous les

auspices de la Grande-Bretagne qui, voyant son prestige décliner irrémédiablement, veut tout de même maintenir son influence dans la région par le truchement « des régimes hachémites très maghzens » d'Irak et de Transjordanie ; on comprend pourquoi la Ligue a fait fiasco dans presque toutes ses entreprises ; la concorde n'y règne pas toujours et les désaccords entre les Etats arabes vont souvent jusqu'à l'hostilité déclarée (hostilité de l'Egypte qui se veut neutraliste envers l'Irak trop inféodé à la Grande-Bretagne).

Quoi qu'il en soit, la création de la Ligue a stimulé l'opposition des intellectuels, diplômés pour la plupart d'El Azhar (8), aux régimes arabes corrompus, au point qu'après la création d'Israël (15 mai 1948) et la débâcle militaire arabe les nationalistes vont accuser une fois encore leurs régimes respectifs de complicité avec les ennemis de la Oumma.

D'ailleurs n'a-t-il pas fallu que des manifestations populaires aient eu lieu à Damas, au Caire, à Bagdad... pour que les Etats arabes envoient des troupes combattre l'Etat Nouveau-né ?

La débâcle de Palestine et les accusations adressées aux régimes aggraveront la tension qui existe entre les autorités politiques et les nationalistes ; le roi Farouk d'Egypte, après avoir révoqué son Premier Ministre (9) Nahas Pacha, imposera pendant 5 mois les ministres les plus corrompus et les plus impopulaires ; cela lui coûtera sa couronne (23 juillet 1952) à la suite du coup d'Etat dirigé par le « Comité des Officiers Libres ». En Irak, après 1948/traité de Portsmouth/ les troubles nationalistes n'ont pratiquement pas cessé à Bagdad ; c'est ainsi qu'en janvier 1952 (à la date anniversaire de la conclusion du traité anglo-irakien), le peuple de Bagdad, se rendant maître de la ville, en incendie les édifices publics.

8) « ... Parmi les grands centres de vie musulmane dans le monde arabe moderne, le plus célèbre est certainement al-Azhar où se dispensait l'enseignement islamique le plus élevé ... » Jacques Jomier, op. cit.

(9) Cf. J. Couland, op. cit..

La tension montera encore plus après la chute de la monarchie d'Égypte, ce qui amènera le roi Fayçal II à dissoudre le Parlement et à interdire tous les partis politiques. Le divorce est donc consommé entre le pouvoir et les nationalistes arabes tout comme en Égypte ; il le sera d'autant plus que le roi et son ministre omnipotent Nouri Saïd adopteront une politique franchement pro-nordique pour soustraire l'Irak au nationalisme qui secoue violemment le monde arabe ; c'est pourquoi l'opposition se regroupera en un puissant front national clandestin.

Alors que l'Égypte, après le coup d'État du 23 Juillet 1952 et la proclamation de la République (juin 1953) s'acheminera plus avant sur la voie neutraliste, l'Irak, au contraire, s'enlisera de plus dans le borbier occidental (10), malgré l'hostilité de l'opinion publique arabe, en général et irakienne en particulier.

En somme, la politique des régimes arabes du Machreq, politique plus au moins inféodée aux intérêts de la Grande-Bretagne, a dans une très grande mesure, médiatisé le nationalisme arabe dirigé autant contre ces mêmes régimes que contre la Puissance qui les soutient.

(10) Le Pacte de Bagdad est en projet dès la fin de 1954. Il sera signé, au début de 1955, entre l'Irak et la Grande-Bretagne.

LE MAGHREB DE LA VEILLE DE LA DEUXIÈME GUERRE À 1954

La situation est très différente au Maghreb. Certes des partis nationalistes existent déjà à la veille de la Guerre. Il faut reconnaître néanmoins que leurs actions, timides au début (réformisme du Parti National d'Allah al-Fassi, 1937, (10 bis) tendance assimilationniste des « Jeunes Algériens », modération du Cheikh Ben Badis (11) sont dirigées avant tout contre les forces coloniales. Ce n'est qu'au cours de la Grande Guerre, après le débarquement allié au Maghreb (novembre 1942) que l'action nationaliste a connu plus d'ampleur.

(10bis) L'essentiel de son œuvre théorique inspirée de Mohammad Abdouh consistera à définir un renouveau intellectuel et social dans la lignée de la tradition nationale contre un modernisme qui ne serait qu'une copie de l'Occident. A. Abdel-Malek, op.cit.

(11) A son retour (de France) en 1936, Ben Badis (1890-1940) écrit « nous ne sommes pas allés en France pour demander l'indépendance de l'Algérie car il nous faudrait au préalable libérer nos esprits et les affranchir du maraboutisme ... »

En 1937, il répond à quelqu'un qui souhaite transformer l'Algérie en un Etat algérien : « c'est précisément ce que nous voulons, nous les Algériens du parti de la liberté. Nous voulons que l'Algérie devienne un protectorat, c'est-à-dire une nation démocratique sous la protection de la France... Nous ne voulons pas... de l'indépendance absolue parce que nous ne sommes pas assez forts pour la défendre... »

... En 1938, Ben Badis répète que les « musulmans n'ont jamais nourri d'intentions séparatistes contre la France à qui ils demandent un traitement juste humanitaire dans le cadre des lois françaises. »

A. Nouschi, op. cit.

Il faut reconnaître, cependant, que seul Messali Haj réclamait l'indépendance de l'Algérie.

« La Fédération des Elus, les Oulémas et le Parti Communiste Algérien réunirent le 7 juin 1936 le premier Congrès des Musulmans d'Algérie dont la charte politique fut prononcée. .. pour le rattachement de l'Algérie à la France ... »

Une seconde réunion du Congrès eut lieu le 2 août suivant. Bien que non invité, Messali Haj s'y présenta, prit la parole à la tribune et réclama l'indépendance. Le succès que lui fit la foule démontrait qu'il avait désormais conquis une base prolétarienne en Algérie même... » Le 26 janvier 1937 l'Etoile Nord-Africaine était dissoute ...

« Messali Haj répliqua en créant un nouveau parti politique, le Parti du Peuple Algérien (PPA). Son action, plus que jamais, était axée sur les prolétaires musulmans et orientée vers l'indépendance algérienne et l'unité arabe. »

Nathan Weinstock, op. cit.

Farhat Abbas, en 1943, dans le Manifeste du Peuple Algérien réclame « une Algérie algérienne ». Belafredj fonde au Maroc le parti l'Istiqlal en 1943 également et réclame justement l'indépendance (dès janvier 1944) pour le Maroc. D'autre part, dès mars 1944, Messali Haj, Farhat Abbas le chef des Oulémas (13), fondent en Algérie l'Association des Amis du Manifeste et de la Liberté... dont le congrès se tient peu avant la fin de la Guerre (mars 1945). Les conséquences les plus marquantes de ce Congrès sont les émeutes de mai 1945 (c'est pour la 1^{ère} fois que les masses algériennes entrent dans la scène politique). Le discours de Mohamed V (Tanger 1947) et sa caution au Parti de l'Istiqlal ont pour corollaire la radicalisation du mouvement national marocain.

En Algérie aussi, malgré le déclin de l'UDMA fondée par Abbas en 1946 et la scission du MTLD, fondé en 1946 par Messali, le mouvement d'opposition se radicalise et au printemps de 1954, 9 nationalistes fondent le Comité Révolutionnaire d'Unité et d'Action/CRUA/qui fixe au 1^{er} novembre 1954 le déclenchement du mouvement insurrectionnel afin « de restaurer une Algérie souveraine, démocratique, dans le cadre des principes islamiques ». Le mouvement national marocain poursuit sa radicalisation, surtout après la déposition par la France de Mohamed V et son remplacement par son cousin Ben Arafa (un vieillard docile). Les attentats se multiplient à la suite de la création d'une organisation secrète, le Croissant Noir.

(13) Le mouvement réformiste a trouvé écho en Algérie par l'intermédiaire de cheikh ben Badis. Il se met en devoir avec d'autres oulémas: Taïb el-Okbi, Brahim Bachir, Larbi Tebessi, de répandre cet enseignement dans le Maghreb : réforme de la religion par suppression des innovations répréhensibles et retour à la simplicité des premiers âges ... lutte contre l'immoralité ... Cette action doit essentiellement être menée par voie d'éducation fraternelle et pacifique.

P. Rondot, op. cit., Tome I.

Bref, tant en Algérie qu'au Maroc, en 1954, les mouvements nationaux ont pris une telle ampleur qu'on est passé à la lutte armée plus au moins généralisée, que l'insécurité s'est installée partout. Ce sera la voie des indépendances nationales.

Les causes de la fermentation nationaliste

On comprendrait encore plus aisément la renaissance du nationalisme arabe si on tenait compte aussi de la dégradation économique et sociale qui prévalait dans le Machreq et le Maghreb. Il est vrai que le colonialisme anglais n'a pas essayé de bouleverser les structures économiques et sociales existantes, pas plus que les structures politiques (maintien des monarchies, des grands propriétaires fonciers...) Il s'est intéressé surtout aux positions stratégiques et à l'exploitation des gisements pétrolifères.

En revanche, le colonialisme français a brisé les structures anciennes, greffé un secteur capitaliste essentiellement étranger et fait du Maghreb un véritable satellite de la France dont les ressortissants contrôlaient pratiquement toutes les activités économiques (occupation par les colons des vieilles terres céréalières et refoulement des indigènes, exploitation des mines, créations d'usines, d'où naissance d'un prolétariat assez organisé qui vivait au contact des Français dont le niveau de vie était 8 fois supérieur à celui des indigènes).

Au Machreq existaient aussi de véritables complexes industriels (surtout en Egypte, au Liban, en Irak) ce qui a entraîné la formation d'un prolétariat urbain sensible aux

problèmes du monde arabe et surtout au coût de la vie après la Guerre :

C'est ce même prolétariat qui sera manipulé par les intellectuels nationalistes d'avant-garde (qu'ils soient diplômés d'El Azhar, de la Zitouna, de Sadiki ou d'autres institutions universitaires) et qui fera pression sur ses dirigeants.

L'explosion démographique allait jouer un rôle non moins négligeable. Le Maghreb, par exemple, comptait, au milieu du XX^{ème} siècle 25 millions d'habitants, alors qu'il n'en comptait guère plus de 10 millions au début de la même période. La situation était sensiblement la même au Machreq.

Ces 3 facteurs (économique, social et démographique) allaient peser d'un poids lourd dans la balance du nationalisme arabe qui allait y puiser les éléments dont il a besoin contre les régimes impérialistes ou pro-impérialistes.

Il ne faut pas négliger d'autres facteurs, au moins aussi importants : la conjoncture internationale favorable à plusieurs égards à la renaissance de l'arabisme.

D'abord la Guerre a démontré d'une façon, on ne peut plus évidente, la fragilité de ces puissances impérialistes qu'on croyait jusque-là invincibles et qui se sont littéralement effondrées sous les coups fulgurants de Hitler. On comprend sans difficulté pourquoi les masses arabes étaient pro-allemandes, puisque la Grande-Bretagne, la France et les Juifs que le nazisme vouait aux gémonies étaient considérés comme les ennemis mortels des Arabes. Le prestige de la France et de la Grande-Bretagne était donc irrémédiablement terni ; d'ailleurs ces deux puissances ne pouvaient plus maintenir l'ordre partout à la

fois (indépendance de l'Inde, de la Birmanie en 1947 ; évacuation de la Syrie (1946) et du Liban (1943) ; révolte à Madagascar (1947).

L'évacuation des 2 Etats du Levant arabe a eu un immense écho au Maghreb où elle a fortement encouragé les mouvements nationaux.

D'un autre côté, les Grands ne cachaient pas leur hostilité les uns envers les autres : la Grande-Bretagne favorisait (1941) l'émancipation de la Syrie et du Liban aux dépens de la France afin d'avoir les mains libres pour agir comme elle l'entendait au Machreq, selon ses intérêts financiers et stratégiques.

Mais elle voyait ses ambitions contrecarrées par l'arrivée des Américains qui s'implantaient solidement en Transjordanie laquelle était la chasse-gardée des Britanniques ; c'est pourquoi la Grande-Bretagne allait chercher à contenir les ambitions américaines par la création d'un système d'alliance entre l'Irak, la Syrie et la Transjordanie.

Au Maghreb, les Espagnols encourageaient en 1953, (tout comme Roosevelt dix ans plus tôt), le mouvement national marocain, n'ayant pas été consultés, avant la déposition de Mohamed V.

Les Soviétiques ont été, quant à eux, les grands bénéficiaires de la Guerre. Ils ont non seulement occupé des territoires en Europe et en Iran, mais ils ont vu croître leur prestige d'une façon prodigieuse. Les USA en ont peur, d'autant que le grand vainqueur de la Guerre est le pétrole (le tonnage des flottes pétrolières, ayant augmenté de plus de 300 % entre 1939 et 1945), l'URSS ne pourrait-elle pas s'emparer du pétrole du Machreq ? Aussi fallait-il lui en barrer le chemin ; les USA obnubilés par la psychose du

communisme triomphant, allaient être les pourvoyeurs des prisons au Machreq alors que les Soviétiques étaient considérés comme « les Anges de la Liberté » et leur soutien aux mouvements nationaux s'était rarement démenti. Enfin, certes, la guerre d'Indochine a eu dès 1946 des répercussions au Maghreb, mais l'événement qui nous paraît d'une importance psychologique capitale est le revers essuyé par la France (mai 1954) dans cette partie du monde : c'est pour la première fois qu'une grande nation impérialiste était vaincue en bataille rangée par des maquisards.

Cette défaite marqua un tournant décisif, dans la mesure où elle stimula les mouvements nationalistes et accéléra le processus de décolonisation.

En somme, pour faire face à la fragmentation imposée par les puissances occidentales, en Orient et au colonialisme français, l'avant-garde intellectuelle, issue de la petite ou moyenne bourgeoisie, créa ou adapta des théories nationalistes, théories favorisées par toutes sortes de facteurs tant internes qu'externes. Dans ce monde arabe en pleine fermentation, en pleine mutation, l'Egypte apparaissait comme le champion de l'arabisme (16 bis) ; cela s'explique par le fait qu'il s'agit-là de l'Etat le plus peuplé, par l'influence profonde exercée par la Radio du Caire qui portait très loin la *Voix des Arabes*, par le nombre de ses écrivains, par son Académie de Langue Arabe (17).

Aussi le Caire était-il considéré, à juste titre, comme le lieu géométrique de l'arabité et de l'islamité. Enfin, en 1954, alors que l'Irak s'enfonçait docilement dans le sillage

de la Grande-Bretagne, l'Egypte, quant à elle, signait des accords avec cette même puissance au sujet de l'évacuation de la Zone du Canal (octobre 1954) prenant pour longtemps la tête du mouvement panarabe.

Le réveil du nationalisme eut lieu plus vite au Machreq qu'au Maghreb et cela pour plusieurs raisons. Cela tenait d'abord à la nature même des 2 colonialismes français et anglais. Les Anglais, pour sauvegarder leurs intérêts de toutes sortes au Machreq, ne cherchaient pas non plus à modifier les systèmes d'enseignement ; aussi leur impact culturel était-il très faible ; la langue arabe, la personnalité arabe ont été relativement peu touchées.

(16 bis) L'Egypte représente (aussi) la plus importante concentration de capital et de techniques dans n'importe quel pays non européen situé entre l'Océan Atlantique et l'Inde. N. Weinstock, op. cit.

(17) Elle fut fondée le 13 décembre 1932 par un décret royal, issu du Palais Abdîn, résidence du roi Fouad d'Egypte. Elle avait pour mission la sauvegarde de l'intégrité de la langue arabe et son adaptation aux besoins de la vie actuelle. Rached Hamzaoui, l'Académie de Langue Arabe du Caire, Tunis, 1975.

En revanche, la France, tout en maintenant les anciennes structures culturelles, en avait créé d'autres autrement efficaces qui dispensaient largement la culture française, la

langue et la culture arabes ayant été reléguées au second plan à telle enseigne que chez les hauts cadres et les élites intellectuelles formées ailleurs qu'à la Zitouna, la langue de culture était incontestablement le français ; on comprend donc que la langue arabe ait reculé plus dans les pays du Maghreb que dans ceux du Machreq et, par voie de conséquence, que le nationalisme arabe ait émergé et se soit enraciné plus tôt au Proche-Orient.

LA TUNISIE DE LA VEILLE DE LA DEUXIÈME GUERRE À 1954

En Tunisie, la situation n'était pas très différente de celle des pays maghrébins. Peu avant la Guerre, le Néo-Destour en était arrivé à sa 2^{ème} épreuve de force qui lui valut sa dissolution et l'incarcération de ses dirigeants. Au cours de la Guerre, le Parti Destourien était tombé dans une certaine léthargie due aux sévères répressions, mais il n'a jamais été décapité. A cette période, le peuple voyait avec jubilation l'arrivée en Tunisie des forces de l'Axe et surtout l'humiliation de la France. Dans leurs élans nationalistes primaires les masses n'avaient pas hésité d'ailleurs à apporter leur collaboration aux Allemands, en particulier. Quoiqu'il en soit, peu avant la fin de la Guerre (février 1945) toutes les forces vives du pays (Néo et Archéo-Destours, moncéfistes, zitouniens) avaient élaboré le « Manifeste du Front Tunisien » dans lequel elles réclamaient l'autonomie interne. La question fut reprise avec plus de vigueur et de détermination en été 1946 qui vit la création du « Front National Tunisien » dans lequel elles réclamaient l'autonomie interne. Les revendications se firent plus radicales : lors du « Congrès de l'Indépendance » (23 août 1946), on réclama l'indépendance. La presse se fit plus virulente malgré la censure et l'action plus étendue (manifestation du fellaghisme dans le Sahel, notamment, de 1945 à 1948).

Par ailleurs, le nationalisme panarabe s'était manifesté d'une manière spontanée après la décision par l'Assemblée Générale de l'ONU du plan de partage de la Palestine (fin 1947). C'est le milieu zitounien, animé par son leader, le

Cheikh Fadhel Ben Achour qui fut le plus sensible à cette question. En effet, en écho au mouvement panarabe souligné par la naissance de la Ligue, les zitouniens créèrent (fin 1947) le « Comité de Défense de la Palestine arabe », réunirent des fonds d'aide aux réfugiés de la guerre (mai 1948), encouragèrent des milliers de volontaires à partir pour le Cham et appelèrent au Jihad en faveur de la Palestine (18). Habib Bourguiba, parti semer la propagande en faveur de la question tunisienne au Proche-Orient et à New York (1945-1949) devant le marasme politique et le piétinement, rentra en Tunisie et reprit les négociations avec la France, mais malgré les promesses d'indépendance comme terme de l'évolution tunisienne faites par Robert Schuman (1950), la France souligna dans une note, le 15 décembre 1951 « le caractère définitif de la représentation française »; le feu fut mis à la poudrière tunisienne. En janvier 1952, le Néo-Destour, animé en grande partie par d'anciens sadikiens et quelques zitouniens, sentant le danger de la politique française assimilationniste, ordonna la lutte à outrance ; c'est la plus grande épreuve de force qui allait durer jusqu'en 1954. Le terrorisme s'installa ainsi que le contre-terrorisme. Le fellaghisme de nouveau, fit son apparition. La Main Rouge se manifesta par plusieurs assassinats politiques (Hached 1952, Chaker 1953, les frères Haffaouz 1954). Par réaction, les fellagha assassinèrent des dizaines de colons choisis parmi les Prépondérants, c'est-à-dire parmi ceux qui menaçaient le plus l'identité tunisienne.

Dans cette atmosphère de panique générale, le gouvernement français était obligé de céder et le 31 juillet 1954 Mendès-France arriva à Carthage pour annoncer au Bey Mohammad Lamine l'intention de son Gouvernement d'accorder son autonomie interne à la Tunisie.

(18) Cette manifestation du nationalisme panarabe constitua aux yeux des leaders du Néo-Destour une diversion aux revendications strictement nationales.

Face aux opérations de guérilla menées par les fellagha, aux grèves ordonnées par l'UGTT, en raison de l'augmentation du coût de la vie et de la stagnation des salaires (surtout après la Guerre), aux actions de propagande entreprises par les dirigeants destouriens Bourguiba (1945-1949), Salah Ben Youssef et Mohamed Badra (janvier 1952) qui réussirent à inscrire la Question Tunisienne à l'ordre du jour de l'Assemblée Générale de l'ONU et à susciter, par conséquent, des débats internationaux ; face aussi aux propagandes menées par les dirigeants syndicalistes au sein de la CISL (à laquelle l'UGTT avait adhéré en 1951), la France de l'Après-Guerre faisait figure d'une nation meurtrie, ruinée ; son prestige en avait gravement souffert. D'ailleurs, ce n'était pas un hasard si le Front National Tunisien fut créé en 1946, si le Congrès de l'Indépendance réuni (été 1946) réclama justement l'indépendance et si les fellagha firent leur apparition en 1945. Bref, le pouvoir colonial se relâchait et s'essouffait. Mais l'événement capital qui allait jouer un rôle déterminant dans la tournure des événements et allait changer en quelque sorte le déroulement de l'histoire en Tunisie, c'est la défaite française de Dien Bien Phû (mai 1954).

La Tunisie, plus proche de l'Egypte et du Machreq, était fréquemment à la tête des révoltes d'islam au Maghreb: les idées réformistes du Cheikh Abdou (19) par exemple y étaient bien connues et adoptées dans la 1^{ère} moitié du XX^{ème} (20). Par ailleurs, les Tunisiens se montraient fort réceptifs au panarabisme de Chakib Arslan (20 bis).

Ils suivaient, avec attention les révoltes d'Irak et d'Egypte et ce qui passait au Machreq prenait valeur d'exemple. Bref, la Tunisie vibrait avec le reste du monde arabe et les idées panarabes et panislamiques y étaient largement répandues, tant la presse tunisienne d'expression arabe que chez les intellectuels surtout de formation zitounienne.

(19) Mohamed Abdouh (1849-1905) est le principal disciple de Jamal ad-Dîn ; il vécut en Egypte pour l'Egypte.... Il suivit le mouvement (nationaliste de Orabi Pacha. Après la défaite de (ce mouvement) en 1882, Abdouh fut arrêté, banni pour 3 ans qui en durèrent en fait le double. Il se rendit à Beyrouth et de là à Paris, (puis) à Londres... et à Tunis en 1885... En 1889 il est autorisé à rentrer en Egypte... Il est l'âme d'une première réforme (à Al-Azhar) en 1896... (grâce à lui), on introduit des cours de culture générale (éléments de mathématiques, d'histoire, de géographie, etc.), à titre de matières facultatives.

En 1899, Mohamed Abdouh (nommé) Grand Mufti dans ses consultations fit preuve d'un esprit large... Il permit le port du chapeau européen, l'usage de conserves de viandes de chrétiens, de juifs et surtout, il légitima le cas de dépôts dans les Caisses d'Epargne... Par la suite il voyagea en Europe et poussa même jusqu'à Tunis (1903)...
J. Jomier, op. cit.

(20) Il faut signaler en Tunisie, dans la ligne réformiste, Tahar al Haddad (1899-1936) ; il a publié... un ouvrage intitulé *Notre femme dans la Loi et dans la Société* en vue d'établir que l'évolution de la femme est nécessaire et nullement incompatible avec l'islam.

P. Rondot, op. cit. Tome II.

(20 bis) Nathan Weinstock, op. cit

D'ailleurs, c'est pour protéger le moi de la dissolution que le Néo-Destour recourut, au plus fort de l'agression coloniale à toutes les formes de nationalismes ; c'est pourquoi d'ailleurs il avait refusé l'appui de la gauche française à la veille de la Guerre de peur que les masses ne s'effrayent de l'éviction de l'islam des écoles et de la laïcisation.

L'école paraît être la meilleure institution pour reconstituer « l'authenticité arabo-islamique » et partant, développer le nationalisme arabe. Il ne s'agit certainement pas des écoles franco-arabes (23) où la culture française est largement répandue aux dépens de la culture arabe (9h d'arabe par semaine, pour 20h d'enseignement en français).

(23) Leurs programmes étaient identiques à ceux des écoles françaises avec cette différence qu'on y dispensait l'enseignement de la langue arabe et de diverses disciplines islamiques.

Voici leurs effectifs comparés à ceux des écoles françaises et coraniques modernes.
(extraits des statistiques générales de Tunisie, Archives Générales)

Années	Ecoles Franco-Arabes	Ecoles Coraniques Modernes	Ecoles Françaises
1948-9	62 500	21 000	49 000
1949-50	70 500	22 500	50 000
1950-51	84 000	24 500	49 500
1951-52	92 000	27 500	50 500
1952-53	108 000	33 000	52 000

Aussi les Ecoles Coraniques Modernes (24), fondées par des personnalités tunisiennes, à l'instigation des intellectuels conscients de cette anomalie en matière d'enseignement, paraissent-elles tout indiquées pour véhiculer justement cette idéologie diffuse à des stades plus ou moins avancés dans le monde arabe. Dans ces E.C. Modernes, en effet, on a voulu donner à la langue arabe et aux études islamiques la place qui devait leur être dévolue. A l'école coranique moderne d'El Abbassiyya (à Sfax), par exemple, on dispense 23h 20 d'enseignement arabe pour 5h seulement d'enseignement français, au cours préparatoire. A l'école coranique moderne Tamimiyya (de Menzel Temime), on consacre 5h 05 au Coran et à l'instruction religieuse, au cours préparatoire, 4h 25 au cours élémentaire, 5h 50, au cours moyen. Le Collège Sadiki (25), avec le dosage judicieux de l'enseignement français et arabe qui s'y dispense, constitue aussi, à juste titre, la meilleure école où puissent être prodigués, à bon escient, les principes d'un nationalisme arabo-islamique ouvert sur les valeurs occidentales.

(24) Ce sont des institutions intermédiaires entre les kouttabs et les écoles franco-arabes. Elles étaient fondées à partir de 1908 par des Tunisiens aisés, par réaction aux écoles publiques françaises dans l'intention de sauvegarder l'authenticité tunisienne et d'en préserver l'identité culturelle. Ce n'est qu'en août 1944 qu'elles passèrent sous le contrôle de la DIP. Les maîtres qui y enseignaient étaient généralement titulaires du Tahcil, c'est-à-dire des Zitouniens. On y préparait le CEPE et le concours d'entrée en 6^{ème} (mention arabe). Ces E. C. Modernes étaient nombreuses à Tunis, aux villages du Sahel, à Sfax. Cf. N. Sraieb : Enseignement, Colonisation, Décolonisation, Tunis, 1974. (25) Fondé en 1875 par le ministre de Mohamed Sadoc Bey, Khair-Eddine, il passa progressivement sous le contrôle du Protectorat (par le décret beylical du 9 décembre 1882, Paul Cambon créa un conseil d'Administration composé par moitié de Français et d'Arabes musulmans qui n'étaient pas forcément Tunisiens. C'est à partir de 1883 que Sadiki passa sous le contrôle de la DIP). A partir de 1944, on créa dans tous les lycées de Tunisie des sections dites sadikiennes où l'enseignement était identique à celui dispensé à Sadiki. Ahmed Abdessalam, opus cité.

Mais l'école qui semble être le meilleur réceptacle d'un nationalisme arabo-islamique dépourvu de toute impureté est incontestablement la Zitouna. Que l'on se réfère aux disciplines que l'on y enseignait : exégèse, mysticisme, Coran, Hadith, Lecture coranique, droit islamique, procédure charaïque, méthodologie du droit islamique, morale, grammaire, syntaxe, rhétorique, littérature, histoire, géographie, calcul, géométrie, algèbre, astronomie, logique.(26)

La culture islamique, comme on le constate, occupe la 1^{ère} place ; viennent ensuite la langue et la culture arabes ; quant aux sciences exactes ou appliquées, elles sont considérées comme facultatives.

L'objet de notre recherche est d'étudier les principaux thèmes développés dans les manuels d'histoire arabes qui étaient justement en usage dans ces différentes écoles où était la culture arabo-islamique largement divulguée et de voir dans quelle mesure l'enseignement de l'histoire a véhiculé l'idéologie nationaliste arabe.

(26)En 1945-55 la Zitouna se ramifiait en 28 annexes (6 à Tunis et 22 en provinces et comptait 20 000 élèves et étudiants.

**BIOGRAPHIES DES PRINCIPAUX
AUTEURS DE MANUELS ARABES
D'HISTOIRE EN USAGE DANS LES
ÉCOLES TRADITIONNELLES**

Une étude aussi sommaire soit-elle des biographies des auteurs nous permettra à coup sûr de mieux approcher leurs cours d'histoire et partant de mieux les comprendre.

S'il est certain que nos auteurs étaient issus de milieux familiaux très différents, il n'en reste pas moins vrai que plusieurs points leur étaient communs.

Voyons d'abord ce qui les différençait : le milieu familial ; à cet égard nous pouvons remarquer qu'ils provenaient de trois strates sociales très différentes.

Ahmed al-Karoui est issu d'une de ces vieilles familles sahéliennes prestigieuses par leur savoir qu'elles se transmettaient de père en fils (1) ; notre auteur par exemple était élevé dans une famille versée dans la théologie, c'est ainsi que son père était cadî, que son grand-père mufti et que son arrière-grand-père cheikh al-Islam, Président du Conseil charaïque de Tunisie.

Hassen Hosni Abdelwahab, lui aussi était né dans une famille aristocratique célèbre. Son grand-père Abdelwahab (2) Ibn Youssef était le deuxième garde personnel du Bey Hamouda (1814), tandis que son père Salah était caïd, en 1881, lors de l'occupation française ; c'était donc une famille très liée à la dynastie husseinite.

Omar ar-Rokbani et Mohamed-Laroussi Al-Métoui, en revanche, avaient été élevés dans des familles relativement modestes, puisque le père du premier était marchand de son qu'il vendait dans les souks hebdomadaires des villages du Sahel et que le père du second était fellah et marchand de légumes et de fruits qu'il ramenait de loin pour les vendre au Marché Central de Tunis. Mais il serait plus instructif de savoir ce qui liait ces hommes de culture venus d'horizons aussi divers ; autrement dit, de savoir ce qu'ils avaient de commun.

(1) Ahmed al-Karoui résidait à Sousse, rue al-Karoui.

(2) Il a donné son nom à une rue de Tunis, celle-là même où était né notre auteur.

Nous sommes obligé de faire remarquer tout d'abord qu'ils sont tous originaires de régions littorales. Hassen Hosni Abdelwahab (1884-1968) est né à Tunis ; Ahmed al-Karoui (1921-) à Sousse ; Omar al-Rokbani (1887-1962) à Monastir et Mohamed-Laroussi al-Métoui (1920- ...) à Métouia (Gabès). Force est de constater qu'ils sont presque tous d'origine citadine, excepté M. L. Métoui.

Ce qui est encore plus intéressant, c'est la formation qu'ils avaient reçue. On pourrait dire qu'en gros, elle était presque la même. D'abord tous avaient été au kouttab où ils avaient commencé par apprendre le Coran. Tous aussi avaient fréquenté l'école primaire franco-arabe ; c'était là que Hassen Hosni Abdelwahab avait achevé d'apprendre le dernier quart du Coran. Tous aussi avaient fréquenté la Zitouna à des degrés différents ; en effet, tandis que al-Métoui et al-Karoui étaient aiguillés directement vers la célèbre Université Zitouna, Rokbani, à 17 ans se présentait au concours d'entrée à l'Ecole des Moueddebs d'El-Asfouria, à Tunis, école destinée à former des maîtres d'arabe pour les écoles primaires publiques (cette école était considérée par Sébastien Charlety, Directeur de l'Instruction Publique, en 1908 comme une école semblable à celle des Jésuites ; aussi l'avait-il supprimée) ; l'école des Moueddebs était, il est vrai, une annexe de la Zitouna. Hassen Hosni Abdelwahab avait tout d'abord suivi les cours de Sadiki, mais en 1904, après la mort de son père, il dut interrompre ses études pour devenir interprète. Se rendant compte que l'enseignement sadikien était plutôt orienté vers la formation d'interprètes et que sa culture islamique était incomplète, il fréquenta de son propre mouvement l'Université Zitouna et ses bibliothèques où il puisa de vastes connaissances en matières théologique, historique, littéraire... C'était un peu plus tard qu'il suivit les cours de l'Ecole des Sciences Politiques à Paris.

Nous pouvons dire donc que nos auteurs avaient reçu une formation assez poussée au sein de la Zitouna ou de son annexe (al-Karoui et al-Métoui étaient reçus au Tahcil et à al-Alimiyya ; al-Rokbani au diplôme d'instituteur .

Une fois pourvus de diplômes, nos auteurs étaient devenus enseignants, Rokbani en tant qu'instituteur d'arabe, al-Métoui, al-Karoui et H. H. Abdelwahab, en tant que professeurs d'arabe, de pensée islamique, d'histoire.

Par ailleurs, tous avaient été mêlés à la vie politique officielle. H. H. Abdelwahab était tour à tour caïd de Mahdia, des Métholith, de Nabeul, Ministre de la Plume et Représentant officiel du Gouvernement beylical à quelque dix conférences et congrès internationaux. A l'époque postcoloniale (2 bis), il a été désigné comme Directeur des Antiquités et des Arts.

Quant à al-Métoui, il avait été Attaché culturel à l'Ambassade de Tunisie au Caire, Chargé d'Affaires à l'Ambassade de Tunisie à Bagdad, à Djedda où il a été nommé aussi Ambassadeur de Tunisie. Député, Membre du Comité Central du PSD, il présidait au service de la formation et de l'orientation des cadres du Parti et ce jusqu'en 1974. Il avait participé, lui aussi, à huit conférences et congrès internationaux sur la solidarité afro-asiatique, sur les problèmes des écrivains arabes, sur ceux du monde musulman.

Al-Karoui avait également joué un rôle politique, mais de moindre envergure de 1967 à 1969 il avait été chargé d'organiser les Archives du Comité de Coordination du Parti, dans le Gouvernorat de Sousse.

Seul al-Rokbani n'avait pas participé à la vie de la politique officielle ; il avait milité toutefois dans les rangs de l'Archéo-Destour.

Quelles étaient ou quelles sont encore leurs activités intellectuelles ?

(2bis) Pour traiter de la biographie de nos auteurs d'une façon tant soit peu globale, nous avons cru être obligé de déborder l'époque coloniale.

Al-Karoui fut le fondateur de l'Association des Frères Zaytouniens, association à caractère littéraire. S'intéressant à tout ce qui avait trait aux livres sacrés, il écrivit des contes pour enfants (3) dont les contenus sont émaillés de principes moraux coraniques et hadithiques.

Pour sa part H.H. Abdelwahab avait été l'un des premiers artisans de l'Académie de Langue Arabe au Caire ; aussi un décret du roi Ahmed Fouad I le désigna-t-il comme l'un des cinq membres permanents de l'Académie (début de 1933).

Du temps où il était Directeur de l'Institut National des Antiquités et des Arts, il avait mis au jour quatre musées arabo-islamiques (à Sousse, Monastir, Kairouan, Tunis).

Enfin, sur 11 publications en français, 8 étaient consacrées à la Tunisie (4) et sur 6 publications en arabe, 6 traitent de la civilisation arabo-islamique (5) en Tunisie.

Al-Métoui, Vice-président de l'Union des Ecrivains Tunisiens et du club culturel Chabbi, est considéré de nos jours comme l'un des écrivains tunisiens les plus rayonnants et les plus débordants d'activité littéraire (6).

(3)Voilà ce qui est écrit en exèdre de chaque conte: les peuples ne se perpétuent que s'ils se conforment à la bonne morale; autrement ils sont voués à la disparition.

(4) Nous en donnons les titres: la domination tunisienne en Sicile, les Apports ethniques étrangers en Tunisie, la Région des Steppes tunisiennes au Moyen Age, les Différentes Béja tunisiennes, Sidi Bou Saïd, le Développement de la musique au Maghreb, Villes disparues de Tunisie, un Tourmant dans l'Histoire aghlabide ...

(5) Nous en avons traduit les titres: du Poète kairouanais Ibn Rachiq, Résumé de l'histoire de Tunisie, Choix de textes littéraires tunisiens, Les Tunisiennes célèbres, l'Imam Mazri, Pages sur la civilisation arabe en Ifriqiya tunisienne.

(6) Il a écrit des romans, des nouvelles, et des poèmes.

Sur l'initiative d'al-Rokbani on avait créé en 1948 une annexe zitounienne pour les jeunes filles musulmanes. Par ailleurs, al-Rokbani, sa vie durant avait inlassablement prodigué des cours privés d'arabe à domicile pour les jeunes filles tunisiennes ; ce qui lui avait permis, par la suite, de demander au Directeur de la Zitouna l'ouverture d'une annexe pour les filles musulmanes. Quant à ses livres (7), sur vingt-cinq, quinze sont consacrés à l'histoire de Tunisie, à la langue, à la morphologie arabes et à l'islam, les autres étant consacrés aux voyages de l'auteur. Ce que nous pouvons dire, c'est que les auteurs qui font l'objet de notre étude avaient défendu avec énergie (7bis), l'islamisme, par des conférences locales, en participant à des congrès internationaux traitant des problèmes islamiques, par la publication de contes ou de romans conformes aux normes coraniques.

(7) Plusieurs sont encore inédits, telle son autobiographie (Mobtada Khabari).

(7bis) Il faut reconnaître, cependant, que H.H. Abdelwahab occupe une place sans commune mesure avec celle des autres auteurs. Tout le prédisposait, en effet, à rayonner plus puissamment que ses collègues: ses origines sociales et surtout sa formation bilingue plus poussée, plus moderne. Son rôle intellectuel ne saurait, en aucun cas, être comparé à celui de Métoui, de Karoui et encore moins de Rokbani.

« ...En France où il termina ses Etudes Supérieures, à l'Ecole des Sciences Politiques, il suivit les cours de Monteil. Il profita de son séjour dans la capitale française pour assister aux conférences du Dr Charcot. (A partir de 1947) il se (consacrera) à son ouvrage historique, Kitab al-Omr et à l'enseignement de l'histoire dans divers établissements supérieurs (Khalidounia, Institut des Hautes Etudes) où il eut à concilier les objectifs de la Nahdha en Tunisie avec les impératifs de l'esprit critique moderne... Dans les débats internationaux consacrés à la civilisation arabo-islamique ... il connut les théories et les hypothèses de grands maîtres orientaux et orientalistes, comme L. Massignon, G. Brown, Goldziher, Lammens... Son admission à l'Académie (de Langue Arabe) procédait à la fois de raisons politiques et de critères scientifiques. Ses travaux scientifiques en arabe et en français dataient en effet de 1905 ... Sa double culture, son érudition et surtout son ouverture sur le monde moderne, le désignaient plus que tout autre à l'époque, pour représenter le Maghreb à l'Académie et il en fut Vice-président à la fin de sa vie... »

En lisant la préface de l'autobiographie manuscrite de Rokbani (8), nous pouvons nous rendre compte jusqu'à quel point nos auteurs étaient imprégnés de la foi et de la culture islamiques (9). La confession qu'il nous fait à propos des prières verbales (10) auxquelles écrivait-il, il n'avait jamais failli, nous est encore, aussi révélatrice de cette foi islamique profondément implantée en lui et chez presque tous ceux qui avaient reçu une éducation analogue.

La langue arabe aussi avait été défendue avec non moins de passion par nos auteurs grâce aux cours d'arabe ou en arabe qu'ils n'avaient pas cessé de dispenser infatigablement, à leurs publications essentiellement en arabe et à leurs conférences ; Hassen Hosni Abdelwahab n'avait-il pas été l'un des premiers fondateurs de l'Académie de Langue Arabe ?

Le patriotisme tunisien n'avait pas été négligé ; bien au contraire. « Notre regretté était un Tunisien pur-sang, fier de sa patrie, de ses compatriotes ; sa raison d'être, de vivre était de faire revivre le patrimoine culturel et archéologique arabo-islamique en Tunisie ; son livre, Kitab al-Omr (le livre de ma vie) est le meilleur témoignage de sa tunisianité authentique (11).

(8) Louange à Allah qui a créé l'homme afin de le faire vivre un laps de temps ici-bas.

- Au nom d'Allah le Clément, le Miséricordieux.

- Louange et remerciement à Allah.

- Le salut soit sur Mohamed Ibn Abdallah.

(9) Sur le bureau de Ahmed al-Karoui, nous avons remarqué 8 livres tous traitant de la Religion (sous différents angles : économique, social, politique ...)

(10) Chaque nuit, l'auteur, avant de se coucher, disait plusieurs fois les prières suivantes :

- Je demande pardon à Allah, le Tout-Puissant et c'est à Lui que tout retourne.

- Louange à Allah, le Tout-Puissant.

- Allah, je ne Te demande pas d'effacer le destin que Tu as tracé pour moi, mais de m'en alléger l'adversité.

- Il n'est de dieu qu'Allah, Il n'a pas d'associé, c'est à Lui que tout appartient, louange à Lui, au Tout-Puissant.

- Grand Dieu que Ton salut soit sur notre Prophète Mohamed et ses compagnons.

(11) Le Secrétaire Général de l'Académie Arabe, lors de la cérémonie commémorative du quarantième du décès de H.H.A. (janvier 1969).

Qu'on se souvienne que le même auteur avait monté 4 musées arabo-islamiques sur 5 dans l'unique but de revaloriser l'histoire de Tunisie.

Rokbani écrivait (12) que la terre de Tunisie était fertile en génies, écrivains, poètes qui avaient fait relever haut la tête des Tunisiens ; il nous en avait cité 14 (tous de la période arabo-islamique).

Enfin, puisque nous allons étudier d'un peu près les cours d'histoire de ces auteurs, il serait légitime d'essayer, dès à présent, de savoir comment ils concevaient l'histoire.

« L'histoire doit être présentée de façon qu'on en tire des enseignements ; le Coran nous fournit de riches enseignements historiques afin que nous ne tombions pas dans les fautes des peuples révolus ; autrement l'histoire n'aurait pas de sens. Il faut que le style de l'historien soit passionnant pour sensibiliser et se lecteurs et ses élèves. Le style du Coran n'est-il pas beau, musical et charmant ? » (13)

Pour Rokbani, aussi un peuple (ou une communauté quelconque) qui ne respecte pas les canons de la morale divine est châtié par Allah.

Voilà ce qu'il avait écrit à propos de Sousse (14) : « Sousse est la plus grande ville de la Régence (15). Elle compte beaucoup de banques, d'usines, d'écoles ; les gens l'appellent la capitale du Sahel et sa perle. Chaque jour des milliers de Sahéliens s'y rendent pour régler leurs affaires.

(12) Rokbani (Mobtada Khabari, autobiographie manuscrite).

(13) Propos recueillis auprès de Ahmed al-Karoui.

La position des musulmans réformateurs modernes vis-à-vis de l'histoire est toute pragmatique. Le regard qu'ils jettent sur l'histoire n'est pas celui d'érudits qui cherchent à éclaircir divers points du passé, mais celui d'hommes qui veulent trouver dans les événements de jadis des leçons qui les aident pour le présent. Telle est la position du Coran vis-à-vis de l'histoire. Le Coran rapporte souvent des récits du passé : il ne le fait pas comme un livre méthodique d'histoire mais à la manière d'un prédicateur qui cherche des leçons utiles à son auditoire. J. Jomier, op. cit.

(14) Rokbani, ibidem.

(15) Au moment où écrivait l'auteur, Sousse était (et est encore) la 3^{ème} ville de Tunisie.

C'est pour cela que Sousse est devenu le rendez-vous des dépravés qui baignaient dans les péchés de toutes sortes ivresse, vol, fornication, adultère, dépravation dans les lupanars ou les cabarets. La dissolution des mœurs a failli se généraliser... Lors de la 2^{ème} Conflagration Mondiale des centaines d'avions étaient venus larguer leurs bombes dévastatrices sur ce foyer de corruption. La ville n'était devenue que ruines, qu'un immense champ de désolation qui mérite que l'on y médite ... Ces bombes n'étaient d'ailleurs qu'une punition bien méritée ».

POURQUOI ET COMMENT ÉCRIRE L'HISTOIRE ?

Il serait intéressant d'analyser les raisons pour lesquelles ces historiens de fortune ont été amenés à écrire des manuels scolaires.

C'est d'abord l'inquiétude, l'anxiété, l'angoisse ressenties devant la crise grave dans laquelle se débat la culture arabo-islamique. Les livres arabes relatifs aux sciences, livres qui devraient être « la source d'eau douce débordante à laquelle pourraient s'abreuver les Tunisiens de culture arabe est tarie pour ces assoiffés » (1).

Pour les cours d'histoire, par exemple, les professeurs de la Zitouna d'une façon particulière s'en tenaient encore aux fiches dont ils dictaient le contenu à leurs élèves ; or les valeurs de ces fiches étaient inégales, puisqu'elles étaient fonction des aptitudes des professeurs, de la rareté ou de l'abondance des sources de documentations. Quoi qu'il en soit, ce système adopté par les zitouniens était préjudiciable à « nos élèves » (2) parce que les programmes étaient rarement achevés, aussi cela désavantageait-il « nos élèves » par rapport à leurs camarades des collèges francisés. « Notre culture arabo-islamique court donc un grave danger » (3).

Comme les manuels d'histoire faisaient défaut, il était inadmissible de ne pas pallier cette carence grave, d'autant que « l'histoire doit être indélébilement gravée dans les esprits de nos jeunes comme dans les pays d'Occident où l'enseignement de l'histoire est dispensé au même titre que le lait ; c'est pourquoi les enfants d'Occident, en connaissant l'histoire de leur patrie respective en grandissant, connaissent l'histoire de leur patrie respective et celle des grands hommes qui l'ont construite » (4).

(1) Mohamed Sadoc al-Sadkaoui, Tarikh al-Qouroun al-Oula, tome I, 1^{ère} édition, Tunis, 1950.

(2) Idem. Ibid.

(3) Idem. Ibid.

(4) Idem. Ibid.

Il est nécessaire, stipule la circulaire de la Direction de l'Université Zitounienne, de lier l'histoire ancienne à la vie des prophètes rapportée dans le Coran car les manuels d'Esza Drouza, d'ailleurs inexistant, mais indiqués par les programmes officiels, n'établissent pas de rapport avec la vie des prophètes ; il fallait donc les remplacer par d'autres manuels qui fassent cas de cette source inépuisable qu'est le Coran.

L'amour du Watan (Patrie) avait poussé plus d'un à écrire l'histoire de Tunisie par exemple ; « celui qui retrace la vie d'un fidèle, c'est comme s'il l'avait ressuscité » (5).

Enfin « l'homme par instinct aime à connaître l'histoire de son pays, surtout si cette histoire est prestigieuse » (6). A travers l'histoire considérée comme « un miroir qui nous renvoie les actions des grands hommes c'est-à-dire des prophètes, des savants, des sages, des empereurs, des rois, des poètes... » les auteurs avaient essayé de découvrir avec leurs élèves et de leur inculquer « la connaissance des lois de l'univers (7bis) dictées par Dieu afin d'ordonner le monde d'ici-bas ».

Ce miroir qui nous retrace la vie des grands hommes... approfondit la connaissance de l'origine de l'Homme, son importance sur la terre, les « causes de sa décadence, de son progrès, de son bonheur et de sa déchéance » (9). C'est dans ce but d'ailleurs que sont racontés les récits du Coran : « dans leurs histoires (des peuples) il y a des enseignements à tirer.»(10)

(5) Rokbani, Khoulassat At-Tarikh At-Tounsi, 4^{ème} édit. Tunis, 1949.

(6) Hassen Hosni Abdelwahab : Khoulassat Tarikh Tounès, 3^{ème} édit. Tunis, 1953.

(7) Rokbani, op.cit.

(7bis) L'histoire islamique sera une leçon pour ceux qui savent comprendre. L'exemple de leurs Anciens leur apprendra comment éviter les fautes qui sont causes de faiblesse. J. Jomier, op.cit.

(8) Hassen Hosni Abdelwahab, op.cit.

(9) Mohamed Sadoc Sadkaoui, op.cit.

(10) Ibidem.

L'homme sage est justement celui tire des enseignements, profite de ce qui est arrivé aux autres, c'est celui qui saura comment et pourquoi étaient venus les peuples et avaient disparu.

Aussi les progrès des peuples civilisés doivent-ils profiter aux arriérés car, puisque « l'Histoire s'intéresse au passé et au présent, nous pouvons connaître l'évolution politique, sociale, religieuse des peuples et pouvoir choisir la voie droite au cours de notre vie ; le sage est celui qui choisit naturellement la voie du salut ». (11)

Il est symptomatique de constater jusqu'à quel point l'Historien est mythifié ; c'est ainsi, par exemple, qu'il est considéré comme plus sage que les autres hommes et que celui qui « ne met pas l'Histoire dans son cœur ne peut pas être sage et n'est pas digne de la qualité d'Homme » (12).

Des appels pressants étaient alors lancés aux lecteurs, les invitant à devenir Historiens ; « quand l'homme connaît l'histoire des autres, c'est comme s'il avait vécu avec eux depuis les origines, celui qui connaît l'Histoire accroîtra sa longévité ; alors sois Historien et intéresse-toi aux choses passées ». (13)

On comprend aisément que l'Historien occupe une place de choix dans un pays où précisément l'enseignement de l'histoire arabo-islamique occulté ou minorisé, était confié dans la plupart des cas à des « Roumis », c'est-à-dire à des infidèles qui, même s'ils sont de bonne foi et ne tiennent pas à déformer l'histoire, l'ignorent très souvent ; c'est donc pour sauver l'enseignement de l'histoire arabo-islamique et le confier aux Tunisiens musulmans que l'on avait tendance à conférer à l'Historien la sagesse suprême et la qualité d'Homme refusée aux autres.

Cet Historien à qui on prêtait toutes ces qualités, où puise-t-il ses connaissances ? Où se documente-il ?

(11) Ibidem.

(12) Rokbani, op.cit.

(13) Ibidem.

On est frappé de constater que dans tous les manuels qui traitent des sources, les Livres Sacrés (Thora, Psaumes, Evangile, Coran), constituent la principale source de documentation, du moins en matière d'Histoire Ancienne ou de Préhistoire ; viennent ensuite les récits classiques transmis de père en fils et conformes à la vérité (poèmes, contes ...)

Quant aux sources archéologiques, elles viennent toujours en troisième lieu.

« Nous ne connaissons les événements préhistoriques, tels que le Déluge, qu'à travers les Livres Sacrés ». (14)

« Quant à l'Histoire Ancienne, je me suis référé aux meilleurs livres d'exégèses du Coran et aux plus célèbres sources arabes et traduites ». (15)

(14) M.S. Sadkaoui, op.cit.

(15) Ibid.

LA CRÉATION DE L'HUMANITÉ

Puisque l'Histoire approfondit entre autres choses la connaissance de l'origine de l'Homme, essayons de voir justement comment nos auteurs conçoivent la création de l'Humanité.

« C'est Allah qui a créé la race humaine » (16) comme il a créé toutes les bêtes. La création de l'Homme est expliquée dans le Coran: Allah a créé Adam à partir de la terre, puis, Il lui a transmis le souffle divin et ainsi a-t-Il fait de lui un homme de chair, de sang, d'os, de nerfs ; Adam est le Père de l'Humanité. Allah lui a appris à se servir du feu afin de le faire évoluer peu à peu ; Adam se meut par la Volonté de Dieu » (17).

Quant à Eve, elle a été créée de la même façon qu'Adam (17bis). Le singe n'est pas l'origine de l'homme et là bien des auteurs n'hésitaient pas à avancer des théories que pourraient qualifier certains d'étranges et d'inacceptables, c'est le moins que l'on puisse dire : « Le singe est un homme métamorphosé ». (18)

Où Adam et Eve avaient-ils vécu ? En Orient, dans « cet Orient qui est la source des civilisations, le berceau de l'Humanité Première, des Prophètes et le point de rencontre entre les hommes et Allah ». (19)

(16) Rokbani, op.cit.

(17) Idem, Fiche pédagogique n° 10.

(17bis) Le Coran enseigne que les hommes ont été créés par Dieu pour être ses serviteurs, au sens religieux du mot qui comprend l'adoration et le culte. L'homme doit remercier Dieu pour tous les biens qu'il a reçus de lui. J. Jomier, op.cit.

(18) Rokbani, op.cit. L'auteur ne fait que prendre à son compte la croyance populaire largement répandue selon laquelle le singe est un homme en état d'expiation pour avoir commis le péché de s'essuyer le fondement avec un morceau de pain. Aussi le pain est-il un aliment sacré pour tous les musulmans, surtout le pain de blé ou d'orge. Un bon musulman ne doit jamais laisser traîner par terre la moindre miette de pain, s'il le fait, un malheur s'abattra sur lui. Par ailleurs, le Coran parle d'hommes métamorphosés en singes. (Coran, II, 65)

(19) Mohamed Laroussi al-Métoui, Al Houroub Assalibia, 1^{ère} édit. Tunis, 1955.

Mais la descendance d'Adam fut noyée par le Déluge et Sem, fils de Noé ainsi que ses frères, avaient réussi à survivre. « Sem avait quitté les plateaux d'Arménie » (20) en direction de la Mésopotamie où il s'était installé ; mais à peine s'était-il établi avec sa descendance que les eaux du Tigre et de l'Euphrate avaient débordé ; force alors lui était d'émigrer vers le Sud, vers la péninsule arabique qui allait être le berceau des Sémites (Babyloniens, Assyriens, Chaldéens, Egyptiens, Cananéens, Phéniciens, Carthaginois, Arabes ...) (21)

La question de savoir quand l'Humanité avait été créée n'avait pas laissé nos auteurs indifférents ; il faut reconnaître cependant que certains avaient essayé de l'éluder et s'étaient contentés d'écrire que la création de l'Homme remontait très loin dans le temps. D'autres, néanmoins avaient voulu être quelque peu précis, tout en reconnaissant que les Historiens n'étaient pas d'accord sur la date.

Mais certains s'étaient montrés d'une précision déconcertante : « entre Mohamed et Issa (Jésus) il s'est passé 571 ans, entre Issa et la mort de Moussa (Moïse) 1716 ans ; entre Moussa et Ibrahim (Abraham) 545 ans ; entre Ibrahim et le Déluge 1081 ans ; entre le Déluge et Adam, Père de l'Humanité 2242 ans » (22) ; cela fait donc 6155 ans jusqu'à la naissance du Prophète et 7522 ans jusqu'au moment de la rédaction du manuel (1938).

(20) M.S. Sadkaoui, op.cit.

(21) Si les auteurs sont vagues quant à l'endroit précis où auraient vécu Adam et Eve, ils sont cependant unanimes pour dire que les plateaux d'Arménie étaient le point de départ, de dispersion des fils de Noé et que Sem, par exemple, s'était établi d'abord dans l'Entre-Deux-Flèves, (Mésopotamie), puis dans la Péninsule arabique.

(22) Cheikh Moheddine al-Khayyat, (Dourous Al Tarikh Al Islami), tome I, 3^{ème} édit. 1938, Beyrouth.

[Tout récemment, l'expédition Internationale de l'Afar a découvert le plus ancien squelette d'hominien connu jusqu'à nos jours. Il s'agirait de celui d'une jeune fille d'environ vingt ans comme le montrent ses dents de sagesse percées mais non usées, son demi-bassin, son sacrum. Elle aurait vécu il ya 3 millions d'années.

Dans l'état actuel des connaissances anthropologiques, l'Afrique de l'Est semble être le berceau de l'humanité. Jusque-là les plus anciens hominiens y ont toujours été découverts. Les hominiens existaient il y a déjà 4 ou 3 millions d'années (cf. le Monde du 24/1/75).]

LE MONOTHÉISME PRIMITIF, LES PROPHÈTES ET LES PEUPLES DISPARUS

« Ces hommes créés par Dieu étaient foncièrement monothéistes » (23) ; c'est dans leur nature de se plier à la Religion plus qu'aux lois humaines. La Religion leur était absolument nécessaire.

Les premiers Egyptiens, par exemple, crurent d'abord en l'unicité de Dieu, en Son éternité, en Sa Toute-Puissance ; ils crurent qu'Il entendait ceux qui Le priaient et qu'il fallait L'adorer Seul. Il sanctionnait les hommes, les activités des hommes ; les bons par le bien, les méchants par le mal. Seulement avec le temps et l'apparition des prêtres, ce monothéisme avait été dénaturé, en faveur de l'idolâtrie et les Egyptiens en étaient venus à adorer non seulement les forces de la nature, mais les créatures les plus viles comme les vipères et les crocodiles.

Aménophis IV se révolta contre les nouvelles divinités d'Égypte (Râ, Amon...) et retourna à l'ancienne Religion qui se fondait sur l'unicité de Dieu, professant que Dieu voyait tout, était invisible et qu'il ne fallait adorer que Lui (24) .

Mais beaucoup d'Égyptiens se révoltèrent : Aménophis IV ordonna alors la destruction de toutes les idoles, en défendit le culte et obligea tous ses sujets à embrasser de nouveau le monothéisme. Le Dieu unique au culte duquel il les invitait était Aton, Dieu bienfaiteur, tendre, miséricordieux. Aton s'opposait dans ses attributs aux autres divinités caractérisées par leur injustice, leur dureté, leur tyrannie...

(23) Cheikh M. al-Khayyat, op.cit.

(24) M.S. Sadkaoui, op.cit. chap. : l'histoire ancienne.

Il en allait de même pour les « Babyloniens, les Assyriens, les Chaldéens qui eux aussi croyaient en l'unicité de Dieu. Ils pensaient que les prières supprimaient les péchés ; qu'il existait des âmes pures comme les anges et des âmes méchantes comme les djinns. Ils croyaient en fin à l'immortalité de l'âme et à la résurrection ». (25)

Quant aux Perses, avant l'apparition de Zoroastre, ils pratiquaient aussi le monothéisme au même titre que les Mésopotamiens. Zoroastre avait introduit une religion intermédiaire entre le monothéisme et l'idolâtrie.

Enfin, la religion la plus ancienne que les Arabes aient connue était aussi le monothéisme que « diffusa notre père Ibrahim quand il mit les bases de la Kaaba, à la Mecque avec son fils Ismaël ». (26)

Seulement avec le temps ce monothéisme originel tomba dans l'oubli et les Arabes, perdant l'idée d'un dieu unique, se mirent à imiter les peuples voisins idolâtres.

Evidemment les prophètes avaient joué un très grand rôle dans la diffusion de la croyance en un dieu unique et leurs histoires nous sont amplement racontées dans les manuels d'histoire ancienne ; à titre d'exemple seulement, nous suivrons Ibrahim durant sa prophétie.

« Les devins avaient dit à Nemrod que telle année naîtrait un enfant nommé Ibrahim qui représenterait un grand danger pour son royaume ; Nemrod ordonna alors de se saisir de toutes les femmes enceintes et de tuer les nouveau-nés, mais la mère d'Ibrahim passa inaperçue, parce qu'elle n'avait pas ressenti les douleurs de la grossesse. Quand elle accoucha, elle mit son enfant dans une grotte qu'elle emmura ; lorsqu'elle venait le voir de temps en temps en cachette, elle le trouvait en train de se sucer le pouce et son pouce lui suffisait pour se nourrir car Dieu voulait qu'il survive.

(25) M.S. Sadkaoui, tome I, 2^{ème} édit. Tunis, 1954.

(26) Idem, tome II, Tunis, 1954.

Quand Ibrahim grandit, il sortit de la grotte ; il constata alors que ses parents adoraient des idoles. S'adressant à son père Azar, il lui dit : père rendez-vous à des simulacres le culte qui n'est dû qu'à Dieu ? Vous êtes, vous et votre peuple dans de profondes ténèbres.

--Lorsque la nuit (enveloppée dans ses ombres), il vit une étoile, il s'écria voilà mon Dieu ! L'étoile ayant disparu, il reprit : je n'adorerai point des dieux qui disparaissent.

Ayant vu la lune se lever, il s'exclama : voilà mon Dieu ! Comme la lune s'était couchée, il ajouta : si le Seigneur ne m'éclairait pas, je serais dans l'erreur.

Quand le soleil avait paru au Levant, il s'écria : celui-ci est mon Dieu, il est plus grand que les autres. Quand le soleil s'était occis, Ibrahim continua : ô mon peuple, je ne me joins point au culte de vos divinités.

--J'ai levé le front vers celui qui a créé les cieux et la terre. J'adore son unité, ma main n'offrira point d'encens aux idoles. Son père Azar sculpte des idoles et charge Ibrahim de les vendre ; qui voudrait acheter ce qui ne lui fera ni bien ni mal, criait-il au marché. Naturellement les idoles restaient invendues.

Peu avant la fête des idolâtres : je prends mon Dieu à témoin, à peine serez-vous éloignés de vos idoles, que je les attaquerai.

Ibrahim se rendit secrètement auprès des statues et leur demanda : pourquoi ne mangez-vous pas ? Pourquoi restez-vous coites ? Il les frappa alors et les brisa, excepté la plus grande au cou de laquelle il attacha sa hache afin que peuple tournât vers elle ses soupçons.

--Qui peut avoir ainsi maltraité nos dieux ? s'écrièrent les idolâtres ; c'est un impie.

--Nous avons entendu un jeune homme les menacer avec mépris, remarquèrent quelques-uns, il se prénomme Ibrahim.

--Qu'on l'amène devant le peuple, dit Nemrod afin qu'on témoigne contre lui.

Est-ce toi qui as commis ce sacrilège contre nos divinités ? lui demanda-t-on. La plus grande de vos divinités en est la seule coupable, répondit-il, interrogez-les si elles savent vous répondre.

--Rentrés en eux-mêmes, ils s'écrièrent : nous étions injustes. Mais bientôt, se courbant devant leurs idoles, ils ajoutèrent : tu sais bien qu'elles ne parlent point.

--Pourquoi adorez-vous donc de fausses divinités dont vous ne pouvez attendre ni bien ni mal ? Malheur à vous et aux objets de vos cultes ! Mais ouvrez donc les yeux !

Nemrod courroucé demande alors à Ibrahim : Qui est alors ton Dieu ?

--Mon Dieu est celui qui donne la vie et qui l'ôte.

--C'est moi qui donne la vie et qui l'ôte.

--Comment ? demanda Ibrahim.

--Je condamne deux individus à mort ; je gracie l'un et le lui redonnerai la vie et j'exécute l'autre et je la lui ôterai.

--Eh bien ! Dieu fait lever le soleil à l'Orient, fais qu'il se lève à l'Occident ! rétorqua Ibrahim. L'impie resta confondu parce que le Tout-Puissant n'éclaire point les pervers.

--Brûlez l'impie s'écrièrent les idolâtres et Nemrod.

--Nous dîmes au feu : « ô feu, sois fraîcheur et salut sur Ibrahim ». (27)

Les histoires de Youssef (Josef), de Moussa (Moïse) Issa (Jésus) sont racontées avec autant de détails que celle d'Ibrahim.

Mais les Prophètes n'étaient pas toujours (bien au contraire) écoutés et encore moins suivis par leurs concitoyens.

(27) Le Coran, I, 260, VI, 74 à 79, XIX 43 à 49, XXI 52 à 69, XXXVII 87 à 91 (cité par M.S. Sadkaoui, tome I).

Les exemples de peuples mécréants punis par Dieu abondent dans les manuels, comme si l'on voulait prévenir ceux qui désobéiraient aux ordres d'Allah que leur sort serait identique à celui des peuples disparus, à cause de la vengeance divine.

Le Prophète Houd dit à son peuple, les Ad : « Servez le Seigneur ; il n'y a point d'autre divinité que Lui ; les divinités que vous sculptez sont chimériques, ô mon peuple retournez à Dieu ; repentez-vous ! Il fera redescendre la pluie sur vos campagnes, ne commettez plus le crime de l'idolâtrie ! »

--Tu ne nous as donné aucune preuve répondirent les Ad, nous ne croirons point en toi...

...Ils étaient infidèles et niaient la résurrection. Cet envoyé, dirent-ils, est un homme semblable à vous, il mange et boit comme vous. Il prétend qu'après votre mort, lorsque vos corps ne seront plus qu'un amas d'os et de poussière, vous reviendrez à la vie. Rejetez, rejetez cette vaine promesse ; il n'y a point d'autre vie que celle dont nous jouissons. Nous naissons, nous mourons et nous ne ressuscitons point. Cet homme n'est qu'un imposteur !

--Seigneur ! s'écria Houd, lave-moi du crime dont on m'accuse.

--Encore quelques instants, répondit le Seigneur, et ils seront livrés au repentir. Le cri de l'Ange Exterminateur se fit entendre. Ils aperçurent un nuage immense qui s'étendait sur leur vallée et ils le prirent pour un présage de pluie.

--Vous vous trompez, leur dit le Prophète ; ce nuage renferme dans son sein le malheur que vous voulez hâter. Le vent qui souffle vous apporte un châtement épouvantable.

Un vent impétueux fit périr les Ad : Dieu le fit souffler contre eux pendant sept nuits et huit jours ; on vit les coupables par terre renversés comme des palmiers déracinés. Ce fléau n'épargna pas un seul. (28).

(28) Le Coran, XI 52 à 63 ; XXIII 33 à 43 ; XLVI 20 à 26 ; LXIX 67, Sadkaoui, Ibid.

Les Thamūd « à qui Dieu envoya le prophète Salah » subirent le même sort que les Ad ; à cause de leur infidélité, de leur orgueil et de leur désobéissance Dieu les punit ; une fois qu'ils eurent tué sa chamelle « un seul cri se fit entendre et ils furent réduits comme paille sèche et piétinée ». (29)

La raison pour laquelle le peuple du prophète Loth avait été exterminé est toute différente. Loth était scandalisé que ses concitoyens eussent commerce avec des hommes ; aussi les priait-il de renoncer à leur perversité. Un jour, il reçut la visite d'anges déguisés en hommes, ses concitoyens voulurent lui arracher ses hôtes afin d'assouvir l'ardeur de leurs instincts dénaturés ; Loth s'affligea pour les anges. Voilà mes filles, dit-il à son peuple, vous serez moins coupables en abusant d'elles ; ne me déshonorez pas dans la personne de mes hôtes. Toute pudeur serait-elle éteinte parmi vous ?

--Nous ne voulons point de tes filles et tu sais ce que nous voulons...

--Sors cette nuit de la ville ! dirent les anges à Loth ...

--Nous renversâmes Sodome et nous fîmes pleuvoir sur ses habitants des pierres marquées de la main de Dieu (30).

Dieu châtie non seulement ceux qui désobéissent à Ses Envoyés et les pervers, mais aussi ceux qui osent s'attaquer à la Maison Sacrée ; cela était arrivé à Abraha, roi du Yémen qui, pour attirer les pèlerins de la Mecque, fit construire un temple dans Sanaa.

(29) Le Coran, XI 64 & 71; VII 73 à 77; LXIX 5; XXVIII 48 à 53; LIV 24 à 31 ; ibid.

(30) Le Coran, XI 78 à 84; XXVI 161 à 173; XXVII 55 à 59; XXIX 27 à 34; LIV 33 à 38 ; ibid.

Les Mecquois étaient si mécontents que deux individus d'entre eux souillèrent le temple d'Abraha avec des ordures fécales. Abraha jura de se venger en renversant la Kaaba ; c'est pour cela qu'il équipa une grande armée avec un éléphant et marcha sur la Mecque, « mais Dieu leur envoya par vagues successives des oiseaux en grand nombre qui sur eux lançaient des pierres foudroyantes ; ainsi furent-ils réduits comme des tiges desséchées après la moisson. » (31)

Il est aisé de conclure que seuls survivent les peuples qui suivent la voie droite de Dieu, voie tracée par le truchement de Ses prophètes (32) et ceux qui désobéissent à Ses Lois sont condamnés par Dieu Lui-Même à l'extermination ; les exemples de peuples disparus à cause de leur perversité, de leur orgueil ou de leur impiété sont très nombreux dans les manuels que nous avons étudiés et nous n'avons cité que quelques cas rien qu'à titre d'exemples. L'histoire obéit donc à des lois et tous ceux qui enfreignent ces lois morales et religieuses sont voués à la disparition et à la malédiction selon la volonté divine ; telle était la leçon capitale que voulaient inculquer nos auteurs à leurs élèves.

Beaucoup de tribus arabes n'avaient pas échappé à cette loi inflexible et furent en effet exterminées sous les coups de la vengeance divine.

Il serait sans doute intéressant de voir comment était enseignée l'histoire des Arabes.

31-Le Coran, CV, 3 à 5, ibidem.

32-Par l'exemple de saints personnages le Coran enseigne d'abord une série de vertus comme l'abandon à Dieu, la foi en Lui, l'obéissance à tous Ses Ordres...Il dégage ensuite de l'histoire du monde une loi ou plus exactement « une coutume immuable » de Dieu. Dieu destine un messenger à chaque communauté ethnique ; chaque messenger appelle au monothéisme et à la soumission à Dieu ; lorsque le peuple refuse d'obéir, un châtiment terrible saisit les coupables. J. Jomier, op. cit.

LES ARABES

D'abord d'où venaient-ils ? Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ? Quelles étaient leurs croyances ?

Sem, fils de Noé, après avoir survécu avec les siens aux crues des Deux-Fleuves, s'était installé dans la Péninsule proto-arabique. Il est donc l'ancêtre des « premiers habitants de la Péninsule » (32). Cela se passait au moment où la région était extrêmement fertile, où elle était drainée par des fleuves, parcourue par des animaux sauvages et envahie par les herbes... Seulement avec le changement du climat, beaucoup de tribus sémites avaient émigré, les unes vers le pays du Nil (-3500) où, victorieuses des tribus hamites autochtones, elles s'étaient imposées en Ancienne Egypte ; d'autres vagues de tribus sémites avaient quitté la Péninsule, à la même époque, pour le Sud de l'Entre-Deux-Fleuves où les Sumériens de souche hamitique furent également vaincus et assimilés par les Sémites, tout comme les Hamites en Egypte.

Un peu plus tard d'autres tribus sémites s'étaient établies sur les côtes du Golfe, les côtes orientales de la Méditerranée et en Syrie (il s'agit des Phéniciens, des Cananéens, des Araméens ...)

Quant aux Arabes proprement dits, ce sont ceux qui étaient restés dans la Péninsule et ne l'avaient jamais quittée (du moins à ces époques lointaines de grandes émigrations). Mais « le concept d'Arabe aujourd'hui s'applique à tous ceux qui parlent l'arabe ». (33)

Pourquoi ce nom ? Les anciens Egyptiens appelaient les nomades de l'Asie occidentale arabes, parce que le mot arabe signifiait : qui n'a pas de demeure fixe. Puis quand les Arabes s'étaient sédentarisés au Yémen, au Hedjaz, le concept d'arabe ne s'était plus appliqué qu'aux habitants du désert ou des steppes.

(32) M.S. Sadkaoui, tome I, op.cit. chap. : les Arabes.

(33) Id. tome II, op.cit.

Selon Ibn Khaldoun (33bis) « Arabe » provenait du fait qu'ils étaient éloquent, puisque le verbe « araba » veut dire exprimer, extérioriser « araba arrajoulou amma bi nafsihi : l'homme a exprimé ce qui lui tenait à cœur ».

Quoi qu'il en soit, que le concept signifie nomade ou éloquent, il serait au moins aussi intéressant de savoir la réalité qu'il recouvre, c'est-à-dire de regarder d'un peu plus près ces Sémites qui n'avaient jamais quitté leur Péninsule.

Les auteurs qui s'étaient intéressés à la question étaient tous unanimes pour reconnaître que les Arabes antéislamiques composaient trois grandes strates d'arabité séparées par le temps.

Ils distinguaient :

--Les Arabes « baïda » (disparus), tels que les Ad, les Thamūd dont nous avons parlé plus haut et bien d'autres encore comme les Géants du Sinaï et du sud de l'Entre-Deux-Fleuves (Mésopotamie).

--Les Arabes « ariba » : au début, ils habitaient au Yémen ; le plus célèbre d'entre eux était Abd Chams, « Père de toutes les tribus yéménites ». C'est lui qui avait construit le fameux barrage (-VI^{ème}) de Maarab ; après l'effondrement du barrage, les tribus arabes « ariba » s'étaient dispersées et étaient allées vers le centre et le Nord. Parmi ces tribus se trouvait celle de Jarham (34) lequel rencontra Ismaïl et sa mère Agar à la Mecque. Ismaïl prit femme dans cette tribu et apprit l'arabe à son contact.

Ismaïl et ses descendants sont donc les ancêtres de la 3^{ème} strate d'Arabes.

(33bis) Cf. Ibn Khaldoun, al-Muqaddima, chap. les Arabes.

(34) Id., Ibid.

Les Arabes « mostariba » (arabisés). Ils étaient groupés dans plusieurs régions de la Péninsule (Arabie Pétrée, Sinaï, Nadjd, Hedjaz ...)

Quant aux Hedjaziens, ils étaient (et sont encore) appelés Adnanites, du nom de leur ancêtre Adnan ; ils se composaient de deux grandes confédérations de tribus :

- Les Rabîa.

- Les Modhar.

Les Modhar se subdivisaient à leur tour en plusieurs tribus dont la plus célèbre était Qoraïch ; c'est aussi la tribu la plus prestigieuse, parce qu'elle était la gardienne de la Kaaba et la maîtresse de la Mecque. Aussi Qoraïch bénéficiait-elle de beaucoup de privilèges par rapport aux tribus arabes voisines ; c'est ainsi par exemple qu'elle arbitrait les différends intertribaux et jugeait les hommes, mais elle n'était jugée par personne. De Qoraïch étaient issus les clans des Béni Omeyya, des Béni Mekhzoum, des Béni Naoufel et surtout des Béni Hachem.

A en croire certains auteurs (35) les Arabes n'avaient surtout que des qualités ; c'était l'un des peuples les plus prestigieux de la terre ; pleins de bravoure, ils étaient intelligents, fiers, patients ; leur langue est l'une des plus belles langues sémitiques. Ils aimaient à être indépendants et avaient une adresse toute particulière à monter les chevaux ; mais ce qui les distinguait le plus, c'était le sens de l'entraide, de la dignité, de la fidélité, de la générosité, de la vengeance, du don de soi, de l'honneur ; la mort était chez eux plus acceptable que le déshonneur ou le scandale.

L'éloquence était leur lot ainsi que leur aptitude foncière à dire spontanément des poèmes. Ils étaient tellement hospitaliers qu'ils allumaient la nuit du feu pour attirer tous les hôtes égarés.

(35) Rokbani, op.cit.,chap. les Arabes.

L'un d'entre eux n'avait-il pas promis, par une nuit d'hiver à roc fendre, alors que le vent soufflait, à son esclave de l'affranchir si, en allumant « un feu-guide » il réussissait à attirer chez lui un hôte (35bis) ?

« Saad, ô Saad mon esclave,
Froide est la nuit, le vent glacé.
Relève-toi mon Saad brave
Et prends mon alezan racé.

Va, déterre-nous du bois tendre,
Allume un feu couleur safran
Et si un hôte vient s'étendre
Sous notre tente, tu es franc. » (36)

D'autres auteurs versaient dans l'excès contraire (37) et peignaient les Arabes sous les traits de véritables brutes. Ils étaient frustes, rudes, animés par des haines intertribales tenaces qui opposaient fréquemment les tribus du Nord aux tribus du Sud. Ils étaient pervers, injustes envers les plus faibles, mangeaient les cadavres et enterraient les filles à l'état vivant (38).

(35bis) Id., ibid.

(36) Nous avons essayé de rendre la forme dans laquelle a été dite la promesse du maître à son esclave. Les Arabes parlaient en effet à cette époque antéislamique sous forme de vers ou de bouts rimés.

Par ailleurs, Rokbani n'est pas sans savoir les nombreux défauts qui caractérisaient les Arabes préislamiques, comme d'ailleurs les peuples voisins contemporains d'eux. Pourquoi alors ce panégyrique érigé en véritable système? Sans aucun doute, Rokbani, tel que nous le connaissons, à travers ses écrits vouant une vénération quasi mystique au Prophète ne se permettait pas de le stipendier dans la personne de ses ancêtres. C'est pourquoi, pensons-nous, il avait passé sous silence les travers des Arabes antéislamiques.

(37) H.H. Abdelwahab op.cit., chap. les Arabes.

(38) Idem. En dépeignant ainsi les Arabes antéislamiques, l'auteur visait certainement à mieux mettre en relief l'amélioration des structures mentales arabes, amélioration due aux principes islamiques contenus tant dans le Coran que dans la Sunna du Prophète.

Vivant surtout de razzias et de pillage, ils n'obéissaient à aucune loi ; les cheikhs de tribus eux-mêmes ne pouvant freiner leurs élans anarchiques vivaient impuissants comme le reste des contribuables dans une atmosphère gorgée de troubles (39). On comprend donc que toute activité économique soit réduite à sa plus simple expression (l'élevage de chameaux et le commerce caravanier restaient aléatoires à cause des razzias) et que l'unité sous quelque forme que ce soit n'ait pas existé (40). De même que sur le plan socio-économique, l'anarchie régnait sur le plan religieux ; les Arabes adoraient une foule de divinités : les arbres, les forces du ciel, les pierres volcaniques, le feu dont le culte fut introduit sous les Perses. 360 divinités étaient adorées rien qu'à la Kaaba ; les plus célèbres d'entre elles étaient Hobeil, Allât, Ozza (à Qoraïch) et Manat (posée entre la Mecque et Yathreb).

La religion juive n'était pas en reste ; elle était largement répandue notamment au Hedjaz et au Yémen, de même que le christianisme pratiqué surtout dans les régions limitrophes de la Péninsule en Syrie-Palestine, par les Ghassanides sous la mouvance de Byzance, chez les vassaux des Perses, en Egypte, au Yémen, en Ethiopie.

(39)M.S. Sadkaoui, tome II, op.cit., chap. les Arabes.

(40)Idem. Nous savons cependant qu'il existait à la Mecque, bien longtemps avant l'islam le Beit al-Nadwa qui était un lieu de rendez-vous des chefs de tribus arabes où ils venaient discuter des problèmes qui les concernaient. Qoraïch avait donc ce mérite de mettre les tribus en contact par l'entremise de leurs chefs respectifs. D'autre part, les Qoraïchites veillaient sur le pèlerinage à la Kaaba, centre de ralliement spirituel de tous les Arabes antéislamiques, puisqu'il y avait à peu près 360 idoles représentant les différentes divinités des tribus. Enfin, Qoraïch organisait des foires périodiques à Oqadh où les poètes des différentes tribus rivalisaient d'éloquence afin de voir leurs poèmes gravés en lettres d'or et accrochés aux murs de la Kaaba. Durant ces « oqadhiades » qui se tenaient pendant les mois sacrés, presque toutes les tribus affluaient de toutes parts vers Oqadh et, dressant leurs tentes entre les palmiers, s'adonnaient entre autres aux échanges commerciaux parallèlement aux joutes oratoires et aux concours poétiques.

L'unité des Arabes, si elle n'était pas très solide, n'en existait pas moins à l'état embryonnaire. Il est absolument erroné de la nier systématiquement ; autrement comment le Coran eût-il été compris pour ne se situer que sur le plan linguistique ?

Très souvent, des luttes sanglantes opposaient chrétiens et juifs, notamment au Yémen où les Juifs étaient soutenus par le roi Ibn Dhi Yezen aux dépens des chrétiens dont des milliers étaient brûlés vifs et jetés dans le célèbre Okhdoud (Fossé) (41)

Il y avait malgré tout des Arabes sages, certes très peu nombreux qui pratiquaient encore la religion monothéiste de leur ancêtre « Abraham-l'Ami-d'Allah ». On mentionne parmi ces hanifs qui ne s'étaient jamais adonnés à l'idolâtrie, les aïeux du Prophète (42).

Ainsi avec ce fatras de croyances idolâtres qui prévalaient de très loin d'une part sur le hanafisme, d'autre part sur le judaïsme et le christianisme « d'ailleurs dégénérés »(43), les Arabes indécis, angoissés, sollicités par les propagandistes de tout acabit, étaient-ils à la quête de la vérité que personne ne pouvait leur dispenser ; dans ce climat obscurantiste, ils étaient donc assoiffés de quelqu'un qui les sauvât, qui sauvât leur âme et redressât leur situation.

Bref, ils étaient dans l'attente de « celui qui était annoncé dans les Livres révélés, de Mohamed Ibn Abdallah, Ibn Abdel Mouttalib, le Sauveur de l'Humanité, le Messager de la Vérité, le Dissipateur de l'angoisse chez les hommes » (44).

Qui était-il ?

(41) Le Coran rapporte justement ces luttes sanglantes et parle de l'Okhdoud (grand charnier); cf. Coran, LXXXV, 4.

(42) Dans leur souci sincère de laver les ancêtres du Prophète des horreurs de l'idolâtrie, les auteurs avancent souvent l'idée que les Béni Hachem étaient des hanifs (monothéistes) : or, nous savons que l'oncle adoptif du Prophète, Abou-Taleb, celui-là même qui l'avait élevé après la mort de son père, était mort idolâtre. D'autre part, l'oncle du Prophète Abou Lahab était son ennemi le plus violent, le plus irréductible au point que son nom a donné le titre d'une sourate « Que les mains d'Abou Lahab péricentent et qu'il péricentent lui-même ... Ni ses biens ne le préservent des langues flamboyantes du feu, ni ses propriétés; sa femme aussi porteuse de fagots (épineux) ... Coran, CXI.

(43) Cheikh M. al-Khayyat, op.cit., chap. les Arabes.

(44) M.S. Sadkaoui, op.cit., tome II, ibid.

LE PROPHÈTE, L'ISLAM ET LES MUSULMANS

Tous les auteurs s'étaient fait un devoir de nous donner l'arbre généalogique de la Maison du Prophète Mohamed Ibn Abdallah, Ibn Abdel Mouttalib, Ibn Hachem, Ibn Abd Manaf, Ibn Qouçaï, Ibn Kelab, Ibn Morra, Ibn Kaab, Ibn Louaï, Ibn Ghâlib, Ibn Fehr, Ibn Malek, Ibn Nadhar, Ibn Kenana, Ibn Khouzaïma, Ibn Modreca, Ibn Elias, Ibn Modhar, Ibn Nizar, Ibn Moad, Ibn Adnan ... Ibn Ismaël, Ibn Ibrahim (45).

S'étant trouvé dès sa tendre enfance orphelin, de père (avant même sa naissance) et de mère (à l'âge de 5 ou 6 ans), il fut élevé par son grand-père, puis par son oncle Abou Taleb qui l'avait au commerce très tôt initié. C'est à l'âge de 13 ans que Mohamed « que le salut d'Allah soit sur lui » accompagna son oncle en Syrie Damascène où des intérêts de commerce appelaient celui-ci. La caravane s'arrêta à Boçra. Près de là vivait un moine nommé Bahira ; ayant observé le petit Qoraïchite avec soin, Bahira dit à son oncle : « Retourne avec ton neveu à la Mecque ; garde-le bien et crains pour lui la perfidie des méchants car l'avenir lui présage des événements glorieux. » (46)

Déjà adolescent, il avait les qualités les plus nobles dont puisse se parer un homme : pénétration d'esprit, douceur, patience, sagesse, générosité, sincérité, fidélité, intégrité (47).

(45) Dans l'esprit des auteurs il paraissait inadmissible d'ignorer l'ascendance complète du Prophète et tout musulman qui se respecte se doit d'en connaître au moins une partie ; c'est presque un devoir sacro-saint.

(46) Cheikh M. al-Khayyat , op.cit., chap. l'Islam.

(47) Id., ibid.

Ces qualités étaient spontanées chez lui, naturelles, puisqu'il ne pouvait les avoir contractées aux kouttabs (étant illettré) ni dans son entourage gangrené par la débauche et la dissolution morale ; contrairement à ses concitoyens, il ne participait jamais aux pratiques païennes ; bien au contraire, il les évitait toujours. (48)

A la bataille de Ghatafane (an III de l'Hégire), le Prophète « que le salut d'Allah soit sur lui et Sa paix » s'était déshabillé pour dessécher ses vêtements trempés de sueur et s'était étendu sous un arbre ; alors le chef de ses ennemis, Dôthour arriva par derrière et tirant son épée hurla : « Mohamed, qui pourrait te protéger de mon épée maintenant ? » Placidement, le Prophète répondit : « Allah, le Tout-Puissant. »

Impressionné, Dôthour laissa tomber son épée ; le Prophète la prit et à son tour : « Qui te protègera, Dôthour ? »
--Personne.

Le Prophète ne fit aucun mal à son ennemi mortel qui, confondu par tant de générosité, embrassa l'islam et recommanda à ses hommes d'en faire autant (49).

(48)Idem. Nous savons que les murs de la Kaaba étant devenus vétustes, les Qoraïchites avaient décidé de les restaurer; lorsqu'ils furent réaménagés à la hauteur où l'on devait poser la Pierre Noire, toutes les tribus qoraïchites voulurent avoir l'honneur exclusif de la poser à sa place. Elles faillirent en venir aux armes, puis elles décidèrent, après bien des palabres, de s'en rapporter au jugement du premier homme qui pénétrerait dans le temple. Vint à passer Mohamed qui fut donc pris comme arbitre ; il prit alors son manteau, l'étendit par terre, y posa la Pierre Noire et demanda aux principaux chefs de tribus de tenir le manteau par un de ses coins et de l'élever tous ensemble. Lorsque la Pierre Noire fut suffisamment exhaussée, Mohamed la prit de ses propres mains et la mit à sa place.

(49) Cheikh Mohiédine al-Khayyat, *ibid.*

Une fois encore, s'adressant aux Moujahidoun qui s'apprêtaient à guerroyer contre le gouverneur ghassanide de Boçra lequel avait tué son émissaire : «Vous allez trouver des ermites, ne les maltraitez pas. Veillez à ne tuer ni les femmes ni les enfants ni les vieillards et à ne pas couper les arbres. » (50)

Il est de tradition qu'un prophète doit faire des miracles et Mohamed (que le salut d'Allah soit sur lui) a « fendu la lune en deux devant tout le monde, fait jaillir l'eau entre ses doigts, guéri des malades et des handicapés et surtout transmis le Coran ».(51)

Essayons de connaître le message que le Prophète avait apporté. D'abord Allah lui conseilla de prêcher discrètement. Puis après trois ans de prédication secrète, il reçut l'ordre de prêcher publiquement ; alors les Qoraïchites, notamment les ploutocrates, craignant pour leurs intérêts commerciaux, se mirent en devoir de le persécuter.

Aussi le Prophète conseilla-t-il aux nouveaux convertis (dix hommes dont le chef était Jâfar Ibn Abi Taleb et cinq femmes) (52) d'émigrer en Abyssinie. Aussitôt que les Qoraïchites idolâtres eurent vent de l'émigration et envoyèrent donc une délégation au Négus afin d'ôter leur asile aux transfuges.

(50) Ibid.

(51) Ahrned el-Karoui: Al-As-Ala Ar-Riadhia ... tome I, 1^{ère} édit. Tunis,1953, chap. Hist. islamique de Tunisie.

Les réformateurs modernes musulmans notent que Moïse fit des miracles de magie en Egypte, cette vieille terre de magie et à l'époque des magiciens. Jésus guérit alors que la médecine grecque avait bien fait prendre conscience aux hommes de l'impossibilité de guérir médicalement certains cas. Quant à Mahomet, il a fait un miracle intellectuel, valable pour tous les temps et tous les lieux : il a apporté le Coran inimitable. J. Jomier, op. cit.

(52) C. M. el-Khayyat, op. cit. ibid. L'auteur confond la 1^{ère} émigration dont les transfuges les plus distingués étaient Othman Ibn Affane (le futur Calife Rachidien) et son épouse Rokaïa (la fille du Prophète) et la 2^{ème} qui la suivit à un intervalle assez court et qui porte le nombre des musulmans émigrés à une centaine (83 hommes et 13 femmes) ; cette 2^{ème} vague était animée en effet par Jâfar Ibn Abi Taleb, (cousin germain du Prophète).

Tous les auteurs assurent que le Négus refusa de les livrer aux Qoraïchites, avant de les interroger sur l'essence de leur religion ; Jâfar lui dit alors : « ô Roi, nous étions plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie ; nous mangions des cadavres ; livrés à nos instincts les plus bas nous pratiquions le vice sous toutes ses formes ; nous maltraitons nos voisins ; nous rompions les liens de sang et ne connaissions de loi que celle du plus fort jusqu'au moment où Allah envoya parmi nous un prophète de notre race, illustre par sa naissance, estimé pour sa sincérité, sa fidélité, ses vertus. Il nous a invités à croire à l'unicité d'Allah, à ne Lui associer personne, à rejeter les divinités de pierre et de bois. Il nous a appris à être sincères, affectueux envers nos proches et nos voisins. Il nous a défendu de nous attaquer à l'honneur des femmes, d'être fourbes, de spolier les orphelins de leur argent. Il nous a recommandé la prière, le jeûne, la zakat et le pèlerinage ; alors nous avons cru en lui et à la véracité de sa mission.» (54). Le Négus avait non seulement refusé de livrer Jâfar et ses compagnons, mais encore il avait embrassé l'islam par profonde conviction (55) renvoyant les Qoraïchites avec leurs présents.

L'islam a donc plusieurs mérites : il sauva la Péninsule arabique et les hommes de l'obscurantisme, décrassa leurs mentalités des superstitions malsaines qui engendraient l'angoisse, le déchirement, même chez les familles dont les membres n'avaient pas toujours les mêmes croyances religieuses ; or quand l'islam fut révélé, tous les cœurs des musulmans battirent à l'unisson et les croyants vécurent en paix, sans angoisse. Leur devise ?

(54) C. M. al-Khayyat, op. cit. ibid. L'auteur mentionne plus loin les dates auxquelles étaient édictés les principes fondamentaux de l'islam: en l'an II de l'Hégire était instituée la pratique des 5 prières canoniques. En l'an I de l'Hégire le jeûne ainsi que la zakat, en l'an V le pèlerinage aux hauts-lieux saints, or la date de l'émigration en Abyssinie se situe presque 7 ans avant l'Hégire.

(55) Ahmed al-Karoui, C. M. Khayyat, op. cit. , ibid.

Rokbani écrit que le Prophète a envoyé des messagers aux empereurs, rois et gouverneurs de son époque, les invitant à embrasser l'islam : Héraclius, Chosroës, le Négus qui refusèrent de s'islamiser.

Le travail et l'attachement au principe de l'unicité de Dieu ; ainsi « étaient-ils devenus vraiment les meilleurs hommes apparus sur la Terre ». (56)

Qu'on applique la Zakat, telle qu'elle est prescrite par le Coran et l'on résoudra le problème de la pauvreté dans la communauté islamique et combattra le fléau du communisme en Occident (57).

L'islam confère aussi aux hommes le bonheur dans ce monde et la félicité dans l'au-delà (58).

Enfin, l'islam était venu à temps pour que le patrimoine culturel de l'Humanité ne s'oubliât pas ; il n'en restait plus que l'écorce au moment de son apparition, écorce que l'Humanité mâchait sans pouvoir avancer ; l'islam avait réussi à établir cette liaison entre un passé pulvérisé, le présent et l'avenir et très tôt une civilisation riche prospéra sur les ruines des civilisations perse, indienne, grecque et romaine ; « l'islam assimila ces civilisations condamnées, les renouvela, les enrichit et en créa une autre bien supérieure ». (59)

Comment explique-t-on l'expansion rapide de l'islam dans la Péninsule ?

En tout cas, elle n'était pas due à la « force de l'épée, mais aux confrontations des croyances, aux preuves irréfutables, solides, à la propagation de la bonne parole » (60) à la sagesse de sa doctrine, au dévouement des musulmans à sa cause, dévouement qui les porta seulement à se défendre contre les impies ». (61)

(56) M. S. Sadkaoui, tome 1, (1^{ère} édit) op. cit., ibid.

(57) C. M. al-Khayyat op. cit., ibid.

(58) Idem., ibid.

(59) Md. al-Métoui, op. cit., chap. l'islam.

(60) A. al-Karoui op. cit., ibid.

(61) H. H. Abdelwahab op. cit., chap. l'islam.

On comprend qu'une religion aussi rationnelle se propage très rapidement ; en une vingtaine d'années, en effet, toute la Péninsule Arabique était « gagnée, convertie à l'Islam ». (62)

Pourtant, à peine le Prophète avait-il trépassé que plusieurs tribus arabes avaient non seulement renié l'islam, mais même levé l'étendard de la révolte. Ce reniement et cette révolte s'expliquent par le fait que l'islam de par ses hautes valeurs morales avait obligé les Arabes à obéir à une autorité unique (or les tribus vivaient dans l'anarchie) à payer la Zakat, à maîtriser leurs instincts, à oublier leurs mauvais penchants (leur ayant défendu les boissons alcoolisées, les jeux de hasard, la pratique de la fornication) ; cela s'explique aussi par l'apparition de faux prophètes envoyés par le Diable comme Mouceïlama-le-Menteur.

Il n'y avait pas que des faux-prophètes pour entraîner des tribus entières à la révolte, les faux musulmans avaient joué aussi un rôle non moins néfaste en pays d'islam, c'est le cas précisément de « ce juif de Sanaa, Abdallah Ibn Saba » qui, s'étant islamisé, s'était mis à dénigrer les Béni Omeyya (sous le Califat de Othman : 644-656 après J.-C.) en faveur des Béni Hachem, semant ainsi la discorde dans les rangs des musulmans, au moment où ils avaient le plus besoin de cohésion pour compléter la « libération » des peuples non encore convertis.

(62) Idem. Certes, avant l'Hégire quand le nombre des prosélytes était insignifiant, quand l'islam était en position de faiblesse, le Prophète ne s'était pas servi de l'épée pour imposer le nouveau culte ; mais au contraire il avait usé de la douceur, opposant le silence, la pondération aux injures de ses ennemis, à leur violence. Même proscrit de la Mecque, chassé de Taïef, persécuté par des ennemis puissants, il ne s'était jamais départi de sa prudence. Aussi longtemps qu'il se crut trop faible pour paraître au grand jour, il conseilla à ses adeptes la prudence, l'émigration, d'abord en Abyssinie, ensuite à Yathreb (qui sera baptisée Madinat an-Nabi par la suite). Là tout allait changer : en l'an II de l'Hégire, après avoir consolidé sa position grâce aux Ançar (Auxiliaires) et aux Mouhajiroun (Emigrés) il put penser à se défendre en battant les Mecquois à plate couture à la grande bataille de Badr ; les circonstances avaient changé, l'islam allait s'imposer par les armes, face à des ennemis de plus en plus déterminés, menaçants, irréductibles et pressés d'en finir avec cet islam inquiétant parce que rigoureux et puriste.

Par sa faute Abdallah Ibn Saba avait allumé les feux de la guerre civile qui avait opposé « pour la première fois les Béni Hachem aux Béni Omeyya ». (63)

Cela n'avait pas empêché l'islam de triompher partout où il était propagé et de s'imposer aux dépens du christianisme.

A partir de l'An XIII de l'Hégire, en effet, de nombreuses provinces relevant de l'Empire Byzantin avaient commencé à « s'affranchir, à s'ouvrir » avec l'aide des généraux musulmans et à embrasser l'islamisme. La Perse, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Tripolitaine, l'Ifriqiya, l'Espagne et les principales îles de la Méditerranée : Rhodes, la Sicile, le Sud de l'Italie.

Comment l'islam réussit-il à « libérer » tant de peuples en si peu de temps ? Quelles sont donc les causes de cette expansion prodigieuse extra-limes ?

D'abord la foi qui portait les « Moujahidoun fî Sabil Allah »[les combattants sur la voie d'Allah] à se sacrifier et à chercher même le martyr, puisqu'il est dit dans le Coran : « Ne croyez pas morts ceux qui ont succombé dans la voie d'Allah ; ils sont vivants, chez leur Maître, au Paradis ». (63bis)

(63) A. a l-Karoui, op. cit. ,ibid.

L'auteur fait allusion bien sûr à la guerre intestine qui éclata entre les partisans de Ali (cousin germain du Prophète, issu du clan des Béni Hachem) et ceux de Muawiya (clan des Béni Omeyya). Les raisons de cette guerre civile sont simples ; le Calife Othman, des Béni Omeyya, était accusé de népotisme ; en effet ses parents occupaient les plus hautes fonctions politiques, militaires, financières...C'était le cas notamment de ses demi-frères Abdallah Ibn Saad et Oualid Ibn Akaba respectivement gouverneur d'Egypte et de Koufa qui étaient les plus critiqués. On réclama au Calife Othman de les destituer, en vain.

Cette politique amena à la longue la révolte des musulmans. La cause de cette révolte n'était donc pas seulement ce juif de Sanaa. D'ailleurs, les rivalités entre Béni Hachem et Béni Omeyya existaient bien avant l'islam. Il faut avouer, cependant, que le Calife Othman était un vieillard octogénaire doux, affectueux, sincère, généreux et que sénile, il subissait l'influence partisane de ses conseillers Omeyyades.

(63bis) Coran, III, 169.

La tyrannie avec laquelle les Roum (64) traitaient leurs sujets était aussi une cause non sans importance dans l'expansion fulgurante de l'Islam : « les Roums maltrahiaient si durement leurs sujets que ceux-ci accueillirent les Arabes à bras ouverts ». (65)

La droiture des Califes Rachidiens et leur sens de la responsabilité n'étaient pas étrangers non plus à l'essor de l'islam. Abou Bakr était un calife énergique, peu soucieux des biens d'ici-bas ; c'est grâce à lui que l'islam avait recouvré sa puissance menacée par les renégats et que les guerres de « libération étaient portées loin de l'Arabie ». (66)

Quant au Calife Omar, toutes les fois qu'il butait à un obstacle charaique ou social, il réunissait les musulmans, les mettait au courant du problème, en discutait avec eux, puis souscrivait à la décision de l'Assemblée et la mettait en exécution ; il répétait : « Il n'y pas de pire affaire exécutée sans la Shûra (concertation de ceux qui lient et délient) ». (67) Pour la constitution des armées islamiques, il recrutait surtout des Arabes dont il faisait les éléments de base afin que les autres groupes ethniques ne fussent pas prédominants et partant plus puissants ; ainsi pourrait-on les mater plus facilement s'ils venaient à se révolter.

Enfin et bien sûr la cause, fondamentale des succès de l'islam résidait dans la valeur des chefs des armées comme Khaled Ibn al-Walid, Amr Ibn Al-Aç, Oussama, Oqba, Taraq Ibn Ziyad...

(64) Roum, au sens initial, habitants de Rome, puis par extension de Byzance (Byzantins). De ce mot provient roumi qui veut dire chrétien, infidèle, Occidental.

(65) A. al-Karoui, op.cit., ibid.

(66) A. al-Karoui, op. cit., ibid. (Sous Abou Bakr, l'islam n'avait pas encore quitté la Péninsule).

(67) Idem., ibid.

Oussama n'avait que 17 ans quand le Prophète, pour venger son émissaire tué par les Ghassanides, l'avait chargé de les châtier. Oussama avait alors sous sa direction les plus grands Mouhajiroun (Emigrés) et les plus grands Ançar (Auxiliaires), tels Abou Bakr (sexagénaire, futur calife), Omar (futur calife)... « Cela prouve que les fonctions étaient confiées selon la valeur, les compétences, non selon l'âge » (69). La flamme religieuse avait mené très loin beaucoup de chefs.

Arrivé sur les côtes atlantiques du Maghreb al-Aqsa (Maroc), Oqba poussa son cheval dans les eaux, mais son cheval s'enfonça jusqu'au poitrail, le général Oqba s'écria alors : « Allah, Tu es témoin que je ferai l'impossible pour porter l'islam encore plus loin ; n'ait été cette mer, j'aurais continué ma chevauchée pour combattre tous ceux qui ne T'adorent pas ». (70)

Beaucoup de ces généraux s'étaient révélés d'excellents tacticiens ; après avoir décidé « d'ouvrir » l'Andalousie, Taraq Ibn Ziyad, en y débarquant avec ses Moujahidoun fit d'abord incendier toute la flotte navale islamique, étouffant ainsi chez les soldats d'Allah toute velléité de fuir ou même de battre en retraite : « Où trouveriez-vous refuge ? La mer est derrière vous et l'ennemi vous attend ; par Allah votre devoir vous dicte patience et loyauté. Sachez que vous êtes dans cette île (71) plus égarés que les orphelins dans un festin de scélérats. Vos ennemis vous accueilleront avec leurs armes et leurs armées et leurs ravitaillements sont bien plus abondants que les vôtres, mais vous, vous n'avez que vos épées et de nourriture que ce que vous aurez arraché à vos ennemis... Si les jours se suivent et que vous ne remportiez pas de victoire, vous vous volatilisez alors comme le vent ». (72)

(69) C.M. al-Khayyat, op.cit., ibid.

(70) Rapporté par al-Rokbani, H.H. Abdelwahab, op.cit.

(71) Pour Péninsule; les Arabes disent par exemple Île des Arabes au lieu de Péninsule des Arabes.

(72) Discours de Taraq après son débarquement en Andalousie (711) rapporté par tous les auteurs.

Ce discours eut le meilleur écho chez les Moujahidoun ; leur visage refléta l'enthousiasme arabe (73) et comme des lions rugissants, ils s'avancèrent vers l'ennemi. La terreur pénétra dans les cœurs des infidèles quatre fois supérieurs en nombre (74).

L'islam, selon nos auteurs, devait son expansion fulgurante presque uniquement à sa conception du jihad pour la Voie d'Allah, à la droiture des Califes Rachidiens, au courage et au zèle des généraux musulmans à répandre la parole d'Allah (75), à l'arbitraire des Byzantins vis-à-vis de leurs sujets où qu'ils se fussent trouvés.

(73) Le gros de l'armée de Taraq était formé de Berbères.

(74) Rokbani, op.cit., ibid.

(75) En fait nous relevons dans le discours de Taraq Ibn Ziyad, rapporté par Rokbani ce passage très significatif de la mentalité des chefs musulmans et de certains Moujahidoun « ...Sachez que si vous patientiez un tant soit peu, vous goûteriez pour longtemps aux délices de l'Ile ; vous êtes au courant de ses immenses richesses ... » Par ailleurs tous les auteurs reconnaissent explicitement que, durant la 1^{ère} Guerre « d'Ouverture » de l'Ifriqiya (647 après J.-C.) les Arabes avaient exigé du Patrice Grégoire une forte rançon (que H.H.A. avait évaluée à 8400 dinars-or) en échange de leur retour. Mais très vite nos auteurs se contredisent ; la Kahéna qui avait animé et dirigé la résistance berbère, face aux conquérants arabes dont notamment Hassan Ibn Nôman et qu'elle avait d'ailleurs battu, apprenant son retour de Cyrénaïque où il était allé chercher du renfort venant d'Egypte et de Syrie, regroupa ses hommes et s'adressa à eux en ces termes : « Ô mon peuple ! les Arabes ne demandent à l'Ifriqiya que son or et son argent, mais nous, nous ne désirons que les emblavures et les pâturages, mon avis est de détruire les villes et les villages, de couper les arbres afin d'éteindre la convoitise des Arabes. » cité par H.H.A. et le même auteur de commenter « la Kahéna a oublié que le but poursuivi par les Arabes était autrement élevé, si noble que l'imagination de la Kahéna ne pouvait le saisir ». C'est pourtant le même auteur qui avait évalué la rançon payée par Grégoire aux Arabes à 8400 dinars-or. Le mirage de gouverner des territoires fabuleusement riches, en comparaison de l'aridité désolante de l'Arabie, n'était donc pas toujours étranger à ces guerres de « libération ou d'ouverture ».

D'un autre côté, il faut bien reconnaître que l'islam était aussi largement servi par les dissensions des empires byzantin et perse.

Mais les pays d'islam étaient ébranlés par des éléments qui se réclamaient de l'islam, comme les kharijites dignement représentés par Abou Yazid, plus connu sous le surnom de l'Homme à l'Âne. C'était un homme « boiteux, laid, fourbe, dur, mais courageux » (76). Né à Tozeur, il alla s'établir à Tahert (Tiaret) où il se fit moueddeb, apprenant le Coran aux enfants, puis en 936, il dévoila sa doctrine, le kharijisme (77) et incita les gens à fraterniser ; ses adeptes se multiplièrent. Il prit alors l'étendard de la révolte contre les Fatimides de Mahdia déclarant qu'ils étaient hérétiques ; « une terrible guerre civile en résulta qui dura dix ans ». Il n'était plus possible aux souverains fatimides d'Ifriqîya (Al Qaïm et Ismaïl Al Mansour) d'étendre l'islamisme. C'est pourquoi leurs guerres de libération avaient permis seulement « l'ouverture » (78) de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, de Malte et n'eût été ce boiteux de kharijite que fut Abou Yazid, les Fatimides eussent porté très loin les frontières de l'islam (79).

(76) Rokbani, op.cit., la conquête de l'Ifriqîya.

(77) Le kharijisme est une doctrine politico-religieuse, se réclamant de l'islamisme et qui prônait l'égalité entre tous les membres de l'Oumma (communauté) musulmane sans distinction de race ni de sang ni de rang social. Imposant la pureté, la doctrine stipulait que seul le meilleur et le plus pieux de la communauté devait être à sa tête par voie d'élection et détenir à la fois le pouvoir spirituel et temporel.

Le détenteur de ces 2 pouvoirs était l'Imam des Croyants.

(78) Les auteurs arabes emploient "ouvrir" (à l'islam) ; ils n'emploient jamais le verbe conquérir.

(79) Le kharijisme est mal vu par nos auteurs, tous sunnites, (orthodoxes) surtout parce qu'il avait freiné l'expansion de l'islam sous les Fatimides chiites. Le soutien implicite et rétrospectif au chiisme (autre forme d'hérésie) en Ifriqîya (au X^{ème} siècle tout au moins) ne peut s'expliquer autrement.

D'ailleurs les kharijites n'étaient pas les seuls à porter préjudice à l'islam triomphant ; les Fatimides (80) qui avaient émigré au Caire qu'ils venaient de fonder (en 973) avaient fait abattre sur l'Ifriqîya le fléau (81) le plus terrible « qu'eussent jamais connu ce pauvre pays et ce peuple ingénu ». (82)

(80) Les Fatimides étaient de tendance chiïte. Aux yeux du sunnisme (orthodoxie islamique) ils étaient hérétiques au même titre que les kharijites.

Les chiïtes pensaient que les 3 premiers Califes Rachidiens (Abou Bakr, Omar, Othman) étaient des usurpateurs. Pour eux, puisque le Prophète n'avait laissé aucun héritier et qu'il n'avait désigné personne expressément pour lui succéder, le pouvoir politique revenait donc de plein droit à son cousin germain Ali et à ses deux fils Hassan et Hussein nés de son union avec Fatima, la fille du Prophète. Les Califes Omeyyades et Abbassides, n'étant pas alides, avaient tout aussi bien usurpé le pouvoir que les trois premiers Califes Rachidiens.

Le chiïsme avait aussi introduit la notion de l'Imamat : l'Imam infaillible qui devait présider à la communauté chiïte était surtout son guide spirituel et l'incarnation de Dieu sur la Terre. Cet Imam devait remplir le monde d'équité comme il a été gorgé d'injustice. Des principes d'égalité, de fraternité, de justice étaient prêchés secrètement partout en pays d'islam par des missionnaires chiïtes, tel Abou Abdallah qui propagea le chiïsme au Maghreb à partir de 893 et qui grâce aux Berbères Kutama (Petite Kabylie et Aurès) réussit à démanteler la dynastie aghlabide en Ifriqîya et à permettre à l'Imam chiïte de l'époque, Obeïd Allah al-Mahdi, de fonder un Etat chiïte en Ifriqîya (909).

(81) Il s'agit des invasions des tribus hilaliennes (Béni Suleïm, Zaghba, Riah ...) qui étaient envoyées en Ifriqîya depuis la Haute Egypte de la part du Calife Fatimide du Caire al-Mostancer. En effet, quand les Fatimides avaient quitté l'Ifriqîya, ils avaient nommé, pour les y remplacer, Bologgyne Ziri pour les services que les siens avaient rendus aux Fatimides avant et pendant la formation de leur Etat chiïte d'Ifriqîya. Bologgyne et ses successeurs devenaient les vassaux des Fatimides et devaient prononcer le sermon du vendredi en leur nom. Or al-Moezz Ibn Bâdis, l'un des descendants de Bologgyne, rompit les liens de vassalité, renia le chiïsme, prit les Abbassides de Bagdad pour suzerains et fit le prêche du vendredi en leur nom. C'en était trop ! Pour punir le « renégat » mais aussi pour se débarrasser des tribus hilaliennes pillardes et turbulentes qui saccageaient la Haute Egypte, al-Yajouri, vizir du sultan al-Mostancer, lui conseilla de faire d'une pierre deux coups, en « offrant » l'Ifriqîya aux Béni-Hilal (milieu du XI^{ème} siècle).

(82) Rokbani, op.cit., ibid.

Ce fléau n'ayant d'égal en horreur que celui des Vandales et de la Kahéna (83).

Les musulmans avaient cependant su se montrer à la hauteur de leur devoir face aux infidèles ; c'est le cas notamment des aides fournies par de nombreux beys de Tunis à l'Empire Ottoman au moment où celui-ci traversait des périodes critiques de son histoire.

Ali Bey (1759-1782) avait équipé 5 bateaux de guerre et les avaient envoyés à Istanbul alors que le sultan guerroyait contre la Russie.

Ahmed Pacha ne s'était pas fait faute non plus d'aider l'Empire également contre le Tzar en envoyant en 1854 une armée de 14000 soldats qui s'étaient illustrés par « leur discipline, leur endurance, leur vaillance ». (84)

L'Empire Ottoman n'était pas seulement aux prises avec la Russie ; les Grecs par exemple étaient très turbulents et voulaient échapper au giron de l'islam ; aussi s'étaient-ils révoltés plusieurs fois contre la Sublime Porte. Là aussi les beys de Tunis avaient eu le sens de leur responsabilité et fait leur devoir de bons musulmans. Mahmoud bey (1814-1824) avec 9 navires de guerre avait aidé ses frères de l'Empire à « éteindre les feux des rébellions grecques » ; mais les Français, les Anglais, les Russes avaient pris fait et cause pour les Grecs et déclaré la guerre à l'Empire Ottoman ; toutes les provinces musulmanes, dépendant de l'Empire ou non, avaient alors accouru à la rescousse de leur « métropole ».

(83) S'il est certain que les Béni-Hilal avaient semé la désolation sur leur passage en Ifriqîya (Tunisie) et avaient emporté dans leur élan destructeur la dynastie ziride, engendrant l'anarchie, il n'en reste pas moins vrai que leur arrivée en Ifriqîya (1052) avait eu, entre autres, pour conséquence, l'arabisation des masses indigènes, arabisation qui était très superficielle avant eux, puisque seuls les lettrés (cadis, muftis, califes, fonctionnaires...) parlaient l'arabe dans leur vie quotidienne. Avec les Hilaliens, l'Ifriqîya connut un tournant crucial et ce n'est pas un hasard si aujourd'hui la Tunisie est de loin le pays le plus arabisé du Maghreb (les tribus hilaliennes étant évaluées à 250.000 personnes environ).

(84)H.H. Abdelwahab, op.cit., chap. La Tunisie husseïnite.

Le Bey Hussein (1824-1835) n'était pas en reste. « Les flottes islamiques avaient non seulement le vent en poupe, mais encore, elles étaient incendiées par trahison ». (85) Quelle différence avec les principes de loyauté inculqués par le Prophète aux Moujahidoun de Boçra ! (86)

Les conseils d'Abou Bakr méritent d'être relevés, parce qu'on n'en prodigue pas en temps de guerre. Toujours aux combattants musulmans dirigés par Oussama Ibn Zeyd contre le gouverneur de Boçra : « Ne tuez pas par trahison, ne vous vengez pas sur les morts, épargnez les enfants, les femmes et les vieillards ; ne coupez pas les palmiers et ne foulez pas les blés ; n'incendiez pas les arbres fruitiers ; n'égorgez les brebis, les moutons, les vaches et les chameaux que pour vous en nourrir ». (87)

« Ce de quoi la civilisation arabo-islamique doit être fière et que l'Europe du XIX^{ème} n'a jamais connu, c'est que les prisonniers de guerre n'étaient jamais maltraités, encore moins torturés par les musulmans ». (88) Les prisonniers avaient la possibilité de se racheter, s'ils étaient assez riches, en payant une rançon ; quant aux pauvres et « cela s'était passé après la célèbre bataille de Badr, lorsque les musulmans avaient fait 70 prisonniers mecquois », ils étaient tenus d'apprendre à lire et à écrire à 10 enfants de Médine. « Est-ce que l'Europe est encore arrivée à ce haut degré de civilisation ? » (89)

Qu'on se rapporte au comportement de Salaheddine (Saladin) durant les Croisades ! Après avoir pris une à une Sidon, Beyrouth, Gaza, Bethléem il avait assiégé Jérusalem. Au bout de 7 jours les Croisés s'étaient rendus mais Salaheddine ne les traita pas avec férocité ; il leur permit de se racheter moyennant dix dinars par homme, cinq dinars par femme et deux dinars par enfant ; il leur accorda en outre un délai convenable de quarante jours, il les fit enfin escorter par ses propres soldats jusqu'à Tyr.

(85) Id., *ibid.*

(86) Cf. *supra*, conseils du Prophète aux Moujahidoun de Boçra.

(87) H.H.A., *op.cit.*, *ibid.*

(88) C.M.al-Khayyat, *ibid.*

(89) *Idem.*, *ibid.*

Qu'est-ce qui l'avait empêché de les massacrer ? « Les hautes valeurs de sa Religion et son sens de l'humanité ».(90) Sa générosité l'avait poussé jusqu'à aider son pire ennemi Richard-Cœur-de-Lion ; en effet, quand celui-ci tomba malade, Salaheddine lui envoya son médecin personnel, des fruits ... Il manifesta la même clémence à l'égard des Croisés affamés, blessés ou impotents et ne fut aucunement tenté de mettre à profit leur faiblesse pour les obliger à embrasser l'islam ; « sa tolérance, sa générosité, sa conduite exemplaires avaient amené beaucoup de chrétiens à s'islamiser de leur propre gré. » (91) Pourtant, au plus fort de leurs victoires militaires, les Croisés avaient poussé le fanatisme jusqu'à la férocité la plus inhumaine, torturant enfants, femmes, vieillards. Dans leur fanatisme sanguinaire, ils n'avaient même pas épargné les juifs qui, pourtant n'avaient pris parti pour personne. Dans la Mosquée al-Aqsa où s'était réfugiée la foule désarmée, les Croisés perpétrèrent les pires horreurs (92), égorgeant plus de 70.000 personnes.

Cette cruauté des chrétiens vis-à-vis des musulmans et même des juifs s'était manifestée partout où les chrétiens s'étaient sentis les plus forts. Au Portugal, par exemple, les Croisés, en direction du Proche-Orient avaient massacré 47 000 musulmans.

Rien de tel chez « nos ancêtres » ; pourquoi ? Cela s'explique par la tolérance de l'islam. Les chrétiens avaient ignoré cette vertu jusqu'au siècles derniers (93).

L'islam a conseillé de veiller sur les Gens du Livre qui ont pu ainsi pratiquer librement leur religion. Le Coran ne proclame-t-il pas que « la Religion ne s'embrasse pas par la force ? » Le Prophète ne répétait-il pas : « Le Jour du Jugement Dernier, je serais l'adversaire de quiconque persécuterait un Homme du Livre ? »

(90) M.L. Métoui, op.cit., chap. La reconquête de Palestine.

(91) Idem., ibid.

(92) Idem., ibid.

(93) M.L. al-Métoui, chap. Croisés au Portugal.

Le Calife Abbasside Haroun al-Rachid en envoyant les clefs de l'Eglise al-Qiyyama à Charlemagne voulut lui témoigner le respect de l'islam pour les autres religions révélées (94).

Le fanatisme étant toujours la conséquence de l'ignorance et de l'obtusion d'esprit, l'Europe des Croisades, au paroxysme de l'analphabétisme avait lâché sur l'Orient musulman des milliers d'hommes sans culture ni civilisation (95) qui avaient semé partout où ils étaient passés (surtout en Syrie et en Palestine) la terreur, la ruine, versé, sans raison le sang des innocents et des faibles et légué enfin la haine raciale.

Or les avantages que ces envahisseurs ignorants avaient tirés de leurs contacts avec « l'islamité civilisée » étaient immenses.(96)

Eblouis par le grand éclat de la civilisation islamique, ayant constaté de visu la supériorité politique et l'organisation sociale des musulmans, les chrétiens, de retour en Europe, allaient demander des réformes globales, commençant par la libération de l'esprit, la liberté individuelle, la sécurité des citoyens...

Des réformes politiques en étaient résultées ; c'est ainsi que Frédéric II, roi de Sicile, empereur d'Allemagne, grand admirateur de la civilisation arabo-islamique, après sa participation à la 6^{ème} Croisade, avait été le premier à instituer la séparation des 3 pouvoirs et « supprimer le pouvoir du clergé. »(97)

(93) M.L. al-Métoui, chap. Croisés au Portugal.

(94) Idem., chap. Les valeurs de l'Islam.

(95) Idem., ibid.

(96) Ibid.

(97) Idem., chap. Les conséquences des Croisades.

Aussi l'Eglise l'avait-elle accusé d'athéisme et sur lui jeté l'anathème. Par ailleurs cette Église omniprésente interdisait la pratique de la médecine, puisque la maladie était considérée à ses yeux comme une punition de Dieu ; d'autre part, elle interdisait les hammams (thermes) ; d'autre part, elle interdisait les hammams (thermes) ; « ce n'est qu'au XII^{ème} siècle que l'on vit construire des hôpitaux en Europe et ce grâce aux contacts avec le Proche-Orient Musulman. » (98)

Il n'était donc pas étonnant qu'en retournant en Europe, les Croisés se fussent mis à raconter des récits entièrement aux antipodes de ceux racontés par les propagandistes haineux d'avant les Croisades. Ils affirmaient notamment que leurs ennemis « n'étaient point de sauvages idolâtres, mais qu'ils étaient des monothéistes loyaux, policés... »(99)

Supérieurs sur tous les plans aux autres peuples, les Arabo-musulmans s'imposaient partout où ils allaient ; leurs « jihad d'ouverture » devaient nécessairement triompher (100) ; c'était le cas en Ifriqîya.

Mais d'abord qui étaient les habitants de l'Ifriqîya avant l'arrivée des Arabes ?

(98) Id., ibid.

(99) Idem., ibid.

(100) Voir supra, les raisons de ces succès.

LES BERBÈRES ET LES ENVAHISSEURS

Les premiers habitants du Maghreb s'appelaient les Berbères.

Le mot « Ber » s'appliquait aux premiers ancêtres des Cananéens. Le mot « Berbère » dérive donc de Ber, cela voulait dire fils de Ber (101).

Les plus anciens habitants du Maghreb, les fils de Ber étaient arrivés en 3 vagues.

La 1^{ère} vague des Cananéens Sémites était venue après l'éclatement du barrage de Maarab, du Yémen. Ces Sémites, traversant le détroit de Bâb al-Mandeb, avaient débarqué en Ethiopie, traversé le Soudan, puis élu domicile dans l'Erg pendant très longtemps, mais avec les changements climatiques, ils furent contraints de quitter l'Erg pour le Nord : « C'était au Néolithique, au moment où les Alpes avaient commencé à émerger à la surface de la Terre. »(102)

Quant aux 2^{èmes} éléments sémites (Cananéens aussi), au début, ils vivaient au Sinaï quand les Hébreux étaient En Egypte, mais quand le Prophète Josué avait vaincu Cananéens, beaucoup d'entre eux allèrent chez leurs cousins et voisins du Nord, les Phéniciens, puis de là, ils partirent, par mer, pour l'Afrique du Nord « où ils s'établirent avec leurs frères, les anciens Cananéens, originaires du Yémen. »(103).

(101) Md Sadik Sadqawi, Tarikh al-Qouroun al-Ula, tome I, 2^{ème} éd., Tunis, 1955, p.52.

(102) Id. ibid.

L'auteur mentionne par ailleurs dans son livre (tome II) que l'éclatement du barrage de Maarab a eu lieu au VI. Nous faisons remarquer que le Néolithique auquel il veut faire remonter la date d'installation des Sémites en Afrique du Nord est bien antérieur (presque 5 millénaires avant J.-C) et que l'orogénèse alpine a eu lieu au Tertiaire, c'est-à-dire quelque cinquante millions d'années plus tôt.

(103) M.S. Sadkaoui, tome I, op.cit., p.68.

Les Hébreux, sous la direction de Josué, avaient pénétré au pays de Canaan (vers le début du -XIIe) ; les Cananéens battus et réfugiés chez les Phéniciens étaient venus en Afrique du Nord bien avant la 1^{ère} vague des Sémites du Yémen. L'auteur, n'ayant pas le sens de la chronologie, parle à tort et à travers de première et de deuxième vagues cananéennes

Enfin, les Phéniciens, ayant perdu la maîtrise du bassin oriental de la Méditerranée au profit des Grecs, s'en étaient éclipsés pour créer de nouveaux comptoirs commerciaux dans le bassin occidental et « s'installèrent sur les côtes d'Afrique du Nord, constituant ainsi le 3^{ème} élément sémite. »(104)

(104) Id., ibid. p.69 .

À en croire l'auteur, les anciens habitants du Maghreb seraient des Sémites ; plus précisément des Cananéens et des Phéniciens, venus à des époques différentes. Il ne fait pas de doute que l'auteur tenait à inculquer l'idée de parenté des Berbères et des Arabes. Cette théorie de « Sémites berbères » s'explique aisément si l'on se réfère à la politique assimilationniste des autorités françaises et aux thèses de l'école coloniale selon lesquelles les plus anciens habitants du Maghreb seraient des espèces européennes arrivées au Maghreb à cause de l'aggravation du climat consécutive à l'une des glaciations, ce qui expliquerait leur émigration vers le Sud plus chaud jusqu'au Paléolithique Moyen, bien avant la séparation de l'Afrique et de l'Europe. Dans l'esprit des colonialistes, les Berbères ne pouvaient être assimilés que s'ils avaient la même origine raciale que les Européens ; autrement la politique d'assimilation ferait fiasco. On comprend donc qu'on ait cherché à mettre en exèdre l'origine occidentale des Berbères.

Nos auteurs s'étaient placés évidemment aux antipodes des thèses colonialistes, voulant coûte que coûte démontrer l'origine orientale sémitique des Berbères. Au plus fort de l'agression coloniale, pour sauver le moi de l'assimilation, c'est-à-dire de la déliquescence, ils s'étaient fait un devoir de défendre cette thèse « sémitiste ». En fait, les plus anciens hommes apparus au Maghreb, ceux du moins dont on ait retrouvé les traces, auraient vécu il y a presque 500 000 ans. (Nous faisons allusion à l'homme de Rabat) ; on ignore tout des origines de cette race qui présente les mêmes caractéristiques que l'homme de Neandertal au-delà du Paléolithique Moyen (-40 000 à -20 000).

Grâce aux trouvailles d'un véritable ossuaire d'une trentaine de spécimens dans la région de Constantine on a pu déceler l'existence d'un autre type d'homme de grande taille (1,72m) qui ne se rattache pas à la race de l'homme de Neandertal mais à celle de l'Homo Sapiens. Cette race d'Homo Sapiens remonterait au Paléolithique Supérieur (-20000-8000) et ne constitue pas une race unique. Dans l'état actuel des recherches anthropologiques, il est interdit d'échafauder les moindres hypothèses quant aux traces que ces hommes auraient laissées chez les populations berbères.

Par ailleurs, certains squelettes découverts au Maghreb et remontant peut-être au Paléolithique Supérieur, présentent d'incontestables éléments négroïdes. Le mystère reste total quant à la date de la présence de cette race.

Enfin, au Néolithique Moyen (-5000) les hommes vivant au Maghreb sont soit les derniers résidus du Paléolithique Supérieur, soit les rejetons des nouveaux venus de la race méditerranéenne.

L'influence d'éléments négroïdes est fréquemment présente. [suite à la page suivante]

Ces Berbères vivaient en tribus dispersées dans les pays et pratiquaient l'élevage de troupeaux, le pillage et les razzias. C'est une race « sans culture ni civilisation »(105) habitant dans des gourbis ou des grottes. Ils aimaient à être libres et « fuyaient toute autorité » (106) ; c'est pour cela qu'ils se révoltaient constamment contre les envahisseurs attirés par la beauté de leur pays. Ils sont encore rudes et les temps ne leur ont pas brisé le dos (107).

Il faut reconnaître qu'ils étaient frappés d'une véritable incapacité congénitale en matière de créativité. Certes « beaucoup d'entre eux s'étaient illustrés dans plusieurs domaines à travers les siècles. » (108)

[Quelle que soit la valeur scientifique des multiples théories avancées pour défendre telle ou telle idéologie, on fait remarquer qu'on ne peut trancher ni dans le sens d'une origine occidentale, ni dans celui d'une origine orientale du peuplement maghrébin ; ce que l'on peut affirmer toutefois, c'est que le Maghreb est un véritable complexe ethnique ; « que l'on compare les Mzabites brachycéphales, petits bruns, à face plate, aux montagnards kabyles dolichocéphales au regard clair, aux cheveux fréquemment blonds ou roux pour s'apercevoir que les Berbères ne sont pas une race anthropologique homogène. Nul doute qu'aux temps préhistoriques, des mélanges de populations diverses avaient eu lieu, d'où sont issus les types somatiques actuels. »(Ch. A. Julien, Histoire de l'Afrique du Nord, tome I, Paris,1966; les Berbères)]

105) H.H. Abdul-Wahhab, Khoulassat Tarikh Tunis, Tunis, 1373, p.8.

(106) U. Rokbani Khoulassat al-Tarikh al-Tunisi, Tunis, 1949, p.3.

(107) Idem. Le parallèle que l'on veut établir entre les Berbères et les Arabes est évident : même origine raciale, puisque les uns et les autres seraient d'origine sémitique, même organisation sociale (système tribal), même mode de vie (élevage de troupeaux, pillages, razzias). Berbères et Arabes aimaient aussi l'indépendance. La seule différence c'est que les Arabes avaient découragé tous les conquérants étrangers à cause de l'aridité désolante de leur pays, alors que les Berbères avaient toujours subi les incursions des envahisseurs attirés par la beauté de leur site et la fertilité de leurs terres.

(108) Idem., ibid.

Juba II est très souvent cité comme le type même du Berbère romanisé et assimilé (109) à telle enseigne que César l'avait marié à la fille d'Antoine et de Cléopâtre.

Sous les Berbères zirides et plus particulièrement du temps de Ben Bâdis et de son fils al-Moezz (fin du X, milieu du XI^{ème} siècle) l'Ifriqiya avait connu une ère de développement extraordinaire en matière d'agriculture, de commerce, d'artisanat, d'architecture ; mais cet « essor n'était que la conséquence de la Nahdha (renaissance) arabe précédente », qu'elle soit le fait des Aghlabides ou des Fatimides: « les souverains berbères n'avaient fait que cueillir les fruits arrivés à maturation ». (110) D'ailleurs, l'Etat hafside qui avait connu une ère de puissance et d'expansion avait souffert de la même déficience « à cause de la mentalité berbère qui prédominait ; l'administration était mal organisée. Le rôle de l'état hafside consistait à imiter, non à créer, contrairement aux Aghlabides qui, eux, s'étaient toujours inspirés de la culture orientale. » (111)

« Ils se révoltaient contre les envahisseurs, attirés par la beauté du pays ». Mais qui étaient ces envahisseurs et quels étaient leurs rapports avec les Berbères ?

Au début, Carthage avait manifesté sa tendresse à l'égard des Berbères ; mais uniquement parce qu'elle était encore faible, puisque, quand elle était devenue puissante, « elle les avait privés de tout droit à la vie. » (112)

(109) Idem. L'auteur cite aussi de nombreux Berbères rendus célèbres à travers l'histoire ; c'est le cas... d'Hamilcar ! d'Hannibal ! de Sfax ! de Gafsa ! Quand nous avons lu le texte arabe nous avons évidemment lu Syphax au début pour la simple raison que le texte n'était pas voyellé (et qu'en arabe on n'écrit que les consonnes). Nous ne nous serions pas aperçus de la confusion de l'auteur ou plutôt de son ignorance (étant donné que les noms s'écrivent de la même façon SFX) s'il n'avait pas ajouté, sans doute voulant être plus exhaustif, Gafsa ! Nous n'avons ainsi plus de doute quant à son ignorance et à la fragilité médiocre de ses connaissances historiques.

(110) R.H.A. op.cit., p.92.

(111) Idem., p.106.

(112) M.S. Sadkaoui, tome I, op.cit., p.68.

Les Berbères étaient considérés alors comme esclaves, privés du droit de propriété et ceux d'entre eux qui réussissaient à rester quand même agriculteurs devaient de lourds tributs (le 1/4 de leurs récoltes). Les lois carthaginoises étaient si injustes vis-à-vis des Berbères que leurs « cœurs s'étaient remplis de haine » (113), haine qui avait entraîné la disparition de l'Etat carthaginois, puisque pendant les Guerres, les Berbères avaient accueilli les troupes romaines à bras ouverts et que « leurs cavaliers s'étaient portés volontaires contre Carthage » (114) jusqu'à ce que la victoire fût le lot de Rome.

Quant aux Romains, ils avaient promis auparavant, aux Berbères de les aider à unifier leur pays et de leur permettre de se gouverner librement ; mais les Romains étaient sans foi : à peine avaient-ils détruit Carthage et pris sa place qu'ils renièrent leurs promesses et divisèrent le Maghreb en 3 Etats ; c'était le comble de l'ingratitude. Aussi les Berbères se révoltaient-ils contre les nouveaux maîtres, leurs alliés de la veille. Les rébellions les plus violentes étaient dirigées par Jugurtha qui fut battu en fin de compte ; alors il fut emmené à Rome, accablé sous des chaînes. Là on lui avait ordonné de mettre ses habits royaux et de marcher avec ses chaînes devant les patriciens qui s'étaient préparés spécialement à ce spectacle et « l'on vit le grand roi berbère accablé, maltraité, bafoué, insulté. » (115)

Après la mort de Jugurtha de faim et de soif (116) dans les prisons de Rome, les Berbères perdirent leur dignité et leur indépendance.

(113) Rokbani, op.cit.,p.5.

(114) Tous les Aguellids berbères n'étaient pas acquis aux Romains. Si Massinissa, par exemple, avait combattu durant la 2^{ème} Guerre Punique aux côtés des Romains, il n'en reste pas moins vrai que Syphax et son fils Vermina s'étaient ralliés à Carthage. Penser que tous les Berbères étaient pour Rome est une lourde erreur historique.

(115) M.S.S. op. cit. tome II, p.56.

(116) Jugurtha fut étranglé (janvier 104) après avoir connu effectivement les affres de la faim et de la soif.

Les successeurs de Jugurtha étaient désignés par Rome ; c'étaient de simples marionnettes ; les véritables maîtres étaient les consuls romains.

Mais voilà que la religion de Issa, fils de Mariern « que le salut d'Allah soit sur eux ! se répandit et que la Vérité évinça le Mensonge. Très vite les Berbères embrassèrent le christianisme, parce qu'ils y avaient vu le moyen de se débarrasser des nouveaux tyrans. Les Berbères avaient largement alimenté les conflits religieux et levé encore l'étendard de la rébellion contre les Romains, en raison de « la haine sourde qui couvait en eux. » (117)

Les Romains évincés, les Vandales avaient pris leur place en Afrique du Nord. Au début, ils traitèrent les Berbères avec un certain égard ; ils s'étaient même montrés doux, affables et s'étaient attiré « les cœurs » des Berbères. Mais « c'était tout simplement parce qu'ils avaient besoin d'eux » (118). Genséric s'attira leur amitié par les largesses qu'il leur fit ; puis il enrôla beaucoup d'entre eux dans ses armées et extermina les Romains en 480 (119). Les derniers rois vandales versèrent dans la dépravation, le ramollissement... ils connurent le même sort que les Romains car les Berbères guettaient justement ces moments de faiblesse pour se révolter et se proclamer indépendants ; alors « Hildéric, le dernier roi vandale, incapable de faire face aux Berbères, fit appel à l'empereur byzantin Justinien. »(120)

(117) Rokbani, op.cit., p.11.

(118) Idem. P.12.

(119) Idem. Sans doute l'auteur voulait-il faire allusion à la prise de Rome en 455. Quoiqu'il en soit Genséric est mort en 477, presque nonagénaire.

(120) Idem. Hildéric (523-530) n'était pas le dernier roi vandale. Romanophile et pro-catholique, il fut accusé de trahison par le clergé arien et l'aristocratie vandale; aussi fut-il victime d'un complot à la faveur duquel son cousin Gélimer (530-533) monta sur le trône. Très attaché à l'arianisme, Gélimer affirma dans une lettre à Justinien l'indépendance du royaume vandale. Le clergé catholique qui n'a pas cessé d'intriguer contre les catholiques ariens intensifia sa propagande en faveur de l'intervention byzantine.

Les Byzantins ne s'étaient pas plus tôt installés en Ifriqiya qu'ils se mirent à maltraiter les Berbères. Envers eux ils ne firent jamais preuve « de justice, ni de bonté » (121) bien au contraire, ils les saignèrent à blanc, en prélevant sur eux de lourds tributs, comme on n'en avait jamais prélevé auparavant. Les concussions, les malversations avaient aggravé la situation au point que les Berbères, incapables de payer quoi que ce fût, « laissèrent éclater le volcan de leur colère, dévoilèrent leur haine profonde »(121bis) et déclarèrent ouvertement la guerre aux gouverneurs byzantins.

L'Ifriqiya resta longtemps le théâtre des troubles jusqu'à ce que « la lumière de l'islam la réveillât de sa longue léthargie. » (122)

Avec l'arrivée des Arabes tout avait changé. Sous Hassan Ibn Nôman surtout, on avait distribué aux paysans berbères de grandes surfaces cultivables qui avaient appartenu aux Byzantins. Hassan avait réussi par conséquent d'abord à fixer les Berbères, ensuite et surtout à gagner leur confiance et à les rapprocher de l'islam. Très peu de temps après la libération arabo-islamique « les Berbères s'intégrèrent complètement dans l'Oumma Arabe et prirent honte de leur origine. »(123) Le sang arabe commença à circuler dans toutes les veines grâce aux mariages mixtes sans ségrégation raciale car l'islam unifie les cœurs et traite les fidèles avec équité (124).

(121) Rokbani, op. cit. p.15.

(121 bis) Idem.

(122) H.H.A. op. cit. p.34.

(123) Id. ibid. p.54.

(124) En théorie, selon le Coran, les convertis auraient dû bénéficier des mêmes privilèges que les Arabes. En fait, il n'en était rien puisque les Arabes constituaient la première classe sociale et que les indigènes d' Ifriqiya convertis à l'islam étaient écrasés sous les impôts et traités comme des croyants de catégorie inférieure.

Alors tout le monde en Ifriqîya « parla la même langue,(125) pratiqua la même religion » (126) et vécut dans la même patrie. Le brassage racial était tellement poussé qu'il était difficile de distinguer un Arabe d'un Berbère. Bref, ce peuple désormais uni par la langue, la religion, le sang, la patrie engendra une jeunesse assoiffée de connaissance, prête à donner ce qu'elle avait de plus précieux pour apprendre la langue du Coran. Au II^{ème} siècle de l'Hégire beaucoup de jeunes Maghrébins s'étaient déplacés au Proche-Orient arabe pour s'abreuver aux sources mêmes des sciences, de la Langue, de la Religion ... nombre d'entre eux devinrent poètes, écrivains, génies.

De son côté le « Calife Juste, Omar Ibn Abdelaziz (717-720) envoya 10 Fuqaha (versés en Droit islamique) pour inculquer aux Berbères les principes de l'islam et les règles de la Langue ; « ils accoururent de toutes parts, embrassèrent massivement l'islam et s'arabisèrent rapidement. » (127)

(125) Id., *ibid.*, p. 53.

Il suffit de considérer de nos jours la très forte minorité berbérophone localisée dans les montagnes marocaines et algériennes pour se rendre compte jusqu'à quel point l'affirmation de l'auteur est exagérée.

N'oublions pas que l'auteur parle de l'Ifriqîya au tout début de sa « libération » (An I de l'Hégire, VII-VIII de l'ère chrétienne).

(126) Il est vrai qu'au VII^e l'islam avait pénétré presque partout en Ifriqîya mais il était loin d'être compris de la même manière ; on pourrait parler de 2 islams : de l'islam orthodoxe et du kharijisme égalitariste, manifestation d'une conscience berbère assoiffée de justice. Faut-il rappeler que l'Afrique de Nord était considérée (fin du VII^e et tout le VIII^e) comme un grand réservoir de butin et d'esclaves ? Hassan Ibn Nôman par exemple emmena 35000 captifs en Orient et Moussa Ibn Nouçaïr 100 000 environ. Dans ces conditions, le kharijisme représentant la cause des Berbères déshérités se propageait plus rapidement que l'islam sunnite.

(127) H.H.A. op. cit. p.53.

Il serait trop simpliste de croire que 10 Fuqaha étaient capables, à eux seuls, d'arabiser tout un peuple.

Ainsi dans l'Etat islamique d'Ifriqiya, les musulmans, sans distinction aucune avaient les mêmes devoirs et les mêmes droits ; les Berbères, ayant considéré cette nouvelle « politique socialiste »(128) à sa juste valeur, accoururent encore plus massivement pour s'islamiser et, grâce à cette politique « clairvoyante », ils mirent leurs épées au service de l'islam pour propager la Religion d'Allah, notamment en Andalousie.

(128) Idem. p.54.

Comment explique-t-on les quelque 375 insurrections berbères du VIII^e si la "nouvelle politique" était vraiment socialiste et si tous les musulmans avaient les mêmes devoirs et les mêmes droits ?

ANALYSE

Il apparaît clairement que les cours d'histoire se voulaient avant tout des cours de nationalisme au sens le plus large du terme.

Les Sémites étaient considérés comme les seuls grands pourvoyeurs de civilisations ; le Proche-Orient arabe en général et la Péninsule Arabique en particulier les grands centres d'émigration à partir desquels des milliers de libérateurs sémites étaient partis à la conquête de territoires nouveaux pour y bâtir des civilisations grandioses en se mêlant aux substrats humains autochtones.

Partout les Sémites s'étaient imposés en maîtres triomphants...Des Hamites au Pays du Nil, en Mésopotamie et en Afrique du Nord.

L'art architectural des Égyptiens sémites (129) était sans pareil dans l'histoire de l'humanité et il resté inégalé jusqu'à nos jours ; aussi l'Égypte était-elle le berceau de la Science et de la Lumière ; ses habitants étaient policés ; il suffit de regarder leurs grandes villes et leurs palais splendides pour s'en convaincre. Avec sa civilisation, l'Égypte avait éclairé tous les coins de la terre avant même que les autres peuples ne se réveillassent de leur léthargie, puisqu' en ces siècles obscurs « certains peuples n'avaient même pas d'histoire » (130) ; en vérité, ces Égyptiens étaient la première Oumma qui eût construit les bases de la vie et de la civilisation.

D'autres Sémites avaient contribué d'une façon non moins importante à asseoir les bases de la civilisation actuelle. Les Phéniciens étaient le premier peuple à avoir inventé l'alphabet qui servit de base à toutes les langues du monde moderne. (131)

(129)M. S. S. op. cit., tome I.

(130) Idem, ibidem.

(131) Idem, ibidem.

Ces mêmes Phéniciens, grands navigateurs, avaient fondé Carthage, « la plus grande ville de l'Antiquité, la plus riche, la plus peuplée ; les Carthaginois sémites étaient les premiers à connaître le système parlementaire et à vivre sous un régime constitutionnel d'essence démocratique »(132).

C'est de Carthage qu'avait jailli la lumière de la démocratie politique pour éclairer les royaumes du monde entier par le truchement des Romains.

Cette apologie du Sémitisme, présenté comme forme supérieure et source de toutes les civilisations contemporaines, s'accompagnait toujours de la défense de l'arabisme ; l'affaire de Palestine, par exemple, était souvent présentée, expliquée et défendue avec une énergie passionnée et juste.

D'abord les Hébreux n'étaient pas stables et n'avaient pas donc pas de patrie. Certes, ils avaient formé un peuple descendant d'Ibrahim ... de Jacob, en Palestine. Mais bien avant l'arrivée d'Ibrahim et partant avant la formation du peuple d'Israël, vivaient déjà en Palestine les Cananéens et les Palestiniens. Les Juifs n'étaient donc pas les seuls habitants de Palestine ; c'étaient des nomades qui vivaient dans des tribus. D'ailleurs, à cette époque, ils n'avaient ni Etat ni rois ni histoire notable. Puis, voilà qu'en Palestine sévissait une terrible disette ; alors les Juifs sous la direction de Jacob, étaient partis pour la riche Egypte où ils étaient restés presque 2 siècles, c'est-à-dire jusqu'à l'exode sous Moussa « que le Salut de Dieu soit sur lui ! » C'est quand ils étaient retournés en Palestine seulement qu'ils avaient formé quelques Etats : l'Etat de Juda et celui d'Israël notamment.

(132) Idem. Le pouvoir à Carthage était monopolisé par quelques familles aristocratiques : Les Magon , les Barcide, les Hannon : le peuple était rarement consulté.

Mais très tôt, ils allaient connaître la dispersion et l'esclavage : deux fois au contact des Assyriens, une fois à celui des Romains qui détruisirent Jérusalem et le Temple tout comme les autres conquérants ; alors pour la 3^{ème} fois toute influence juive disparut de Palestine jusqu'à ce que les vents fussent favorables aux Israéliens ; en effet les Juifs (132 bis) s'étaient solidarisés, unis et avaient formé une « nouvelle puissance matérielle qui allécha les Etats d'Occident qui les soutinrent et votèrent pour eux quand ils avaient demandé à l'Assemblée Générale des Nations Unies de créer un Etat Juif en Palestine » (133). Ainsi après 2000 ans de silence, la voix étouffée des juifs parla-t-elle de nouveau « grâce à Truman, Président de la République d'Amérique et au roi George VI » (134).

Défendre l'arabisme sans l'islamisme était inconcevable dans l'esprit de nos auteurs ; l'Egypte, encore une fois, était fréquemment citée en exemple ; après 3600 ans d'histoire prestigieuse, elle fut, tour à tour, envahie par les Perses, les Grecs, les Romains, les Byzantins... mais les temps avaient changé et l'Egypte a fini par retrouver sa splendeur révolue, sa dignité bafouée, sous la bannière d'un Etat islamique libre, ayant sa place dans l'arène internationale. Elle redevient ce qu'elle était pour l'Antiquité: « une source de Lumière pour le Proche-Orient et une couronne de pierres précieuses du meilleur aloi pour l'arabité et l'islamisme. » (135) Les Egyptiens devenus musulmans unis par la Qibla vivent désormais en paix ; leur devise ? Le travail, la persévérance, l'attachement au principe de l'unicité d'Allah, à Ses ordres transmis par Son Prophète « que le Salut et la Paix d'Allah soient sur lui ! »

(132bis) Nous faisons remarquer la confusion réelle (chez nos auteurs) entre Israéliens et Juifs.

(133) Id., *ibid.*, p.92.

(134) Idem., *ibid.*

(135) Id., *ibid.*, p.67.

Grâce donc à l'islam, les Egyptiens sont devenus vraiment « la meilleure Oumma qui existe sur la terre, conseillant le Bien et évitant le Mal ». (136)

Il ne faut surtout pas oublier que les élèves à qui étaient destinés les manuels étaient Tunisiens avant tout.

Leur apprendre à aimer leur patrie de naissance était donc une nécessité et un devoir ; l'amour de la patrie étant d'ailleurs considéré par le Prophète comme un acte de foi ; c'est pour cela que nos auteurs ne l'avaient pas négligé.

« L'homme par instinct aime sa patrie, surtout si elle a un passé prestigieux » ;(137) « voici les vestiges (de nos ancêtres) qui témoignent pour nous ; observez-les si vous voulez nous juger » (138). Regardez Tunis, c'est une des villes les plus merveilleuses: elle est construite de marbre et de pierres bien taillées ; quant à la Mosquée de la Zitouna, elle « est l'une des plus belles mosquées du monde, la plus prestigieuse. » (139)

Sous les Aghlabides par exemple les sciences et les arts avaient atteint un degré tel que tous les habitants de l'Emirat en étaient touchés. Depuis l'arrivée des Arabes ou plutôt, depuis l'An II de l'Hégire, 455 génies avaient été enfantés par la Tunisie arabo-musulmane, 455 génies dont on nous avait cité les noms, les prénoms, les dates et les lieux de naissance (140). Ibn Al-Jazzar, né à Kairouan (IV Hégire) a été traduit par beaucoup de savants européens ; nous devons être fiers de cet illustre médecin tunisien ; d'Ibn Khaldoun aussi qui a « immortalisé notre patrie » ; d'Ahmed Ibn Abi Dhiaf, l'écrivain le plus marquant de son époque et « le plus grand génie de sa patrie » ; de Khair-Eddine dont les réformes relatives aux programmes de la Zitouna avaient contribué à la prospérité

(136) Idem.

(137) H.H. Abdelwahab. op.cit., p.4.

(138) M.S. Sadkaoui, Tome II, op.cit.

(139) H.H. Abdelwahab, op.cit., p.113.

(140) Rokbani, op.cit., p.85 sq.

de l'Oumma tunisienne (141).

Il faut reconnaître cependant que ces cours de nationalisme présentaient diverses lacunes plus au moins graves.

L'histoire de la Tunisie préislamique était systématiquement sacrifiée ; on lui consacrait moins du 1/10^{ème} du temps imparti aux programmes ; 9/100^{èmes} exactement pour une période autrement plus longue que celle de l'histoire arabo-islamique.

Par ailleurs, certaines leçons d'histoire ancienne étaient véritablement massacrées, en ce sens que l'on apprenait plus les récits du Coran que l'Histoire des peuples auxquels elle était censée se rapporter. Les exemples sont légion à cet égard ; l'histoire des Chaldéens est avant tout celle du prophète Ibrahim telle qu'elle est rapportée par le Coran, 5 lignes étant consacrées à Nemrod, 5 autres à Hammourabi et 75 à la vie personnelle et surtout à la mission prophétique de l'ancêtre commun des Arabes et des Juifs (Ibrahim). Les échos de Coran sont trop puissants pour que cela puisse avoir la valeur de leçons d'histoire, au sens où nous l'entendons aujourd'hui.

Il en va de même pour l'histoire des Hébreux que l'on confondait avec celle de Josef, fils de Jacob, racontée évidemment dans l'esprit exact du Coran.

(141) La Tunisie antéislamique n'aurait enfanté qu'un seul homme illustre: Hannibal. C'est le seul nom cité aux chapitres consacrés aux Tunisiens célèbres, précisément durant cette longue période de l'histoire de Tunisie. On voit, on ne peut mieux, jusqu'à quel point cette période était négligée par nos auteurs. Seule la période arabo-islamique les intéressait et seule, elle aurait permis l'éclosion de plusieurs centaines de génies.

Il faut noter, par ailleurs, la confusion fréquente entre Oumma Tunisienne, Oumma Arabe et Oumma Islamique, c'est-à-dire entre nationalisme et nationalitarisme, les Tunisiens ne pouvant en aucun cas, en effet, constituer une Oumma, indépendamment du reste de l'Oumma Arabo-islamique.

D'autre part, certains faits étaient complètement méconnus: au sujet de la 2^{ème} Guerre Punique, pour ne prendre qu'un seul exemple, c'est Hannibal « courageux, robuste, doué d'une volonté de fer, plein de haine pour les Romains » qui avait pensé à les frapper dans Rome même ; « c'est pour cela qu'il mit sur pied une armée de 30 000 hommes et qu'il quitta l'Espagne pour l'Italie ». Ainsi Hannibal était-il présenté comme « seul responsable » de la guerre qu'il avait uniquement déclenchée pour assouvir la haine qu'il nourrissait contre les Romains. En fait, les choses étaient plus complexes ; en -226, Rome à l'instigation de son alliée Marseille dont les intérêts étaient menacés en Espagne, obtint d'Hasdrubal l'engagement de ne pas dépasser l'Ebre.

En -219 Rome et Marseille intervinrent dans les affaires politiques de Sagonte et aidèrent une fraction hostile aux Carthaginois à prendre le pouvoir ; quant aux Sagontais pro-carthaginois, ils étaient massacrés ; c'est alors qu'Hannibal s'empara de Sagonte. Rome inquiète du prestige d'Hannibal et de la prospérité de Carthage, somma le Sénat carthaginois de déchoir Hannibal, sous prétexte qu'il avait violé le traité de -226 et qu'il s'était attaqué à une alliée de Rome. Seulement le Sénat de Carthage fit savoir que, Sagonte se trouvant au sud de l'Ebre, il ne voyait pas comment Hannibal avait violé ce traité et qu'en -226 Sagonte n'était pas d'ailleurs l'alliée de Rome. Rome déclara la guerre à Carthage et Carthage accepta cette déclaration.

Un autre exemple assez symptomatique de la faiblesse de nos auteurs et de la confusion qui régnait dans leur esprit « dans mon livre, j'ai parlé des Berbères, des Phéniciens ... et des Arabes qui se subdivisaient en Aghlabides, Fatimides, Zirides, Hafsides, Ottomans ... » (142) La confusion entre musulmans et Arabes largement répandue parmi le peuple se trouvait donc au niveau de nos auteurs.

(142) Rokbani, op.cit., p.2.

Une autre faille dans l'édifice de ces cours, non moins grave : il s'agit de la négligence ou plutôt de l'ignorance quasi totale de certaines dates pourtant importantes dans l'histoire de Tunisie. Nous ne citerons qu'un exemple à cet égard au sujet des Vandales : ils avaient investi Rome en 455, l'avaient pillée et saccagée, puis ils s'étaient dirigés vers l'Espagne où ils formèrent un royaume. Ils se mirent ensuite à jeter des regards de convoitise sur l'Afrique du Nord, guettant l'occasion pour la conquérir ; cette occasion s'offrit à eux quand Boniface, en conflit avec le pouvoir central...(143)Les contradictions ne sont pas absentes non plus ; des contradictions commises par les mêmes auteurs ; c'est ainsi qu'on présentait toujours les Berbères en révolte constante contre les Roum afin d'expliquer la conquête arabe ; d'un autre côté les chefs de guerre arabes (Muawiya ibn Hodaij, Oqba ...) avaient toujours eu à combattre les Byzantins et leurs alliés Berbères (144).

Par ailleurs, les émigrés musulmans en Abyssinie avaient convaincu le Najashi (le Négus) à se convertir à l'islam, mais plus loin le même auteur (145) affirmait qu'en l'An II de l'Hégire de tous les gouverneurs, rois et empereurs (dont justement le Najashi) à qui le Prophète avait demandé de s'islamiser, seuls les rois de Bahreïn et d'Oman avaient embrassé la nouvelle foi.

Les mêmes contradictions se constatent sur le plan chronologique : après la destruction du barrage de Maarab au Yémen (-VI) les tribus yéménites étaient parties pour le Nord de la Péninsule, la tribu de Jarham s'était installée près d'Ismaël, fils d'Ibrahim et de Agar à la Mecque.

(143) M.S. Sadkaoui, op. cit. tome II. Les Vandales débarquent à Tanger en 429 et conquièrent Carthage en 439, contrairement à ce que laisse entendre le texte.

(144) A. Al-Karoui, Al-'As'ila al-Riyyadiyya li Sahadat al-'Ahliyya.

(145) M.S. Sadkaoui, op.cit. tome I, 2^{ème} édition.

C'est dans cette tribu qu'Ismaël prit femme ; or le même auteur avançait dans le même manuel qu'Ibrahim avait vécu au temps du roi Nemrod, « c'est-à-dire soit en -5000 selon les uns, soit en -3200 ou -3000 ou -2000 selon les autres ».L'objectivité historique faisait défaut : après la destitution de Moncef Bey par les autorités françaises, pour sa tendance nationaliste et son désir d'indépendance, « son cousin, notre roi bien-aimé, Mohamed Lamine I lui succéda le 15 mai 1943 ; c'est comme si la bonté divine l'eût désigné à la tête de cette Oumma afin de l'aider à franchir les étapes de la prospérité ; alors il l'avait guidée dans la voie droite et les cœurs se pressèrent de l'aimer (146).« Fasse Allah que la vie de son Altesse soit longue ; que notre vœu de bonheur pour notre Bey vénéré (147) soit exaucé ! Amen ! » (148).Mais ce qui était encore plus grave c'étaient certaines falsifications de faits historiques ; « parmi les grands mérites de Mhamed Bey (1855-1859) il faut mentionner le Pacte Fondamental (1857) grâce auquel il avait accordé à tous les habitants de la Régence, sans distinction de race, de religion ou de nationalité la liberté de conscience, l'égalité devant la loi, le droit à la sécurité ».

En fait, le Bey en question était très traditionaliste et c'était sous les pressions et même les menaces des consuls français (Roches) et anglais (Wood) qu'il dut consentir à faire promulguer le fameux Pacte Fondamental. Nos auteurs voulaient donc lui prêter ce mérite alors qu'il n'avait fait que se soumettre aux exigences des intérêts européens, surtout après l'exécution du charretier israélite Batto Sfez pour blasphème contre l'Islam ; exécution que les consuls français et anglais avaient montée en épingle et exploitée pour arracher justement au Bey des lois de garanties.

(146) Il était considéré par les Tunisiens comme traître à sa patrie, du moins jusqu'à la mort de Moncef Bey (1^{er} septembre 1948). Nous comprenons que l'auteur soit partial: il écrivait sous Mohamed Lamine Bey et faisait toujours partie des hautes sphères officielles.

(147) Il faudrait voir la manière dont le nom du Bey était écrit pour se rendre compte jusqu'à quel degré l'auteur était partial pour ne pas dire partisan.

(148) H.H. Abdelwahab, op.cit., ibid.

DEUXIÈME PARTIE

**L'IMPACT DE L'ENSEIGNEMENT DE
L'HISTOIRE CHEZ LES ZITOUNIENS A LA
LUMIERE D'UNE ENQUETE**

QUESTIONNAIRES

I- POUVEZ-VOUS CITER DEUX CARTHAGINOIS CELEBRES ?

II- POUVEZ-VOUS CITER DEUX CHEFS BERBERES ?

III- POUVEZ-VOUS CITER DEUX ROIS OU CHEFS DE GUERRE VANDALES ?

IV - POUVEZ-VOUS CITER DEUX CONQUERANTS ARABES ?

V-À QUEL SIECLE EUT LIEU :

--L'apparition des phéniciens en Afrique ?

--La colonisation romaine d'Afrique ?

--L'invasion vandale en Afrique ?

--L'annexion de l'Afrique à l'empire byzantin ?

--La conquête arabe ?

VI - POUVEZ-VOUS CITER DES BERBERES QUI S'ETAIENT ILLUSTRES PAR LEUR CULTURE A L'EPOQUE ANTEISLAMIQUE ?

VII- POUVEZ-VOUS CITER DES PENSEURS ILLUSTRES DE L'EPOQUE ARABO-ISLAMIQUE ?

VIII- CITEZ PAR ORDRE DE PREFERENCE CES NOMS EN ORDRE CHRONOLOGIQUE :

--Amilcar

- Massinissa
- Hannibal
- Jugurtha
- Juba
- Khalid ibn Walid
- Oqba ibn Nafi
- Koçaila
- La Kahéna
- Hassan Ibn Nôman
- Taraq ibn Ziyad

IX- A QUELLE EPOQUE LA TUNISIE VOUS PARAIT-ELLE AVOIR ETE LA PLUS PROSPERE?

- EPOQUE CARTHAGINOISE ?
- EPOQUE ROMAINE ?
- EPOQUE VANDALE ?
- EPOQUE BYZANTINE ?
- EPOQUE ISLAMIQUE ?
- EPOQUE FRANÇAISE ?

X- A QUELLE EPOQUE AURIEZ-VOUS AIMÉ VIVRE ?

- EPOQUE LIBYQUE ?
- EPOQUE PUNIQUE ?
- EPOQUE CHRETIENNE ?
- EPOQUE ISLAMIQUE ?
- EPOQUE FRANÇAISE ?

XI- POUVEZ-VOUS CITER PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE SI C'EST POSSIBLE, LES

QUATRE CALIFES QUI AVAIENT SUCCEDE AU
PROPHETE ?

XII- SI DE TOUTES LES EPOQUES HISTORIQUES
QUE VOUS AVIEZ ETUDIEES, VOUS NE DEVIEZ
GARDER QU'UN SEUL NOM, LEQUEL VOUDRIEZ-
VOUS GARDER? (le nom du Prophète excepté)

XIII- POUVEZ-VOUS SITUER LA VILLE DE TAIEF
PAR RAPPORT A MEDINE ET A LA MECQUE ?

- 1--Entre Médine et la Mecque ?
- 2--A l'Est de Médine ?
- 3--A l'Est de la Mecque ?
- 4--A l'Ouest de Médine ?
- 5--A l'Ouest de la Mecque ?
- 6--Au Nord-Est de Médine ?
- 7--Au Nord-Est de la Mecque ?
- 8--Au Nord-Ouest de Médine ?
- 9--Au Nord-ouest de la Mecque ?
- 10--Au Sud-Est de Médine ?
- 11--Au Sud-Est de la Mecque ?
- 12--Au Sud-Ouest de Médine ?
- 13--Au Sud-Ouest de la Mecque ?
- 14--Ne sait pas.

XIV-POUVEZ-VOUS SITUER LA VILLE DE
KHAIBAR PAR RAPPORT A MEDINE ET A LA
MECQUE ?

- Entre Médine et la Mecque ?
- A l'Est de Médine ?
- A l'Est de la Mecque ?
- A l'Ouest de Médine ?
- A l'Ouest de la Mecque ?
- Au Nord-Est de Médine ?
- Au Nord-Est de la Mecque ?
- Au Sud-Est de Médine ?
- Au Sud-Est de la Mecque ?
- Ne sait pas.

RÉSULTATS DES QUESTIONNAIRES

I.- POUVEZ-VOUS CITER 2 CARTHAGINOIS CELEBRES ?

32 % de réponses justes qui se répartissent ainsi :

- Elyssa 44 % du total.
- Hannibal 37 % du total.
- Hamilcar 19 % du total.

22 % confusion entre Carthaginois, Berbères et Romains.

46 % avouent leur ignorance.

II.- POUVEZ-VOUS CITER 2 CHEFS BERBERES ?

10 % citent 2 chefs sans se tromper.

34 % ne citent qu'un seul chef.

56 % avouent leur ignorance.

III.- POUVEZ-VOUS CITER 2 ROIS OU CHEFS DE GUERRE VANDALES ?

100 % ne savent pas.

IV.- POUVEZ-VOUS CITER 2 CONQUERANTS ARABES ?

76 % de réponses justes. Les noms les plus fréquemment cités sont :

- Oqba 47,5 %
- Khalid Ibn Walid 21,25 % -
- Taraq Ibn Ziyad 18,75 %

8 % de réponses partielles.

16 % ne savent pas.

100 %

V.- A QUEL SIECLE EUT LIEU ?

1) L'apparition des Phéniciens :

6 % de réponses justes.

58 % ne savent pas.

36 % fournissent de fausses réponses.

100 %

2) La colonisation romaine d'Afrique :

2 % de réponses justes.

54 % ne savent pas.

44 % fournissent de fausses réponses.

100 %

3) L'invasion vandale en Afrique :

2 % de réponses justes.

70 % ne savent pas.

28 % fournissent de fausses réponses.

100 %

4) L'annexion de l'Afrique à l'empire byzantin :

0 % de réponses justes.

78 % ne savent pas.

22 % fournissent de fausses réponses.

100 %

5) La conquête arabe :

92 % de réponses justes.

8 % ne savent pas.

100 %

VI.- POUVEZ-VOUS CITER DES BERBERES QUI S'ETAIENT ILLUSTRÉS PAR LEUR CULTURE A L'EPOQUE ANTEISLAMIQUE ?

100 % ne savent pas.

VII.- POUVEZ-VOUS CITER DES PENSEURS QUI S'ETAIENT

ILLUSTRES A L'EPOQUE ARABO-ISLAMIQUE ?

92 % citent au moins un nom. Les plus fréquemment cités sont :

- Ibn Khaldoun 45,5 %
- Ibn Rachiq 27,3 %
- Divers 27,2 %

8 % ne savent pas.

100 %

VIII.- CITER PAR ORDRE DE PREFERENCE CES NOMS EN ORDRE CHRONOLOGIQUE :

[Nous avons arbitrairement choisi des points en valeur inverse de chaque adjectif numéral ordinal ; nous donnons par exemple 12 au 1^{er}, 11 au 2^{ème}, 10 au 3^{ème}, 9 au 4^{ème}, 8 au 5^{ème} ... 1 au 12^{ème}].

Nous avons obtenu ainsi pour

* Les Pré-musulmans: 1876 points.

- Hannibal : 6^{ème} avec 686 points.
- Kocèila : 12^{ème} (dernier) avec 104 points.

* Les musulmans : 5000 points.

- Oqba : 1^{er} avec 1139 points.

IX.- A QUELLE EPOQUE LA TUNISIE VOUS PARAIT-ELLE AVOIR ETE LA PLUS PROSPERE ?

1 - Epoque carthaginoise ? 10 %

2 - Epoque romaine ? 6 %

3 - Epoque vandale ? 0 %

4 - Epoque byzantine ? 0 %
5 - Epoque islamique ? 82 %
6 - Epoque coloniale ? 2 %
TOTAL 100 %

X.-A QUELLE EPOQUE AURIEZ-VOUS AIME VIVRE ?

1 - Epoque libyenne ? 6 %
2 Epoque punique ? 0 %
3 - Epoque chrétienne ? 0 %
4 - Epoque islamique ? 84 %
5 - Epoque coloniale ? 10 %
TOTAL 100 %

XI.- POUVEZ-VOUS CITER PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE SI C'EST POSSIBLE LES 4 CALIFES RACHIDIENS ?

92 % de réponses justes.
8 % de réponses partiellement justes.
100 %

XII.-SI DE TOUTES LES EPOQUES HISTORIQUES QUE VOUS AVIEZ ETUDIEES, VOUS NE DEVIEZ GARDER QU'UN SEUL NOM, LEQUEL VOUDRIEZ-VOUS GARDER ? (LE NOM DU PROPHETE EXCEPTE)

Omar : 54 %
Ali : 28 %
A. Bakr : 12 %
Othman : 6 %

**XIII.- POUVEZ-VOUS SITUER LA VILLE DE TAÏEF
PAR RAPPORT A MEDINE ET A LA MECQUE ?**

2 % de réponses justes.

44 % fournissent de fausses réponses.

54 % ne savent pas.

100 %

**XIV.- POUVEZ-VOUS SITUER LA VILLE DE
KHAÏBAR PAR RAPPORT A MEDINE ET A LA
MECQUE ?**

4 % de réponses justes.

50 % fournissent de fausses réponses.

46 % ne savent pas.

100 %

Si presque le 1/3 des personnes interrogées ont su répondre juste (Questionnaire I), cela s'explique plus par l'impact du tourisme et surtout de l'hôtellerie qui a fait un large usage des noms carthaginois pour baptiser ses infrastructures d'accueil (hôtel Élyssa, hôtel Hamilcar ...) que par l'influence de l'enseignement de l'histoire. L'enquête ayant été menée au Sahel de Sousse et à Tunis, ce n'est donc point une coïncidence que le nom d'Elyssa soit cité surtout au Sahel (l'hôtel Elyssa, étant à Sousse) et que celui d'Hannibal et d'Hamilcar le soient surtout à Tunis.

10% seulement étaient capables de nommer deux chefs berbères et 34 % un seul, d'ailleurs étroitement liés à l'histoire arabe (Q. II).

Quant aux Vandales, ils étaient entourés d'un voile de mystère impénétrable ; c'est à croire qu'ils n'avaient jamais vécu en Tunisie (Q. III).

En revanche, les réponses furent justes (84 %) quand il s'agit de conquérants arabes (Q. IV)

Nous avons essayé d'un autre côté de savoir si on avait une idée du siècle où étaient venus certains conquérants en Tunisie (Q. V). Nous n'avons pas cherché la précision comme on peut aisément le constater. En ce qui concerne l'histoire antéislamique, le pourcentage de ceux qui avaient répondu faux ou qui avaient avoué leur ignorance est toujours supérieur à 94 % pour atteindre 100 % au sujet des Byzantins. En revanche, ce pourcentage s'abaisse presque abruptement quand il est question du siècle de

l'apparition des Arabes (8 % seulement déclarent l'ignorer).

Il faut faire remarquer qu'à ce propos les personnes interrogées avaient fait montre d'une grande précision puisqu'elles avaient mentionné l'année de la conquête arabe et non le siècle comme nous le leur avons demandé ; toutefois, on n'était pas unanime sur l'année de l'Hégire ; les uns avançaient 49, les autres 50.

Mais si on avait pu se rappeler deux noms de chefs berbères, la Kahéna et Kocéïla dont l'histoire s'enchevêtre d'ailleurs avec celle des Arabes, on ignore cependant totalement les Berbères illustres par leur culture (tels Saint-Augustin, Saint-Cyprien, Tertullien, Arnobe, Juba...) (Q.VI)

S'agissant de l'époque arabo-islamique, on ne s'était pas montré chiche de noms. Certes, 8 % étaient incapables de répondre ; les autres, 92 %, au contraire avaient cité plusieurs noms (Q.VII).

Il faut reconnaître, par ailleurs, que sur les douze personnages historiques cités (Q. VIII) les cinq personnages musulmans avaient emporté le plus de suffrages et étaient systématiquement classés 1^{er}, 2^{ème}, 3^{ème}, 4^{ème}, 5^{ème} avec Oqba en tête pour une raison bien simple : « n'eût été ce libérateur, nous ne serions pas musulmans, à l'heure actuelle », répondaient les personnes interrogées. Ce qui nous avait frappé, c'était la constance avec laquelle on classait non moins systématiquement, Hannibal 6^{ème} immédiatement après les musulmans et « la haine rétrospective » que l'on vouait à Kocéïla classé

dernier « parce qu'il avait lâchement assassiné Sidna Oqba .»

L'écrasante majorité trouvait que c'était à l'époque arabo-islamique que la Tunisie était la plus prospère et qu'on aurait aimé vivre justement à cette époque, le taux étant respectivement de 82 % et 84 %, (Q. IX et X).

Mais ce qui nous avait un peu intrigué, c'étaient les 10 % qui auraient aimé vivre à l'époque coloniale ; pourquoi? Leur réponse était pour le moins imprévue : « c'était pour avoir la chance de lutter contre le colonialisme et de participer à la résistance armée (nous nous devons de faire observer que ces réponses nous avaient été données dans deux villages du Sahel rendus précisément célèbres pour avoir été de riches pépinières de fellagha vers les années 52 à 54).

Nous avons été non moins frappé de constater tout d'abord jusqu'à quel point on gardait en mémoire les noms des quatre Califes Rachidiens et dans l'ordre chronologique (92 %, Q. XI), ensuite et surtout combien on vénérât ces mêmes Califes, puisque, si on n'avait à retenir qu'un seul nom, c'était celui de l'un d'entre eux que l'on devrait garder (Q. XII) : Omar le mieux coté pour « son intégrité, sa modestie, son sens de l'équité, sa pureté », Ali pour « ses liens de parenté avec le Prophète, sa vaillance, son honnêteté », A. Bakr pour « avoir été cité par le Coran et désigné par le Prophète au soir de sa vie afin de dire le sermon du Vendredi », Othman pour « avoir recueilli le Coran » (148bis).

Voulant savoir si l'on avait quelque notions de géographie élémentaires, ne serait-ce que pour situer certaines villes d'une certaine importance historique, nous nous étions vite rendu à l'évidence en dépouillant les réponses à nos questionnaires XIII et XIV ; 97 % en effet ne savent pas situer géographiquement Khaïbar et Taïef, deux villes dont l'histoire s'était étroitement mêlée à celle du Prophète et de l'islam.

Il apparaît ainsi clairement qu'en matière de géographie élémentaire, d'histoire antéislamique, quelle qu'en soit la substance (chronologie, noms illustres, événements saillants...) les personnes interrogées étaient presque entièrement ignorantes ; nous disons bien ignorantes, parce que nous ne leur avons pas posé de questions précises, tant s'en fallait (sachant que la mémoire est souvent lacunaire, a fortiori quand on a cessé d'étudier depuis une quarantaine d'années, ce qui était le cas de ceux que nous avons interrogés, tous d'anciens zitouniens).

En revanche, dès qu'il s'était agi d'histoire islamique, ces mêmes personnes nous avaient montré qu'elles étaient non seulement capables de répondre juste mais avec quelle précision et quelle fidélité mnémonique !

(148bis) Nous faisons remarquer que l'ordre chronologique n'a pas du tout été respecté et que d'autres considérations avaient fonctionné pour l'élection de l'un de ces quatre Califes à la première place.

Il ne faut pas oublier en effet que l'histoire de l'islam n'était pas considérée pour ces anciens zitouniens comme une matière profane, au contraire, elle était assimilée à l'un

des multiples aspects de la Religion et l'on ne pouvait pas se permettre d'oublier cet aspect de l'islam, pas plus qu'on n'a le droit d'en oublier les préceptes ; autrement comment expliquer que 92 % vous citent sans se tromper, et dans l'ordre les quatre Califes Rachidiens et que 100 % aimeraient garder le nom de l'un d'entre eux, s'ils n'en devaient garder qu'un seul de toute leur vie ?

CONCLUSION

I--L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE DANS LES ÉCOLES TRADITIONNELLES

Ainsi l'histoire était-elle assimilée à un appendice de la Religion. Bien plus, elle devait renforcer la foi chez les élèves et les étudiants. Les manuels étaient donc toujours émaillés de sourates, de citations hadithiques ; leur style même se voulait semblable à celui du Coran ; les auteurs avaient tendance en effet à écrire en bouts rimés, de façon à charmer les oreilles de leurs élèves, d'autant que ceux-ci, devant compter essentiellement sur leurs facultés mnémoniques, passaient des heures entières à apprendre à haute voix les leçons qu'ils étaient censés comprendre. D'autre part, tous les manuels que nous avons examinés commençaient au moins par la para-sourate coranique « Au Nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux ». C'était aussi par la Sourate Liminaire ou Sourate d'Ouverture que commençaient d'autres manuels (149).

Bref, de tous les manuels étudiés il se dégageait plus l'odeur de l'islam que celle de cette espèce de science humaine qu'est l'histoire. On explique alors facilement que cet enseignement apparaisse comme un véritable séminaire passionné de sémitisme et surtout d'arabisme et d'islamisme dont les périodes fastes étaient largement passées en revue. Ainsi toutes les dynasties arabes ou arabo-islamiques défilaient-elles devant les yeux des lecteurs et étaient-elles toutes plus prestigieuses les unes que les autres ; tous les musulmans étaient venus en libérateurs (150) et ils étaient tous plus valeureux les uns que les autres.

Comme la lumière de l'islam prenait sa source en Arabie, c'était là que prenait ses racines la vision du monde de nos auteurs et plus précisément aux Hauts-Lieux de l'islam, c'est-à-dire à la Mecque et à Médine.

(150) Nous tenons à rappeler que les auteurs arabes n'emploient jamais le verbe conquérir (ghaza) mais le verbe ouvrir (fataha).

Il est patent, enfin qu'au lieu d'apprendre aux étudiants à analyser le passé afin qu'ils fussent à même de comparer leur civilisation à celle de « l'Occident triomphant », qu'au lieu de les aider à diagnostiquer la crise dans laquelle se débattait leur culture, au contraire, on tentait d'entretenir chez eux la nostalgie d'un passé sciemment idéalisé, des sentiments de fierté, voire même d'orgueil, dans le but de les préserver de la magie qu'exerçait l'Occident sur eux, de l'envoûtement de cet Occident qui avait non seulement évincé l'islam de son propre terrain, mais l'avait surclassé. Au lieu donc d'apprendre aux étudiants à regarder la réalité bien en face malgré toute l'amertume dont elle était enrobée, on s'employait à l'ignorer et à la faire ignorer, en se réfugiant dans le passé.

D'aucuns diraient qu'ils tentaient de donner de l'espoir aux élèves afin de marcher sur les traces de leurs glorieux ancêtres et de ne pas être trop attirés par la civilisation occidentale fugace et fallacieuse. En fait, l'enseignement de l'histoire reflétait la conception et l'image d'une réalité plus complexe : l'enseignement traditionnel.

II. L'enseignement

1) L'enseignement traditionnel

L'Archéo-Destour était fermement convaincu que cet enseignement dispensé aux Ecoles Coraniques Modernes, à la Zitouna (151) et à ses annexes était le meilleur moyen de diffuser les idées nationalistes ; n'incarnait-il pas les trois valeurs fondamentales des masses populaires, à savoir l'islam, la langue arabe et la civilisation arabo-islamique ? N'avait-il pas pour mission de rallumer, d'alimenter, d'entretenir les flammes de l'orgueil légué par des ancêtres valeureux ? En tout cas, cet enseignement, pensait-on, dans ce même milieu, n'abaissait nullement les Tunisiens vis-à-vis des Français.

(151) Cf. supra, les programmes de la Zitouna et de certaines E. C. Modernes.

En revanche, certains zitouniens étaient persuadés que cet enseignement était pour le moins, anachronique, inefficace, voire même vain. « Nous autres zitouniens, nous avons l'impression qu'il y a un fossé entre nous et la vie réelle de notre pays. Voyons donc, nous montons dans des autobus de luxe, nous usons dans nos demeures de l'électricité et du néon, nous tâchons de mener une vie moderne... mais dans notre Université Zitounienne, nous apprenons à longueur de journée les querelles entre les glossateurs sur la particule « bi » ou les différences énormes qu'il y a entre une eau pure (Mâ-Tahir) et une eau purifiée (Mâ-Moutahar)... »(152)

Aux yeux de certains leaders du Néo-Destour, cet enseignement ne véhiculait rien d'autre que l'ignorance ; il perpétuait un état d'esprit médiéval (153), déformait les structures mentales des élèves et des étudiants et, par voie de conséquence, des masses populaires, parce qu'il les coupait de la réalité mouvante et les faisait vivre en vase clos.

Aussi les zitouniens et, à travers eux les leaders de l'Archéo-Destour, étaient-ils critiqués par les chefs du Néo-Destour ; « le colonialisme sait très bien que sa force réside surtout dans (leur) ignorance, (leur) résignation et (leur) manque d'organisation... »(154)

Pour certains officiels, cet enseignement maintenait une tension de fanatisme à caractère religieux et entretenait un esprit de revanche contre les « Néo-Croisés » (155).

(152) Cf. Mahmoud, l'Université Zaytounienne et la Société Tunisienne, (thèse de doctorat de 3^{ème} Cycle en sociologie), Tunis, 1971.

(153) Id.; ibid.

(154) Habib Bourguiba, l'Action Tunisienne, 6 novembre 1937.

(155) Mohamed Laroussi al-Métoui, lors de l'entretien que nous avons eu avec lui, nous avait affirmé que la colonisation de la Tunisie par la France était tout simplement une Croisade comme celle de Louis IX. Ce n'est pas autrement qu'il voyait et expliquait ce phénomène historique. Ainsi avons-nous pu constater à quel point l'aspect religieux prévalait chez les zitouniens sur les autres aspects (économique, stratégique, politique...) autrement plus importants.

Nous pouvons dire, sans risque d'exagérer, que cet enseignement était non seulement archaïque et aliénant parce que tendant à former des consciences rétrospectives, déracinées dans leur propre univers. Tout prédisposait les élèves à ignorer non seulement les processus de mutation qui s'opéraient dans le pays même, suivant des lois complexes, mais aussi et surtout la conjoncture internationale et la dialectique incompressible qui la régissait. Pour se convaincre de l'inanité de cet enseignement, qu'on demande à un zitounien moyen, titulaire de certains diplômes, d'additionner deux fractions du genre $1/3 + 1/4$; nous en avons fait l'expérience nous-même ; nous avons demandé effectivement à plus d'un zitounien titulaire du Tatoui (155bis) de nous faire ce genre d'opération mathématique ; ils étaient tellement interloqués qu'il nous semblait que nous leur demandions de nous parler de la théorie des quanta ; les plus éveillés et les mieux formés additionnaient les numérateurs et les dénominateurs entre eux ; ainsi $1/3 + 1/4$ donneraient $2/7$. (Quand nous disons les mieux formés d'entre eux, nous entendons ceux qui avaient reçu une éducation, une culture et une formation strictement zitouniennes), mais la majorité avouait simplement son ignorance.

D'ailleurs, il en allait de même pour la géographie et les autres sciences (156).

Nous comprenons aisément que les sadikiens aient toujours traité les zitouniens avec mépris, voire même avec hargne ; qu'ils aient toujours vu dans la plupart d'entre eux les sous-produits d'une culture dévalorisée et déformante. Les zitouniens, quant à eux, souffraient énormément de ces jugements sévères ; c'est pourquoi une minorité d'entre eux avait jugé nécessaire de suivre certains cours du soir pour combler ses connaissances lacunaires et essayer de résorber ainsi ses sentiments d'infériorité à l'égard des sadikiens, en se hissant à leur niveau.

(155 bis) Diplôme d'Enseignement du Second Cycle zitounien.

(156) Cf. supra au sujet de Taïef et de Khaïbar.

Comment se présentait donc cet enseignement sadikien ?

2) L'enseignement sadikien

Si les programmes de la Zitouna étaient presque exclusivement axés sur le passé de l'islam, de la civilisation arabo-islamique et accordaient une place dérisoire aux sciences exactes ou appliquées, d'ailleurs facultatives, il en était tout autrement des programmes du Collège Sadiki qui étaient les seuls qui tinsent compte de la réalité du pays ; les sadikiens, en effet, grâce à leur culture arabe, n'étaient pas coupés de leur patrimoine (157). Leur connaissance plus ou moins solide du français qui véhiculait, du reste, toutes les disciplines scientifiques, loin de les dépersonnaliser, de les aliéner, avait au contraire, affermi leur identité culturelle, leur moi, puisque c'était grâce au français qu'ils avaient accès au monde extérieur et aux divers courants idéologiques qui marquaient leur époque. Loin donc de les amoindrir, cet enseignement bilingue, même si la langue française y avait la part du lion, avait hâté le mûrissement intellectuel et politique de ceux qui en bénéficiaient. Les sadikiens étaient ainsi les mieux outillés, les mieux formés pour analyser à la lumière du cartésianisme appris justement à Sadiki les courants politiques internationaux qui agitaient sans répit un monde d'ailleurs mouvant, pour déceler, suivre et palper les ficelles ténues mais solides qui faisaient tourner les rouages du système colonial. En d'autres termes, grâce à leur culture française moderne, les sadikiens allaient se saisir de cette arme et la retourner contre ceux qui exploitaient leurs compatriotes.

(157)L'enseignement de l'histoire des Arabes et des peuples de civilisation arabo-islamique réclamé par le Grand Conseil en 1936 était introduit à Sadiki au lendemain de la Seconde Guerre.

En réalité, la culture zitounienne et la culture sadikienne allaient engendrer deux consciences idéologiques différentes ; la première et la plus ancienne était incarnée par l'Archéo-Destour, la deuxième par le Néo-Destour.

III. Les idéologies destouriennes

S'il est vrai que les deux Partis avaient pour but de libérer le peuple du joug du colonialisme, il n'en reste pas moins qu'ils s'opposaient à tous les autres niveaux. Tandis que les militants de l'Archéo-Destour étaient recrutés surtout dans les grandes familles et chez les zitouniens (158), ceux du Néo-Destour, au contraire, se recrutaient chez la petite et moyenne bourgeoisies provinciales (sahéliennes en particulier) et l'élite de formation sadikienne (159).

Il est assurément intéressant d'étudier la conception que se faisaient l'un et l'autre parti de la lutte anticoloniale et de la tactique adoptée pour réaliser l'indépendance.

1) L'Archéo-Destour

Pour L'Archéo-Destour une réforme de la théologie islamique dans le sens d'une plus grande pureté était nécessaire afin de lutter contre l'influence chrétienne, la colonisation étant purement et simplement considérée comme la continuité des Croisades, une invasion de l'islam par le christianisme, de la foi par l'infidélité. C'est pourquoi toute son action avait consisté à favoriser le déracinement de la mécréance. Cette action se manifestait surtout par une opposition verbale, tant aux autorités coloniales qu'au Néo-Destour fréquemment accusé de trahison. « L'Organe des Néo-Démagogues me désigne à la vindicte publique comme traître à la Patrie. » (160)

(158) 70% dans les grandes familles et 80 % de ses cadres chez les zitouniens en 1939. Cf. Abdel-Moula, op. cit.

(159) 80% des leaders du Néo-Destour avaient une culture sadikienne en 1939 ; ibidem.

(160) Habib Bourguiba, l'Action Tunisienne, 30/9/1937.

Ses contacts avec les masses populaires étaient loin d'être étroits car l'Archéo-Destour n'était pas bien organisé. Il glissait, à mesure qu'il se faisait évincer par son rival plus dynamique et mieux organisé, sur la pente du repli, de l'inaction, de l'opposition de pure forme. En effet, toutes les fois qu'un leader du Néo-Destour prenait l'initiative de dialoguer avec un « Roumi », c'était un véritable tollé qu'on pouvait justifier du reste.

Quand par exemple la section du Néo-Destour avait voulu tenir à al-Aroussa (160bis) une réunion en l'honneur de Bourguiba, Emile Mary, Président de l'Association des Colons, manifesta le désir d'y assister ; le leader du Néo-Destour, ayant accepté dans le but que « certains malentendus soient dissipés », cette « initiative heureuse avait déclenché dans certaine presse une campagne venimeuse ... »(161)

En somme, l'Archéo-Destour, surclassé par son rival le Néo-Destour, voyant son champ d'action se rétrécir régulièrement, à cause de son frère ennemi, s'employa à le vilipender, à le calomnier car il ne voulait pas entendre parler de dialogue ni de compromis ; c'était l'indépendance totale et sans condition qu'il réclamait dans le cadre du panislamisme et du panarabisme.

2) Le Néo-Destour

Ce parti n'avait pas de doctrine figée, bien au contraire, elle était très malléable ; c'est ainsi que les leaders du Néo-Destour pouvaient se réclamer de l'islamisme comme d'autres idéologies. A l'intérieur du pays, par exemple, ils se proclamaient les apôtres de l'islam afin de s'attirer l'appui affectif et effectif des masses populaires. A l'étranger, cependant, ils n'hésitaient pas à brandir leurs idées laïcisantes pour gagner la sympathie du monde occidental.

(160 bis) Bourg tunisien (dans le Nord-Ouest).

(161) H. Bourguiba, *ibid.*

Ces leaders, grâce aux contacts fréquents et réguliers qu'ils entretenaient avec le peuple à travers tout le pays ; grâce à leurs discours, à leurs tournées périodiques, à leurs meetings avaient accumulé une profonde connaissance des réalités tunisiennes, des aspirations et des possibilités réelles du peuple.

Par ailleurs, ils n'ignoraient pas la réalité arabe pas plus qu'ils ne la surestimaient et ils n'avaient pas « la naïveté de croire que les Etats arabes entrèrent en lutte avec la France pour nous porter secours. »(162) Dix-sept ans après l'indépendance, Bourguiba affirmera de nouveau que l'unité du monde arabe n'est qu'un mythe « dans l'état actuel des choses et que ce mythe est à l'origine de tous nos désastres. »(163)

Le Néo-Destour donc bien informé des potentialités nationales et arabes évoluera sur l'arène politique avec une grande pondération, une souplesse telle que d'aucuns (ses rivaux en l'occurrence) n'avaient pas hésité à le taxer collaboration, de collusion avec les forces d'occupation.

En fait, le Néo-Destour, en la personne de ses leaders, voulait mettre tous les atouts de son côté, pour sortir debout des épreuves de force que lui faisaient subir les autorités coloniales et gagner par conséquent la bataille de la décolonisation.

Pour cela, il avait jugé opportun de sensibiliser l'opinion publique de France. « C'est pour moi un devoir de conscience d'en informer auparavant les Français de France .. » (164). Cette tactique était d'ailleurs adoptée dès la première enfance du Parti ; « le Néo-Destour est sûr de la victoire parce que tous les atouts sont de son côté ; un 1^{er} atout d'importance, c'est l'opinion française. »(165)

(162) Habib Bourguiba, La Tunisie et la France, Paris, 1954 (lettre à F. Abbas, 29 juillet 1946).

(163) L'Action ... 17 novembre 1973.

(164) Le Monde, 14 avril 1950.

(165) L'Action Tunisienne, 6 nov. 1937.

S'attirer aussi la sympathie du monde anglo-saxon était une autre tâche à laquelle le Néo-Destour s'était attelé. « En Tunisie, le meilleur barrage contre le communisme est constitué, sur le plan social, par l'UGTT et sur le plan politique par le Néo-Destour... »(166) «...le seul mouvement honnête qui, en Tunisie et même dans tout le monde arabo-musulman joue la carte de la démocratie et de l'Occident ... »(167)

Lors de la 2^{ème} Guerre, alors que le Grand Mufti et presque tous les Arabes se ralliaient spontanément à l'Axe, « aux ennemis de leurs ennemis », les « chefs nationalistes tunisiens libérés des geôles françaises par les Allemands se sont énergiquement refusés ... à mettre leur prestige au service de l'Axe... » (168)

Bien mieux, juifs et musulmans militaient côte à côte, au sein du même Parti ; la présence d'André Baruch, de Victor Baranès, de Mahmoud Zerzeri dans le même camp pour les mêmes causes « est significative de notre mouvement. Il en sera toujours ainsi aussi longtemps que le Néo-Destour restera debout .»(169)

Cette compréhension, le Néo-Destour, la manifestait même à l'égard des pires ennemis, les colons avec qui il voulait instaurer le dialogue ; cela ne manquait pas de susciter chez l'Archéo-Destour de véritables hystéries de presse ... « L'organe des Néo-Démagogues me désigne comme traître à la Patrie ... me reproche d'avoir refusé l'union avec mes frères musulmans pour la faire avec les colons ... » (170)

(166) Idem, Tunis-Soir, 12 février 1952.

(167) Idem. La Tunisie et la France op.cit., (Lettre à J. Rous, 30 octobre 1952).

(168) Idem, ibidem, (note remise à Mr Lescuyer, Ambassadeur de France au Caire, 24 novembre 1946).

(169) Ibidem.

(170) Idem, l'Action Tunisienne, 30 septembre 1937.

Ce qui caractérisait enfin le Néo-Destour, c'était l'extrême modération de ton dans ses revendications, l'absence d'arrogance ou de défi ; ce ton frisait très souvent le pathétique: « nous adjurons le peuple français de faire que la France nous restitue notre patrie.» (171) D'ailleurs les chefs du Néo-Destour exprimaient leur gratitude envers la France « qui a beaucoup fait en Tunisie ... » et ne voulaient pas passer aux yeux de leur conscience pour des « ingrats ».

Cette France « qui avait beaucoup fait en Tunisie » avait le devoir d'acheminer progressivement le peuple tunisien dans la voie de la liberté comme « elle l' a fait sur le plan matériel » et de cette aide de la France, de « cette collaboration loyale (envisagée par Mr Vienot) sortira nécessairement une Tunisie libre définitivement acquise à la France par les liens autrement solides de l'intérêt, de la culture et des sentiments. » (172)

3) Le Néo-Destour face à la VEZ (173) à l'Archéo Destour et à la crise yousséfiste

La tactique fluide du Néo-Destour qui consistait à dialoguer avec toutes les forces de l'époque, qu'elles fussent ennemies (colons, autorités coloniales) ou amies monde anglo-saxon, amis personnels des leaders du Néo-Destour), l'attachement « indéfectible » de ces mêmes leaders à la Nation colonisatrice, leur collaboration avec les « juifs infidèles », leurs conceptions laïcisantes... leur modération ... étaient très mal vus par l'Archéo-Destour qui ne s'était jamais fait faute d'accuser son rival de toutes les infamies de collaboration, de trahison et d'agents à la solde de la France.

(171) Idem. Conférence de Presse du 18 avril 1950 (rapportée dans la Tunisie et la France, op. cit.).

(172) Idem. Journal cit., 23 décembre 1936.

(173) cf. infra, page suivante, note 174.

Le Néo-Destour, quant à lui, ne lésinait pas sur les qualificatifs méprisants qu'ils distribuait généreusement à son adversaire dont les chefs étaient traités de Marabouts-Démagogues, de chefs de confréries et de zaouïas travaillant dans l'ombre et de lâches capables seulement de phraséologie creuse. Ces accusations réciproques étaient certes lancées de part et d'autre, depuis la scission du Destour en 1934. Il faut reconnaître toutefois qu'elles avaient dégénéré en véritables conflits, en véritables rixes rangées vers les toutes dernières années qui précédèrent l'indépendance. L'Archéo-Destour cédait toujours le pas devant son rival plus populaire et mieux organisé ; mais il n'avait pas quitté la scène politique pour autant, surtout que du sang nouveau être injecté par la VEZ (174). En effet, celle-ci devant la non-satisfaction de ses revendications de la part du Gouvernement Al-Kaâk, décréta une année de grève (1950-1951). En août 1950 se constitua le Gouvernement Chenik avec la participation du Néo-Destour en la personne de son Secrétaire Général, Salah Ben Youssef comme ministre de la Justice . La constitution du nouveau gouvernement avait pour objectif de négocier avec la France les modalités d'acheminement de la Tunisie vers l'autonomie interne. La VEZ n'en continua pas moins sa grève et ses ces critiques ; le Néo-Destour n'accepta pas ces critiques qui risquaient de ternir son prestige. Le Comité Directeur de la VEZ alla plus loin ; il donna une conférence de presse où il accusa le Néo-Destour de « négliger l'aspect culturel aux dépens du problème national... » Le conflit devint donc inévitable entre les 2 Organisations.

(174) La Voix de l'Etudiant zitounien (Sawt At-Talib Azzaytouni) ; elle fut créée en 1950 pour tenter de résoudre les problèmes des Zitouniens.

Le 10 avril 1950, le Parlement Zitounien (ensemble des délégués des classes de la Zitouna et de ses annexes) avait élu, à la Grande Mosquée, les membres du Comité Central de la VEZ et voté un Manifeste en 16 points (équivalence des diplômes de la Zitouna avec ceux des établissements similaires ; institution de l'arabe comme langue officielle ; réserver la Grande Mosquée de la Zitouna aux Sciences religieuses d'où la nécessité de construire d'autres locaux pour y enseigner les autres disciplines, moderniser l'enseignement ...)

Devant la politique dilatoire du Gouvernement Chenik car le Néo-Destour accordait la priorité aux négociations, les zitouniens (fin novembre 1951) organisèrent une manifestation devant le Dar-al-Bey (175) ; c'est alors que 3 responsables de la VEZ furent arrêtés. Salah Ben Youssef les accusa d'atteinte à l'ordre public et d'agression contre les agents de l'autorité.

On comprend alors que le conflit devienne encore plus violent entre la VEZ et le Néo-Destour. La VEZ n'hésita pas à dévoiler la dualité du Néo-Destour, dualité très peu connue des masses. Elle jugea aussi nécessaire de renforcer ses liens organiques avec l'Archéo-Destour qui, grâce donc à l'apport de ce sang nouveau, put redresser un moment son fantôme vacillant en créant même une cellule dite de « jeunesse libre » par opposition à la jeunesse destourienne.

Jeunesse libre et jeunesse destourienne entrèrent plus d'une fois en bagarres rangées dans les rues de Tunis ; c'était le cas, le 15 mai 1951, lors de la fête du Trône où il y eut 50 blessés à Carthage devant le Palais beylical.

La crise yousséfiste de 1955 allait rapprocher la VEZ de Salah Ben Youssef qui, dans un discours à la Zitouna, dénonça l'idéologie laïcisante du Néo-Destour et se proclama le défenseur de l'arabisme et de l'islamisme. Ce discours trouva une large audience auprès de la VEZ qui ne manqua pas d'apporter son soutien au yousséfisme. Une guerre civile qui coûta plusieurs vies humaines éclata entre bourguibistes et yousséfistes.

Cette dernière coalition de la VEZ portait les germes de sa condamnation à mort. En effet après l'écrasement du yousséfisme, la VEZ fut obligée de fusionner avec l'UGET ; (176) elle fut donc vouée à la déliquescence et à la disparition.

(175) Le Siège du Gouvernement.

(176) Union Générale des Etudiants Tunisiens, créée clandestinement en 1953 par des sadikiens qui en furent les éléments moteurs.

Le triomphe du bourguibisme avait pour conséquence celui de la culture sadikienne (177). La loi de 1958 (178) prévoyant l'unification de l'enseignement en Tunisie avait pour résultat l'extinction graduelle de la culture zitounienne (179).

Il est légitime de se demander si cette culture de type sadikien, (180) qui prévaut en Tunisie depuis trente sept-ans, va survivre à ceux qui l'avaient revigorée. Cette question est d'autant plus brûlante que l'on voit se dessiner sur le plan éducationnel de nouvelles tendances qui risqueraient si elles s'accroissaient outre mesure de faire perdre à la Tunisie ce qu'elle a de plus original : sa spécificité culturelle.

(177) Cette culture prévaut en Tunisie depuis 37 ans. Il est vrai qu'elle n'est pas absolument identique à celle dispensée à Sadiki du temps de Khair-Eddine ou du Protectorat ; mais l'esprit en est le même : bilinguisme, ouverture sur le monde extérieur, enseignement obligatoire des langues vivantes, des sciences exactes et appliquées.

(178) Le 1^{er} octobre 1958 l'enseignement fut réformé à tous les niveaux, primaire, secondaire et supérieur.

(179) En 1957, la Zitouna comptait dans la section al-Ouloum 22 000 élèves environ. En 1963-64 elle n'en comptait plus que 928 dans cette même section. (cf. M. Abdel Moula, op. cit.) ; actuellement presque 3 000 étudiants (chiffres de 1993).

(180) La meilleure illustration de réussite éminente de l'école ... nous est fournie par l'élite tunisienne franco-arabe formée au Collège Sadiki et qui nourrie aux idées modernes et démocratiques véhiculées par la culture française s'en est servie non pour renier sa propre spécificité mais pour la reconquérir entreprenant la phase la plus décisive de la libération nationale.

Cf. Alya Baffoun, Elite culturelle et construction nationale dans les sociétés maghrébines in R.T.S.S. (publications du C.E.R.E.S.) n° 28/29, Tunis, 1972.

BIBLIOGRAPHIE

I.- SOURCES

- KAROUI, Ahmed al-

--Al-As-Ila-Ar-Riadhia-li-Chahadat-al-Ahlia, Tunis, 1953, 1^{ère} édition, tome 1, 301 pages. Aide-mémoire destiné aux élèves de la Zitouna candidats à la Ahlia (4^{ème} Année Zaytounienne). Cet aide-mémoire est divisé en 3 volets relatifs à l'histoire, à la géographie, aux sciences naturelles. La partie réservée à l'histoire ne traite que de l'histoire islamique de Tunisie et comprend 554 questions et réponses.

- KHAYYAT, Cheikh Mohieddine al- :

--Dourouss at-Tarikh al-Islami wa-Ahwal ad-Douwal al-Arabia, Beyrouth, 1938, tome 1, 3^{ème} édition, 72 pages. Comme l'indique le titre le manuel ne traite que de l'histoire des Arabes avant et surtout pendant l'islam. La plus grande partie est consacrée au Prophète, à sa mission, à ses batailles, à la diffusion de l'islam. Le manuel se termine par 100 citations hadithiques, présentées comme authentiques et ayant trait à l'amour du savoir, de la patrie, à la fidélité, au sens de l'économie...

- METOUI, Mohamed-Laroussi al- :

--Al-Houroub as-Salibiyya fil-Machreq wal-Maghreb (les Croisades au Proche-Orient et au Maghreb), Tunis, 1955, 1^{ère} édition, 224 pages. C'est un livre de défense de l'islam et des musulmans ; l'auteur tente de prouver la supériorité de l'islam et des musulmans sur les chrétiens du Moyen-Âge.

- ROKBANI, Omar al- :

--Khoulassat at-Tarikh at-Tounsi (Résumé de l'histoire tunisienne), Tunis, 1949, 4^{ème} édition, 96 pages. La partie antéislamique est là aussi très superficiellement traitée (pp. 3 à 15). Il est intéressant de faire remarquer que le manuel commence par la formule liturgique Allahou Akbar (Allah est Tout-Puissant). Tout à la fin, l'auteur a inséré des extraits de lettres d'encouragement écrites par des cheikhs de la Zitouna qui trouvaient que le manuel « était excellent ». Enfin, l'auteur mentionne, en guise d'annexe, les noms de 554 savants illustres enfantés par « notre patrie » depuis le II^{ème} jusqu'au XIV^{èmes} siècles de l'Hégire.

--Mobtada Khabari (autobiographie manuscrite, 93 pages, que le fils de l'auteur a bien voulu nous prêter).

- SADKAOUI, Mohamed-Sadoc al- :

--Tarikh al-Qouroun al-Oula (Histoire des premiers siècles), Tunis, 1954, Tome I, 2^{ème} édition, 157 pages. Tarikh al-Qouroun al-Oula (Histoire des premiers siècles), Tunis, 1950, tome II, 80 pages. Les deux manuels traitent de l'histoire ancienne des de l'Orient (Chaldéens, Assyriens, Babyloniens, Grecs...) et s'adressent aux élèves de 1^{ère} année de l'enseignement zitounien.

--Tarikh al-Qouroun al-Oula (Histoire des premiers siècles), Tunis, 1954, Tome II, 87 pages.

Des Romains ; de l'Afrique du Nord au temps des Romains ; des Arabes. Le manuel est conforme aux programmes de la 2^{ème} Année zitounienne et de la 5^{ème} Année primaire, tels qu'ils étaient fixés par la Direction de l'Université Zitounienne (DUZ).

- WAHHAB, Hassen Hosni abdal
--Khoulassat Tarikh Touness (Résumé de l'histoire de Tunisie) Tunis, 1953, 3^{ème} édition, 188 pages. Manuel scolaire destiné aux élèves de 6^{ème} Année primaire et de 4^{ème} Année de l'Enseignement Zitounien. Ce manuel comprend 4 chapitres dont les 3 premiers, relatifs à l'histoire préislamique, sont contenus dans 23 pages seulement (pp. 8 à 30).

II.- OUVRAGES GENERAUX

A) Les Arabes

- ALEM, Jean-Pierre :
Le Proche-Orient arabe, Paris, PUF, 1964 (collection que sais-je ? n°819).

De la renaissance et des problèmes dans lesquels se débattent les Arabes à l'époque contemporaine.

- ARNALDEZ, Roger :
Mahomet, Paris 1970, 187 pages.
En plus de la vie de Mahomet et de sa prédication prophétique, le livre nous fournit des hadiths (sur les boissons, l'aumône, la prière, la foi, la vie sexuelle, les femmes. . .) et quelques sourates.

- AROUA, Ahmed :
L'Islam à la croisée des chemins, Alger, 1969, 130 pages.
(Islam et nationalisme, la langue arabe, Islam et Etat).

- LE BON, Gustave

La civilisation des Arabes, 404 pages.

Il est curieux de constater que le livre ne porte ni la date ni le lieu de sa publication. Nous apprenons cependant, à la toute dernière page et sur la page 4 de la couverture, que le livre a été imprimé par IMAG à Syracuse, sous le n° d'édition 16-69 et « qu'il y a plus d'un demi siècle, il fit l'effet d'une bombe en révélant à l'Occident un monde qu'il méconnaissait ou qu'il voulait ignorer ».

Quoi qu'il en soit, le livre traite amplement des Arabes, de leur histoire, de leur apport au développement des sciences, des différents aspects de leur civilisation.

Nous avons été particulièrement intéressé par les chap. I et II qui traitent de l'origine des Arabes et de la vie de Mahomet.

- CHOURAQUI, André :

L'Etat d' Israël, Paris PU F, 1962, (collection Que sais-je ? n°73).

Le chapitre I traite de la naissance d'Israël et de ses guerres avec les Arabes.

-COLLOQUE DE JURISTES ARABES SUR LA PALESTINE :

La question palestinienne, Alger, 22-27 juillet (1967), L'objectif du colloque était de donner une information (de l'affaire palestinienne) internationale. Mais ce livre ne saurait fournir à lui des connaissances objectives du problème, 237 pages.

- COULAND, Jacques :

L'éveil du monde arabe, Paris 1964, 188 pages. Ce livre destiné au grand public éclaire l'histoire récente des peuples arabes « sans qu'aucun territoire ou pays soit oublié ». « Tentative d'analyse marxiste-léniniste de l'évolution du monde arabe ... de son aspiration à l'unité... »

- HAMZAOUÏ, Rached :

L'Académie de langue arabe du Caire (Histoire et Œuvre), Tunis, 1975, 661 pages.

Thèse d'Etat qui brosse la longue genèse de l'Académie, sa structure, ses buts, ses difficultés.

-MALEK, Anouar abdel; HANAFI, Hassan; BELAL Abdel Aziz :

--Renaissance du Monde arabe, Gembloux (Belgique) et Alger, 1972, 551 pages.

Recueil de communications faites lors du colloque de Louvain (1970) par une trentaine de chercheurs venus de la plupart des pays arabes pour débattre des problèmes du monde arabe.

--La Pensée politique arabe contemporaine, Paris, 1970, 378 pages.

C'est un recueil de textes écrits par les penseurs arabes qui ont le plus profondément marqué l'époque contemporaine. Les thèmes traités du fondamentalisme à l'intégrisme ; la lutte de libération nationale ; la reconquête de l'identité ; le problème du pouvoir ; l'unité arabe ; problématique du socialisme ; la Palestine.

- ROSSI, Pierre :

L'Irak des révoltes, Paris, 1962, 324 pages.

L'auteur trace l'histoire de l'Irak, des origines jusqu'à l'époque actuelle en axant surtout son étude sur la suite ininterrompue des insurrections, des répressions, des violences de toutes sortes qui ont agité l'Irak.

- WEINSTOCK, Nathan :

Le mouvement révolutionnaire arabe, Paris, 1970, 143 pages.

Etude marxisante des différents mouvements nationalistes arabes (nassérisme, Baas, benbellisme...) Les annexes sont intéressantes dans la mesure où elles jettent quelques lumières sur la nature de l'impérialisme dans certaines parties du monde arabe, sur les mouvements communistes arabes, sur les classes sociales dans le monde islamique à l'époque précoloniale, sur le problème agraire.

B) L'ISLAM

- DERMENGHEM, Emile :

Mahomet et la tradition islamique, Paris, 1955, 192 pages.

Outre la vie du Prophète, le livre brosse un tableau intéressant de l'Arabie antéislamique et traite des multiples croyances qui y prévalaient. Beaucoup de textes sont cités à la fin du livre (sourates, hadiths, sentences, anecdotes...)

- GARDET, Louis :

Connaître l'Islam, Paris, 1958, 159 pages.

Le livre vaut surtout par ses annexes : le Coran et mystères chrétiens, Mahomet et les Chrétiens de Najran, sectes kharijite, chiite...

- GAUDEFROY-DEMOMBYNES, Maurice :

Mahomet, Paris, 1969, 698 pages.

C'est une référence précieuse pour ceux qui veulent acquérir des connaissances solides en matière d'islam, l'auteur ayant été l'un des grands spécialistes français de l'histoire islamique.

- JOMIER, Jacques :

Introduction à l'Islam actuel, Paris, 1964, 217 pages.

Ce livre vaut surtout par le portrait des réformateurs musulmans qui, par leurs œuvres théoriques, ont modifié, dans une certaine mesure, le visage de l'islam moderne et dont le but était de "rendre à l'Islam sa gloire de jadis".

- MAHOMET :

Le Coran, Paris, 1968, 587 pages.

Assez bonne traduction du Coran par Savary précédée d'une biographie du Prophète en 111 pages. (Le Coran étant le verbe de Dieu, le Prophète est loin d'en être l'auteur ; nous avons cependant respecté le titre de Savary et sa croyance).

- MONTEIL, Vincent :

Les Arabes, PUF, 1964, Paris, collection Que sais-je ? n°722).

Tableau général et assez superficiel des Etats arabes à l'époque actuelle.

- RISLER, Jacques C :

L'Islam moderne, Paris, 1963, 186 pages.

Le livre traite du réveil de l'islam, des divers problèmes qu'il affronte dans le monde contemporain, de ses réactions aux niveaux politique, religieux, culturel.

- RONDOT, Pierre :

L'Islam et les musulmans d'aujourd'hui, Paris, 1965, Tome I (365 pages) et II (260 pages).

Le premier tome traite de la communauté musulmane, de ses bases religieuses, sociales, politiques, dans le contexte de la réalité contemporaine.

Le deuxième tome enrichit le "tableau initialement brossé" et traite de "l'islam en devenir" : (Ambitions de l'islam, l'islam et la conjoncture politique, l'islam et l'Etat moderne, l'islam devant la science et la politique ...)

C) LE MAGHREB

- AMIN, Samir :

Le Maghreb moderne, Paris, 1970, 243 pages.

L'auteur analyse les mutations subies par les sociétés maghrébines de la conquête française à 1955, puis les changements économiques et sociaux récents, enfin la politique arabe et maghrébine des 3 Etats.

BAFFOUN, Alya :

Elite culturelle et construction nationale dans les sociétés maghrébines in Revue Tunisienne de Sciences Sociales, n°28-29, 1^{er} et 2^{ème} trimestres 1972, pages 185-202.

- BERQUE, Jacques :
Maghreb, histoire et société, Gembloux, Alger, 1974, 228 pages.

C'est un recueil de textes déjà parus mais mis à jour.

- BOUSQUET, G.H :
Les Berbères, Paris, PUF, 1961 (collection Que sais-je ? n°718).

Le livre comporte (p.14) une carte assez intéressante des régions berbérophones.

- JULIEN, Charles-André :
Histoire de l'Afrique du Nord des origines jusqu'à 1830, Paris, 1966, Tomes I et II.

- LAROUI, Abdallah :
L'histoire du Maghreb, Paris, 1970, 390 pages.
« J'ai pensé qu'il valait la peine de donner le point de vue d'un Maghrébin sur l'histoire de sa patrie ... (Extrait de l'Introduction) ».

Il s'agit d'un essai de synthèse où l'auteur tente de montrer entre autres, les erreurs d'interprétation des historiens coloniaux. Le chapitre I est consacré aux Berbères et à leurs origines complexes.

- NOUSCHI, André :
La naissance du nationalisme algérien, Paris, 1962, 161 pages.

L'auteur, citant force documents, essaye d'expliquer les facteurs complexes qui ont favorisé l'éclosion, l'affermissement et le développement du nationalisme algérien.

- LE TOURNEAU, Roger :
Tendances Unitaires du Maghreb jusqu'en 1962.
Aperçu historique in Publications du CNRS, Paris, 1972
(collection du C.R.E.S.M.) p. 9-14 dans l'Unité
Maghrébine, Dimensions et Perspectives.

D) LA TUNISIE

- BOUALI, Mahmoud :
La sédition permanente en Tunisie, Tunis, 1972, Tome 1,
253 pages.
Ce livre est conçu presque dans le même esprit que celui
de Pierre Rossi l'Irak des révoltes.

- BOURGUIBA, Habib :
La Tunisie et la France, Paris, 1954, 462 pages.
Recueil d'articles de presse, de lettres, de textes, de
discours, de conférences de presse écrits ou dits par
Bourguiba durant la lutte anticoloniale.
C'est un document précieux pour qui veut se faire une idée
des préoccupations du leader du Néo-Destour de 1933 à
1954.

- DEMEERSEMAN, A :
Soixante ans de Pensée Tunisienne à travers les revues,
Tunis, 1955, 109 pages extraites de la Revue IBLA, t.16,
1953, pp.113-201 et t.18, 1955, pp. 153-169.

- LEJRI, Mohamed-Salah :
Evolution du Mouvement National (des origines à la 2^{ème}
Guerre Mondiale), Tunis, 1974, volume 1.

- RAYMOND, André :
La Tunisie, Paris, PUF, n°318, 1961 (Collection Que sais-je ?)

- SIKLANI, Mahmoud :
La population de la Tunisie, Tunis, 1974, 189 pages.
Etude démographique présentée à l'instigation du Comité International de Coordination des Recherches nationales de Démographie (C.L.C.R.E.D.) dans le cadre de l'Année Mondiale de la Population (1974).

E) L'ENSEIGNEMENT A L'EPOQUE COLONIALE

- CALLENS, A :
* Fondouks et Oukalas in Revue IBLA, Tunis, 1955.
* La jeunesse tunisienne et ses problèmes in Revue IBLA, Tunis, 1956.

- CHOUIKHA, Alya :
Conception et résultat de la réforme tunisienne de l'enseignement de 1958 in RTSS, n °19, décembre 1969, pp 39-65.

- La DGIPBA (Direction Générale de l'Instruction Publique et des Beaux-arts)
L'œuvre scolaire de la France en Tunisie (1883-1930), 217 pages, Bourg, 1931.

- DORNIER, P :
La jeunesse tunisienne et les études in Revue IBLA, Tunis, 1953.

- KRAÏM, Mustapha :

La Tunisie Précoloniale, Tunis, 1973, Tome II, 475 pages.
Tout le chapitre VI est consacré à l'enseignement dans la Régence de Tunis, pp. 149-204.

- LOUIS, A :

La jeunesse tunisienne et les études : effectifs scolaires, orientations diverses in Revue IBLA, Tunis, 1^{er} trimestre 1953, pp. 1-46.

- MOULA, Mahmoud abdal :

L'Université Zaytounienne et la Société tunisienne, Tunis, 1971, 240 pages.

Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle en sociologie. L'auteur plaide pour la restauration d'un enseignement zitounien à l'image de celui dispensé à al-Azhar.

- OBDEIJN, Herman L.M :

L'Enseignement de l'histoire dans la Tunisie Moderne, Tilburg (Hollande), 1975, 151 pages.

- SALAM, Ahmed abdal :

Sadiki et les Sadikiens, Tunis, 1975.

Livre publié à l'occasion de la célébration du centenaire du Collège. L'auteur, ancien sadikien, trace l'histoire de la fondation, nous parle des sadikiens, non sans impartialité et termine son livre par des annexes d'un grand intérêt (premiers devoirs de traduction faits par les élèves, chroniques, journaux intimes de certains sadikiens ...)

- SALEM, Lilia ben :

Pouvoir et administration au Maghreb, Paris, 1970 in

Publications du C.N.R.S. (collection du C.R.E.S.M.).

- SRAÏEB, Noureddine :

--Colonisation, décolonisation et enseignement, Tunis, 1974, 334 pages. La première partie pp. 15-72 traite de l'enseignement à l'époque coloniale ; malgré une certaine superficialité, elle est intéressante surtout par les chiffres cités.

--Mutations culturelles et coopérations au Maghreb, Paris, 1969 in Publications du CNRS ; cette publication comporte une étude intéressante, pp 41-110 intitulée Mutations et réformes de structures de l'enseignement en Tunisie.

--Elites, Pouvoir et légitimité au Maghreb, Paris, 1973 in Publications du C.N.R.S. (collection du C.R.E.S.M.), pp.107-139.

- TARIFA, Ch :

L'Enseignement primaire Tunisie, (RTSS) juin-sept 1969, n°17-18, pp. 597-631.